Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/souvenirsdelexpe01luqu

SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

A ROME

PAR MONSEIG. J. F. O. LUQUET

EVÉQUE D'HÉSEBON.

I. II. III. IV. LIVRAISON

ROME

CHEZ PATERNÒ RUE DE L'IMPRIMERIE
CAMERALE N. 4 1r ETAGE
1850.

N. S. Père le Pape

PIE IX

Lit. Baldrabelli

SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

A ROME

PAR MONSEIG. J. F. O. JUQUET,

ÉVÊQUE D'HÉSEBON.

Réjouissez, fils glorieux, l'Eglise votre mère, et soyez pour elle une colonne d'airain.

Lettre d'Anastase II à Clovis

ROME

CHEZ PATERNÒ RUE S. IGNACE N. 40.

1849.

AU

VAINQUEUR

DE L'ANARCHIE ET DE L'IMPIÉTÉ

DANS ROME

AU

LIBÉRATEUR AU CONSERVATEUR

DE LA VILLE SAINTE

AU FILS

DU MARÊCHAL

DUC

DE REGGIO

HOMMAGE

DE PROFONDE SYMPATHIE

ET DE

COMPLET DÉVOUMENT

Rome, le 16 novembre 1849, anniversaire de la plus impie et de la plus ingrate des révolutions.

A L'ARMÉE DE ROME

> Considérez, ô mon fils, considérez et réfléchissez avec attention, je vous en conjure au nom du Dieu vivant, songez qu'après ce même Dieu et le prince de ses apôtres, notre avenir à nous et à tout le peuple romain, dépend principalement de vous que la Providence a tant protégé, et de la nation française.
>
> *Lettre du Pape Etienne à Pepin-le-bref.*

A vous, représentants de notre belle armée; à vous, généreux enfants de la France, il appartient, en ce moment, de remporter, dans vos familles, quelques souvenirs dignes des grandeurs de l'éternelle cité où Dieu vous a conduits ; à vous il appartiendra, un jour, de raconter ces mêmes grandeurs jusque dans le plus humble des hameaux de notre France, toujours si noble, toujours si généreuse, même dans ses malheurs. Et c'est pour vous aider à fixer dans votre esprit ces mêmes souvenirs; c'est pour vous en laisser quelque vivante mémoire que je vous ai réunis, que je vous parle et que je me suis

» *viendront vers le soir, et au matin la conso-*
» *lation* (1). »

Ainsi parlait, il y a dix siècles, le prédécesseur de celui que vos armes ont remis non moins glorieusement sur le trône. Et voilà pourquoi un autre Pontife de la même époque ajoutait, parlant encore aux enfants de la France, qu'il nommait *une génération bénie* : « Jamais
» nous ne cesserons de faire entendre les louan-
» ges de votre nom dans tout l'univers. O vous,
» que nous aimons et que nous chérissons, quel-
» le reconnaissance pouvons-nous exprimer à
» votre armée ? Quels abondants trésors peu-
» vent suffire pour reconnaître tous vos bien-
» faits envers l'Eglise ? Il nous est impossible,
» il est vrai, de faire rien qui soit digne de
» vous ; mais il existe au ciel un juste juge,
» le Seigneur notre Dieu, qui vous récompen-
» sera suivant vos œuvres. Oui, vous avez élevé
» le nom de votre nation au dessus de celui
» de bien des générations de peuples ; et la
» gloire du royaume des Français brille de
» la plus éclatante lumière aux yeux du Sei-
» gneur (2). »

Telles sont, je vous le répète, les paroles employées, il y a dix siècles, par les papes dont

(1) Lettre VI du Pape Etienne à Pépin-le-bref. Apud Mansi. *SS. Conci. Coll. T. XII.*

(2) Lettre X du Pape Paul I. aux Français.

le cœur s'épanchait en expressions d'amour et de reconnaissance pour notre excellent peuple. Et ces paroles ne vous étonneront pas, vous à qui Pie IX consolé après tant d'amertumes, disait en parlant à vos dignes chefs : « La valeur » connue de l'armée française soutenue par la » justice de la cause que vous êtes venus dé- » fendre, a recuilli le fruit dû à cette bravoure, » la victoire (1). — Je l'ai déjà dit, et je suis » heureux de le répéter aujourd'hui, après un » si grand service, c'est toujours sur la France » que j'ai compté. Elle ne m'avait rien promis; » mais j'ai toujours pensé, qu'à l'occasion, elle » emploierait, pour l'Eglise, ses trésors, son » sang, et ce qui lui est plus difficile, le cou- » rage contenu de ses valeureux enfants, le » patient support auquel je dois la conserva- » tion de ma ville de Rome, trésor du monde, » cité chérie vers laquelle constamment, dans » mon exil, se tournaient avec angoisses, mes » regards et mon cœur (2). »

Puis, semblable au Pape S. Léon III, disant à notre grand Empereur Charlemagne : « Il est » dans les cieux un Dieu qui sonde les cœurs » et les reins, et qui sait quel amour nous vous » portons, quelle continuelle sollicitude nous

(1) Lettre de S. S. au Général Oudinot, après la prise de Rome.

(2) Paroles de S. S. au général Niel.

» avons pour votre bonheur (1); » semblable à Léon III, Pie IX ajoutait : « Je suis heureux » de pouvoir vous exprimer les sentiments de » mon affection paternelle, de vous faire con- » naître les continuelles prières que j'adresse » au Seigneur pour vous, pour l'armée, pour » le gouvernement, pour la France entière (2). »

Or, savez-vous comment, au temps de Charlemagne, Dieu sut exaucer les prières de son Vicaire pour la France ? Levez les yeux, et voyez ce monument des siècles, cette peinture éternelle qui brille en ce moment sur vos têtes ; levez les yeux et voyez, vous y trouverez la plus éloquente des réponses (3) ?

(1) Lettre VII à Charlemagne.

(2) Lettre citée de S. S. au Général Oudinot.

(3) Voici le fait historique qui donna occasion à la mosaïque de Léon III. Aux guerres extérieures suscitées par les Lombards, dans le huitième siècle, les romains de ce temps, semblables aux républicains de nos jours, avaient ensanglanté la ville par les meurtres et les séditions. Charlemagne et les Français destinés de Dieu, alors comme de nos jours, à rendre la paix et l'indépendance à l'Eglise, arrivaient par la route de la Sabine, lorsque le Pape vint à leur rencontre, jusqu'à *Nomentum*, ville antique, située dans le lieu où se trouve aujourd'hui la bourgade de La Mentana, entre l'Anio et le Tibre. « Peu de jours après le colloque de Nomentum, « Charlemagne, après s'être agenouillé, le jour de « Noël, devant le tombeau de S. Pierre venait de

Ce Prince quel est-il? Ce Pontife quel est-il? Cette couronne quelle est-elle donc ?

Ce Prince est Charlemagne; ce Pape est Léon III, et la couronne déposée sur ce noble front est le diadême du nouvel empire; c'est le sceptre du monde remis, par Dieu, entre les mains du héros, pour le récompenser des services rendus à la Papauté.

« se relever, lorsque Léon III posa sur la tête du « chef des Francs le diadême impérial de Constan- « tin ; et le saint empire romain fut fondé. » — ***Esquisse de Rome Chrétienne.*** T. I. p. 50.

Voici maintenant l'explication de la mosaïque placée par Léon III dans son *triclinium*, ou lieu des repas pour les hauts dignitaires ecclésiastiques.

Cette mosaïqne se compose, comme vous le voyez, de trois tableaux. Celui du centre remplissant toute la voûte, représente au milieu des plus touchantes paroles de paix reproduites dans les inscriptions, J.-C. donnant la mission à ses Apôtres, pour tout l'univers. A droite, en dehors, le Sauveur assis donne les clefs au Pape S. Sylvestre et l'étendard à Constantin. A gauche, S. Pierre représentant la figure symbolique de l'Eglise, est assis de même et donne à Léon III le *pallium*, à Charlemagne l'étendard ; et au dessous, il est écrit en caractères et en style du temps :

Beate Petre dona
vita. Leoni PP. e. bicto.
ria. Carulo regi dona.

(Bienheureux Pierre, obtenez la vie pour le Pape Léon, et la victoire pour le Roi Charles.)

Et les vœux de Pie IX pour la France, que produiront-ils à leur tour ? Levez les yeux un peu plus haut; vers le ciel ; ayez confiance, et vous verrez si des prières aussi saintes ne seront pas un jour bien fécondes. Vous verrez si la bénédiction du *vieillard* (1) ne porte pas un jour son fruit.

Et des hommes se sont rencontrés qui ont osé vous dire, qu'en plantant votre drapeau vainqueur sur les murs de l'ingrate Rome, vous avez flétri la gloire de vos pères ! Ils ont osé vous dire, qu'en renversant l'anarchie organi-

Ainsi, dans ce remarquable monument, on a peint à la fois, la mission générale du christianisme dans le monde, et l'accomplissement de cette mission, au point de vue social, dans les deux plus grandes époques de l'histoire. Je veux dire l'époque de Constantin, où l'empire se fit chrétien, dans la personne de l'empereur, et l'époque de Charlemagne où le christianisme releva l'empire.

Je vous conseille de lire dans l'*Esquisse de Rome chrétienne*, la belle interprétation de ce momument donnée par l'abbé Gerbet. T. I. p. 401 et suiv.

(1) Nous voulons faire allusion au titre de *prêtre* par excellence, qui convient éminemment au Pape. Nous voulons rappeler également le mot si touchant de Pie VII au jeune homme qui affectait de rester debout, quand le Pape bénissait, un jour, le peuple de Paris. « Jeune homme, lui dit le saint Pontife, « en l'interpellant, la bénédiction d'un vieillard ne « fait jamais de mal. »

sée sous le nom de république, dans la cité des Pontifes, vous avez commis une trahison, un fratricide !

Mais ces hommes aveugles ou impies vous trompent et s'égarent. Mais ces hommes ne savent donc point, que vous repoussez toute fraternité d'origine avec un pouvoir fondé sur la violence et sur l'assassinat (1) ! Mais ces hommes ne savent donc point que, même en admettant cette fraternité repoussée par l'honneur, l'Eglise romaine avant tout, répétons-le avec un grand orateur de nos jours, l'Eglise romaine est pour vous une mère. » C'est la mère de » l'Europe ; c'est la mère de la société mo- » derne; c'est la mère de l'humanité (2). » Or pour un bon fils, ne le savez-vous pas ? tout autre sentiment doit se taire, quand il s'agit de venger ou de défendre une semblable mère.

Soldats de la France, ces hommes donc vous trompent et s'égarent, quand ils vous exposent d'autres considérations et d'autres principes. Et voulez-vous que je vous fasse connaître à quelles époques le drapeau de la patrie s'est déshonoré dans Rome ? Je vais vous le dire.

(1) On ne saurait trop se rappeler que tout l'édifice de la république romaine fut fondé sur lassassinat du comte Rossi.

(2) Discours de M. de Montalembert à l'assemblée législative, séance du 19 octobre dernier.

Dans les temps anciens, le drapeau français a été couvert de honte, par exemple, lorsque Guillaume de Nogaret servant avec une ardeur impie les passions de Philippe-le-bel, s'unit aux partisans romains des Colonna pour emprisonner le Pape Boniface VIII.

Dans les jours qui nous avoisinent, la république française a souillé son drapeau lorsqu'elle vint expulser Pie VI de son palais, l'entraîner en exil et le laisser mourir prisonnier à Valence, où tous peut-être vous en aurez vu la mémoire (1).

(1) Les entrailles de Pie VI, mort à Valence, ont été déposées dans la cathédrale de cette ville, où le Pontife mourut. Un petit monument le rappelle à la piété des chrétiens.

Parmi les circonstances providentielles qui déterminèrent le départ de Pie IX de Rome, il en est une des plus intéressantes, relative à la mort de Pie VI, dans l'exil. La voici: l'Eglise de Valence avait conservé, jusqu'à l'année dernière, la petite boîte d'argent où Pie VI renfermait l'hostie consacrée qu'il portait avec lui, dans ses voyages. Sans qu'il pût, en rien, connaître l'assassinat du 15 novembre et l'attentat révolutionnaire du 16, Mgr. l'Evêque actuel envoya, en présent, cette boîte au S. Père, qui la reçut dans un moment où il délibérait sérieusement sur l'opportunité de son départ. Cet envoi qu'il regarda comme un avertissement positif de la Providence, acheva de le déterminer de quitter Rome, et il partit.

Plus récemment encore, Napoléon vint se briser contre le même rocher; Napoléon ternit sa gloire, lorsqu'il abusa de la force contre Pie VII son bienfaiteur; et qu'il mérita ces reproches éternisés par l'histoire : » Abreuvés » d'amertume, comme nous le sommes depuis » longtemps, de la part de qui nous devions » le moins en attendre, tourmentés de toute » manière, nous pleurons beaucoup moins sur » nos maux présents, que sur le sort futur » de nos persécuteurs. *Si*, en effet, *dans des* » *vues d'avertissement et de correction, Dieu s'ir-* » *rite un instant contre nous, il aura ensuite* » *pitié de ses serviteurs. Mais celui qui a in-* » *troduit le mal dans l'Eglise, comment celui-là* » *se soustraira-t-il à la main de Dieu? Car* » *Dieu n'épargne personne; il ne redoute la gran-* » *deur de personne, lui qui a fait le grand et* » *le petit, mais une punition plus terrible est* » *reservée aux plus forts* (1). »

Dans ces derniers temps enfin, voulez-vous que j'aille jusqu'au bout et que je vous fasse connaître ce que nos yeux ont vu avec douleur, ce qui plus d'une fois a fait rougir de honte notre front et abreuvé d'amertume notre cœur? Eh bien! cela encore je vais vous le dire; car l'histoire a d'inflexibles devoirs à

(1) Bulle d'excommunication de Napoléon, par Pie VII.

remplir ; et si la charité chrétienne doit en régler l'accomplissement, on ne saurait pourtant les trahir.

A une époque où la république proclamée à Rome par les ingrats amnistiés de Pie IX, faisait reposer sur la France ses espérances les plus coupables, des vieillards et des infirmes, dans leur cloître, de pauvres religieuses redoutant, et avec raison, la violence et l'outrage, demandèrent à se couvrir de votre drapeau comme d'un étendart de protection pour les faibles ; et nous l'affirmons ici devant vous, nous-même, dans ce but, avons été plus d'une fois leur organe. Se souvenant de la générosité toujours constante de la France, plusieurs l'arborèrent sur leur demeure, ce drapeau que votre sang a glorifié plus tard : ils espéraient que nulle main étrangère n'oserait y toucher et l'abattre. Ils espéraient, tout au moins, que la France elle-même, la France qui partout et toujours protégea le malheur, ne viendrait pas le leur arracher.

Et bien ! ce que votre cœur de soldats eut senti, je veux dire, qu'il fallait mourir au besoin pour soutenir ce même drapeau, là où la confiance dans votre générosité l'arborait, d'autres cœurs ne surent pas le comprendre. Cette église que vous voyez devant vous (1),

(1) S. Jean-de Latran.

cette église dont je vous indiquerai bientôt les relations avec la France, cette église, après l'avoir essayé, comme tant d'autres voulaient le faire, dut renoncer à cette protection. Et la main des impies y marqua bientôt le signe des futures dévastations que votre triomphe arrêta (1).

J'ajouterai plus encore, dans cette même église un prêtre, né français (2), un prêtre fidèle à ses devoirs ne trouva pas même sous notre drapeau la sécurité d'existence que la grandeur de notre puissance devait lui garantir.

Ce prêtre, il est vrai, put échapper à la mort qui le menaçait; mais ce ne fut point à l'abri du drapeau français; ce prêtre le voici devant vous, comme un témoin vivant des cruelles épreuves auxquelles vos armes triomphantes ont posé un terme. Le voici debout, sous vos yeux, interrogez-le et demandez-lui ce qui s'est passé lorsque la bande guidée par un misérable (3), vint violer son asile. Interrogez-le, et demandez-lui comment cette bande

(1) Comme nous le verrons bientôt, les gens de la république romaine avaient compris dans leur inventaire, à S. Jean-de-Latran, jusqu'à la statue d'Henry IV.

(2) Le curé de S. Jean de-Latran est corse.

(3) Angelo Brunetti, devenu fameux sous le nom de Ciceruacchio.

armée pilla de fond-en-comble la malheureuse maison où il se cachait; comment ces gens affreux volèrent à l'homme charitable, qui l'avait accueilli (1), jusqu'aux médailles d'encouragement données autrefois par Napoléon lui-même; comment ils volèrent jusqu'aux effets personnels d'un vieux domestique pillé en même temps que son maître. Interrogez-le, et il vous dira, comment dans leur brutalité, ces hommes ne ménagèrent pas même la vieillesse la plus inoffensive.

Or ce vieillard, ce prêtre, ces malheureux sans défense, quel crime avaient-ils commis? Quelle fut leur trahison? Leur crime fut de rester étrangers à la révolte et fidèles à leur conscience. Leur trahison fut d'être *soupçonnés* de recéler quelques effets des proscrits.

Et voilà ce qui se passait dans Rome avant votre triomphe; voilà ce que la puissance morale des représentants de la France était impuissante à faire punir. Est-ce donc aujourd'hui, ou bien alors, qu'on put regarder un instant notre drapeau comme déshonoré? Et en face de pareilles horreurs, que penserez-vous désormais de ces hommes, qui vous disent: En vous battant contre Rome, vous avez combattu des frères?

(1) M. Werstappen, belge de naissance, peintre de paysage infiniment distingué.

Honorable fraternité vraiment que deux nouveaux traits, vous aideront à mieux comprendre!

Lorsque, le 30 avril, nos amis et nous crûmes devoir nous exposer à mourir sous vos balles pour secourir, sur le champ de bataille, nos ennemis et les vôtres, quelle fut notre récompense ? On nous emprisonna, on nous menaça du poignard, jusque dans l'appartement d'un ministre de la république romaine (1). Et cela pour quel crime ? Pour avoir voulu terminer près de vos camarades prisonniers, l'oeuvre de charité commencée ailleurs avec un égal dévouement !

Le 2 juillet suivant, lorsque vous entriez dans Rome, en plein jour, dans une rue fréquentée, près d'une place des plus populeuses de la ville (2), un prêtre Français fut poignardé par les républicains avec une barbarie révoltante, et on l'exposa ainsi aux regards du peuple. Or, quel crime ce prêtre, votre compatriote, avait-il commis ? Il avait témoigné sa joie de votre triomphe sur l'impiété, sur l'anarchie. Son coeur, comme le nôtre, avait tressailli de bonheur en songeant que

(1) Le ministre de la guerre Avezzana.

(2) La place Colonna. D'autres assassinats semblables furent également commis le même jour et les jours suivants, pour la même cause.

bientôt il pourrait presser de ses mains, vos mains glorieuses. Il vous saluait publiquement, avec amour et reconnaissance, du nom si mérité de libérateurs. Et ils l'ont tué, comme ils l'ont fait de bien d'autres, comme ils ont pillé, comme ils ont maltraité le peintre Werstappen et les siens; comme ils ont volé en tant d'autres lieux.

Voilà les hommes que vous avez chassés d'ici : des assassins et des voleurs !

Et l'on vous dira maintenant, que vous avez déshonoré votre drapeau, en purgeant la ville sainte de profanateurs si honteux !

Ce n'est pas tout ; depuis que vous êtes établis dans Rome, où vos chefs et vous, montrez une modération que l'histoire admirera un jour, comme un avenir prochain en fera comprendre la portée devant Dieu ; depuis que vous êtes dans Rome, plusieurs d'entre vous ne sont-ils pas tombés traîtreusement frappés par le poignard de ceux qui doivent le plus à cette héroïque modération ?

Et voilà les hommes qui vous honorent aujourd'hui de leurs insultes, comme ils ont tenté, un moment, par leurs éloges, de vous égarer et de vous flétrir !

Gloire à vous, enfants de la France, qui avez repoussé une alliance aussi honteuse ! Gloire à Dieu ! Reconnaissance éternelle à Celui, qui par

sa puissance, a éloigné de vous un si grand malheur (1) !

Mais c'est assez, pour le moment, nous appesantir sur un tel sujet; il est temps de nous occuper, d'une manière plus directe, des précieux monuments qui nous entourent, et qui réclament toute notre attention.

(1) A l'époque où le malheureux M. de Lesseps négociait avec la république romaine, la France, selon nous, s'est trouvée dans l'effrayante alternative de cesser d'exister comme nation, si elle s'unissait aux révoltés de Rome, ou de reprendre son rang parmi les peuples, si elle relevait le trône temporel du Souverain Pontife.

Dieu qui la protège l'a sauvée.

PREMIÈRE PARTIE

LES SEPT BASILIQUES

Plan général de nos études sur Rome.

L'ordre que nous avons adopté pour nos visites aux monuments de Rome, n'a rien d'arbitraire dans notre pensée. En vous conduisant d'abord aux sept principales églises de la cité, nous avons voulu vous montrer sous un coup-d'œil d'ensemble, les splendeurs chrétiennes qui surgissent dans Rome au milieu de tant de ruines. En vous initiant ensuite à la connaissance des grandeurs de l'antiquité payenne et des monuments qui les constatent, nous vous ferons mieux comprendre ce qu'il y a de divin dans la conquête du monde opérée, malgré tant d'obstacles, par la foi chrétienne. La comparaison nécessaire, qui se formera dans votre esprit, entre l'insuffisance évidente des moyens et la prodigieuse grandeur des résultats, vous pénétrera de plus en plus d'une vérité noblement exprimée par S. Augustin; je veux dire que la religion chrétienne, n'eût-elle pour appui aucun autre miracle,

prend évidement un caractère de divinité du plus incomparable des prodiges, le miracle du monde entier subjugué par douze pêcheurs.

Rome, vous le verrez, Rome est de toutes les cités du monde, celle où les monuments et les souvenirs rappellent de la manière la plus splendide et la plus convaincante, cette grande vérité.

N'oubliez donc point, maintenant et plus tard, qu'en présence des monuments payens de l'antiquité, non moins que dans les sanctuaires les plus sacrés du christianisme, une grande pensée d'ensemble doit vous occuper avant tout; la pensée de la foi chrétienne naissant dans l'opprobre, avançant au milieu des persécutions, triomphant enfin du plus puissant des empires, pour régner de là sur le monde et sur les siècles. Souvenez-vous, en particulier, qu'en visitant les basiliques, c'est l'Eglise reine que vous visitez d'abord, afin de mieux vous pénétrer ensuite de vénération pour l'Eglise souffrante et captive aux jours de ses innombrables martyrs, au temps de sa glorieuse obscurité dans les catacombes. Souvenez-vous que de la comparaison finale entre les grandeurs de Rome payenne et celle de Rome illustrée par les combats et par le martyre des premiers chrétiens, il doit en résulter pour vous cette conclusion formulée par un saint Pontife : « Tels sont les » hommes par qui t'est venue, ô Rome, la lu-

» mière divine de l'Evangile ; de telle sorte,
» qu'autrefois maîtresse de l'erreur, tu est de-
» venue disciple de la vérité. Tels sont tes pè-
» res, tes vrais pasteurs, qui pour te donner
» un royaume céleste t'ont fondée beaucoup
» plus heureusement et beaucoup mieux que
» ne le firent jadis ceux aux soins de qui tu
» dois la construction de tes murailles ; eux
» dont l'un, celui dont tu portes le nom, t'a
» souillée du sang de son frère ! Tels sont les
» hommes à qui tu dois la gloire de te nom-
» mer nation sainte, peuple choisi, cité sacer-
» dotale et royale; la gloire au moyen du siège
» de S. Pierre, siège qui t'a rendue vraiment
» la capitate de l'univers, d'avoir étendu plus
» loin ton empire par une religion divine, que
» par la puissance mondaine. Bien qu'en effet,
» glorifiée autrefois par tant de victoires, tu
» aies soumis à ta puissance la terre et la mer,
» néanmoins l'ardeur des combats t'avait moins
» donné de sujets, que ne l'a fait la foi du
» Christ (1). »

(1) Sermon de S. Léon-le-grand pour la fête des Apôtres S. Pierre et S. Paul.

conde des basiliques. Considérez donc, sous ce rapport, S. Jean-de-Latran comme le sanctuaire des sanctuaires, dans Rome, et S. Pierre comme le plus grandiose des tombeaux, non seulement de la ville, mais du monde.

Un autre motif nous engageait encore à vous conduire ici, avant tout autre lieu; et ce motif entièrement français ne saurait manquer de faire impression sur vos cœurs.

Vous ignorez, peut-être, que les rois de France, les empereurs d'Allemagne et les rois d'Espagne portent comme marque d'honneur, et en même temps comme souvenir de leurs devoirs de protection envers l'Eglise romaine, les titres de chanoines de S. Jean, de S. Pierre, et de Ste Marie-Majeure. Des esprits légers, ignorants, et ne considérant des choses que la surface, ont souvent souri de pitié en entendant pour la première fois, parler de semblables dénominations. Si de pareils gens se présentent jamais devant vous, prenez-les vous-mêmes en pitié; plaignez-les, mais ne les imitez pas.

Pour ce qui regarde la France, en effet, ce titre avait une bien grande signification.

Vous vous rappellez ce que je viens de vous dire, que Saint Jean-de-Latran est la première église du monde; or de tous les souverains de l'univers, le roi de France avait été choisi pour porter le titre de protecteur-né de cette

même église (1). Et pourquoi? Parceque dans les desseins de Dieu, la France était, elle est encore pour la défense et pour la propagation de la foi chrétienne dans l'univers, la première nation catholique du monde. Et c'est en considération de tant d'actes éclatants de fidélité, en ce point, qu'une couronne illustrée par tant d'autres gloires a mérité d'ajouter celle-ci à toutes les autres.

Ouvrez en effet l'histoire où sont consignés les actes les plus glorieux de vos pères, vous verrez combien, dans les anciens âges, la France fut digne, par sa générosité, par ses sacrifices, de cet amour de prédilection que lui porta constamment l'Eglise. De nos jours même, à une époque où des égarements impies nous

(1) L'auteur d'un livre intéressant au point de vue chrétien, M. Gaume, parle ainsi de cette honorable particularité : « Dans le choeur du chapitre, « dit-il, voici la stalle de Rois de France, elle est « à gauche, vis à-vis de celle du S. Père. Du dos- « sier de la stalle royale se détache une gracieuse « statuette de la Ste Vierge, dont le Roi de France « est le vassal et le premier chevalier ; derrière la « stalle du Saint-Père, apparait Notre-Seigneur, « dont le Pape est le vicaire. Que n'y aurait-il pas « à dire sur cette disposition symbolique ? Là nous « semblent écrits et l'histoire, et la mission, et les « rapports providentiels de la mère et de la fille ai- « née » — *Les trois Rome*, etc. In 8. Paris. Gaume. 1847. T. I. p. 273.

ont fait commettre tant de fautes, n'est-ce pas encore l'aumône de la France qui sert en plus grande abondance à porter au loin l'Evangile ? N'est-ce pas l'aumône de la France qui nourrit, au milieu des peuples infidèles, le plus grand nombre de missionnaires ? N'est-ce pas le sang de nos frères qui coule encore aujourd'hui, en plus grande abondance, sous le glaive des persécuteurs ? Lisez leurs lettres si touchantes, lisez les actes si consolants de leurs martyres, et vous comprendrez pourquoi les paroles que nous aimerons toujours à répéter, sont sorties du coeur de Pie IX : » J'ai » toujours compté sur la France ; elle ne m'a- » vait rien promis, mais je savais, qu'à l'oc- » casion, pour l'Eglise, elle n'hésiterait point » à sacrifier ses trésors et son sang ! »

Car, soyez-en convaincus, la France malgré ses erreurs et ses emportements, la France est et sera toujours croyante et généreuse. Vous, mes amis, vous êtes ce qu'étaient vos pères, ce que vos enfants seront après vous, les fils chéris, les fils aînés de l'Eglise. Cessez donc de l'affliger, cette mère si tendre, par une apparence d'impiété que vos coeurs ne partagent pas, mais que la conduite extérieure d'un grand nombre parmi vous ferait croire.

Oui l'armée, dont nous sommes tous si fiers, l'armée qui donne en ce moment au monde un exemple si éclatant de vertus militaires,

l'armée offre malheureusement une prise à ses ennemis.

Les français, dit-on, observent, il est vrai, une admirable discipline ; braves dans la guerre, comme leurs pères l'ont été, ils sont modestes dans la victoire, humains vis-à-vis des vaincus, réservés à l'égard de tout le monde; mais quelle religion pratiquent-ils ? A peine, parmi eux, un petit nombre fréquentent-ils les églises et observent-ils leurs devoirs. Les autres sont sans croyance et sans Dieu; ce sont des impies.

Ainsi parlent vos ennemis. A vous juger sur l'apparence, oserez-vous dire qu'ils ont tort ?

Faites donc, ô soldats, faites cesser contre vous ces murmures de l'envie justifiés par la conduite d'un si grand nombre. Rapprochez-vous de la religion qui comblera votre âme de bonheur; rapprochez-vous de Dieu qui vous aime, qui vous a créés, qui vous a rachetés au prix de son sang, et qui veut se donner à vous pour éternelle récompense.

Montrez que vos ennemis vous calomnient quand ils disent que les soldats de la France ont abjuré dans leur coeur le culte de Dieu et l'amour de J. C. son fils, mort sur la croix pour vous. Montrez que vos envieux vous calomnient quand ils disent qu'en votre âme l'impiété seule peut avoir accès.

En ce moment même, vous, mes amis, mes

frères, donnez à ces calomniateurs un démenti solennel et public. Suivez-moi.

La scala santa

Voyez ce pieux édifice ; quel est son nom ? — Son nom est *l'escalier saint* (1). — Et pourquoi cette dénomination mystérieuse ? — O Soldats, ouvrez vos coeurs à l'amour, à la reconnaissance, au repentir. Cet escalier est celui-là

(1) Une très ancienne tradition rapporte, que cet escalier composé de vingt-huit marches en marbre blanc, appartenait au palais de Pilate, à Jérusalem. Les fidèles le montent à genoux, à l'exemple de tant de Pontifes et autres personages illustres, parmi lesquels nous nous contenterons de citer un des plus célèbres et des plus saints Papes, S. Grégoire VII. Ce grand homme, en le montant ainsi, baisait chaque degré, répétant avec une dévotion touchante :

« Nous adorerons l'empreinte de ses pas. »

Lothaire roi des romains, avant d'être couronné empereur, prêta, sur la première marche du même escalier, serment au Pape Innocent II.

La chapelle qui se trouve à la suite de cet escalier est connue sous le nom de *Saint des Saints*, à cause de la grande quantité de reliques transportées depuis en grande partie, à S. Jean. C'est une reconstruction faite au treizième siècle par Nicolas III.

On y conserve encore la célèbre image de N. S. que les peuples entourent d'une si grande vénération.

même qui conduisait au palais de Pilate ; c'est l'escalier que le Fils de Dieu monta tout sanglant, couvert de honte et d'opprobres, au jour de sa Passion, au jour où il mourut pour vous ; c'est l'escalier que baigna jadis le sang d'un Dieu !

A genoux, Soldats, écoutez ce qui me reste encore à vous dire (1).

S'il se trouve parmi vous des âmes longtemps égarées, mais repentantes, des coeurs longtemps glacés mais qui désirent revivre à l'amour de leur Dieu, qu'ils approchent avec confiance ; qu'ils nous suivent dans l'humilité de leur coeur ; Dieu les bénit d'avance, et les convie instamment au pardon. Mais si quelque âme résolument impie refuse à son Dieu l'acte extérieur de foi que nous lui demandons, qu'elle s'éloigne, qu'elle cesse, dès à présent, d'écouter nos paroles ; nous ne voulons avec nous que des hommes de bonne volonté. A ceux-là Dieu promet la paix de l'âme en ce monde, et, dans l'autre, des récompenses qui ne finiront jamais !

Que Dieu, mes amis, vous récompense ! Que cet acte public de votre foi vous mérite les grâces que je ne cesserai de demander à Dieu pour vous !

(1) A ce moment les militaires s'agenouillent pour monter l'escalier saint.

Que cet acte serve en même temps de réponse aux attaques de vos ennemis!

Entrons maintenant dans le détail des différents objets que nous offre la première des basiliques du monde, et la réunion des monuments qui l'entourent.

La Basilique

Avant de parler en particulier de l'église qui nous occupe, il est important de vous faire connaître en peu de mots, l'origine du nom et la forme générale des basiliques de l'antiquité.

Ces édifices, avant le christianisme, étaient des tribunaux construits en premier lieu par les grecs, adoptés plus tard, par les romains (1).

Le nom de *Basilique* veut dire *royale*. Il vient de ce que l'un des portiques de ces édifices, chez le grecs d'Athènes, portait le nom du second des archontes désigné sous le titre de *roi*.

Lorsque la liberté de l'Eglise eut été proclamée dans l'empire, par Constantin, les chrétiens ne voulurent point donner aux édifices

(1) Le premier tribunal construit à Rome, sous cette forme, le fut par le censeur Marcus-Porcius-Caton, l'an 569 de Rome, 148 avant l'ère chrétienne.

consacrés au culte public la forme des temples impurs des idoles. Ils en adoptèrent une autre à laquelle se rattachaient, pour eux, les plus précieux souvenirs, celle des basiliques. C'étaient les tribunaux où les martyrs avaient souffert la torture et confessé la foi.

Touchante origine qui rend ajourd'hui cette forme si respectable à nos yeux.

Ces églises primitives tournées généralement vers l'orient, dans des pensées de foi, avaient la forme rectangulaire au dehors, avec différents portiques et divisions à l'intérieur et à l'extérieur, portiques où se tenaient les catéchumènes, et, plus tard, les pénitents exclus de l'assistance aux divins offices (1). Une cour découverte, plantée d'arbres assez souvent, d'où lui venait le nom de *paradis*, se trouvait renfermée dans l'enceinte de ces mêmes portiques, en avant de l'église. Au milieu se trouvait le réservoir d'eau servant aux ablutions des premiers chrétiens (2), réservoir qu'il ne faut pas confondre avec les fonts-baptismaux placés ailleurs.

On voit, d'aprés cela, combien et avec rai-

(1) Ces portiques servirent aussi au logement, des pélerins et des prêtres.

(2) Dans les eucologes de l'Eglise catholique du rite grec on conserve encore la formule de bénédiction de ces fontaines, auxquelles succéda l'usage des vases d'eau bénite.

son, les chrétiens primitifs veillaient à procurer le silence du recueillement et de la paix dans leurs églises.

L'intérieur de la basilique se divisait en trois ou cinq nefs (1), auxquelles donnaient entrée un nombre égal de portes. A l'extrémité de la grande nef, laquelle fut réservée plus tard, à certains pénitents, se trouvait le chœur avec *l'ambon*, remplacé en France par nos *jubés* si remarquables en bien des églises, et presque partout détruits aujourd'hui.

Venait enfin le sanctuaire, portion la plus sainte de l'édifice, et la plus riche en souvenirs.

Dans les basiliques payennes, cette partie du tribunal était occupée par le juge placé dans l'hémicycle central, formant abside. Le sol en était élevé de plusieurs marches, de telle sorte, que souvent un cachot n'ayant d'ouverture qu'au sommet de la voûte, s'y trouvait pratiqué pour renfermer les criminels appelés à l'interrogatoire. Ces cachots, bien souvent aussi, reçurent des chrétiens, au temps des persécutions. Sortis du cachot et placés devant le juge, ces

(1) Ce nom de nef donné à la portion des églises occupée par le peuple a quelque chose de pieux comme toutes les dénominations de ce genre. C'est un souvenir de la comparaison faite, dans les écrits des SS. Pères, entre l'Eglise et un navire battu par les flots.

chrétiens y subissaient les tortures auxquelles on les voulait soumettre. En un mot ils y confessaient la foi.

Pour en conserver le souvenir, que firent les chrétiens à la paix ?

Au fond de l'abside, dans le lieu occupé jadis par le juge impie, fut placé le siège du pasteur, de l'Evêque. En avant, sur le lieu qu'avait baigné le sang des martyrs, s'éleva l'autel consacré au sacrifice non sanglant de la nouvelle loi. Les corps des mêmes martyrs furent placés au dessous, dans un caveau remplaçant le cachot primitif. On nomma ce lieu *la confession*. Telle fut la basilique sanctifiée des premiers chrétiens.

Et voilà ce que vous verrez encore, du moins en partie, dans les sanctuaires que nous voulons visiter, en particulier dans la basilique de Latran (1).

Cette église comptée, avec raison, parmi les basiliques nommées *Constantiniennes*, du nom de l'Empereur qui fit cesser la persécution, est bâtie sur un emplacement dont le nom

(1) Peu de temps après les persécutions on comptait à Rome cinq basiliques ; à savoir, celles du S. Sauveur, aujourd'hui S. Jean, S. Pierre, S. Paul-hors-des-murs, Sainte Marie majeure, et S. Laurent-hors-des murs. On y ajouta depuis Sainte Croix et S. Sébastien-hors-des-murs.

rappelle un souvenir qu' il ne faut pas négliger.

Vous connaissez tous le nom de l'empereur Néron, cet homme qui est devenu la personnification de la tyrannie chez tous les peuples, et pour tous les siècles (1). Or Nèron, pendant son règne, persécuta tout le monde, riches et pauvres, gentils et chrétiens.

Pour répondre à cette persécution que firent les sectateurs de l'idolâtrie? Ils conspirèrent, essayèrent des révolutions et finirent par contraindre l' Empereur à mourir de la main d'un esclave. Comment agirent, de leur côté, les fidèles? Un écrivain de l'antiquité vous le dit: » Jamais un chrétien ne s'est rien permis » contre l' Etat; non pas même pour venger » ses frères, quelques persécutions qu'on leur » eut fait subir (2). D' où venaient un Cassius, » un Niger, un Albinus? D' où venaient ceux » qui assassinent César, cachés entre deux » bosquets de laurier? ceux qui s' exercent » dans les gymnases pour étrangler habilement » leurs maîtres? ceux qui forcent le palais à » main armée, plus audacieux que les Siga- » rius et les Parthenius (3)? . . . . Ce n' é-

(1) Vous avez ici dans les ruines si pittoresques de l'aqueduc voisin de nous, un souvenir des scandaleuses profusions de la *Maison dorée* ou palais de ce prince.

(2) Tertullien. *Apolog.* n. 46.

(3) Allusion aux conjurations du temps.

» taient pas des chrétiens (1). Pourquoi ? Parceque, devons-nous le répéter avec eux, » nous sommes pour les empereurs les mê- » mes que pour nos proches et pour nos voi- » sins. Vouloir du mal à qui que ce soit, en » dire, en penser même, nous est également » interdit. Ce qui n'est point licite contre l'Em- » pereur ne l'est contre personne ; ce qui ne » l' est contre personne, l'est peut-être moins » encore contre celui que Dieu a élevé si » haut (2). »

Et cependant, voulez-vous savoir comment Néron, en particulier, traitait les chrétiens ? Je vous citerai les paroles, non d'un écrivain ecclésiastique, non d' un chrétien, mais celles d' un historien qui a vécu, qui est mort dans la gentilité.

» On n' épargnait pas même les insultes à » ceux qui devaient périr ; de cette manière, » les uns revêtus de peaux de bêtes étaient » dévorés par les chiens ; on crucifiait les au- » tres; on les brûlait; et quand cessait le jour, » on s' en servait comme de lampadaires pour » éclairer la nuit (3). »

Ainsi parlait Tacite.

Et pendant trois siècles de persécutions, ja-

(1) Tert. *Apolog.* n. 35.
(2) Loc. cit. n. 36.
(3) Tacite. *Ann.* liv. XV.

mais un chrétien ne se révolta ; jamais un chrétien ne prit part à la sédition, dans un temps où le despotisme le plus effréné rendait les séditions si fréquentes. Jamais les fidèles de ces héroïques âges ne se départirent de la grande loi de leur Maître, se soumettre patiemment aux puissances (1), bénir ceux qui nous maudissent, et prier pour ceux qui nous persécutent (2). Jamais ces chrétiens suivant le cœur de Dieu ne cessèrent de considérer comme impie la maxime des temps modernes, qu'en telle ou telle circonstance *l'insurrection est le plus saint des devoirs.*

Au contraire, comme nous venons de le dire, les payens de l'antiquité, semblables aux chrétiens sans foi de nos jours, ne cessaient de conspirer et de se révolter à chaque occasion. Sous Néron, en particulier, un des principaux membres de la conjuration de Pison, Plautius Lateranus, possédait le palais dont la basilique porte aujourd'hui le nom. Ce palais, confisqué avec le reste de la propriété du conspirateur, devint la possession des

(1) Toute puissance vient de Dieu.... C'est pourquoi résister aux puissances, c'est résister aux ordres de Dieu. — *Ep. de S. Paul aux romains.* c. XIII. v. 1 et 2.

(2) *Evangile selon S. Mathieu* C. V. v. 44. et suiv.

empereurs, et Constantin le donna au Pape S. Sylvestre.

La basilique élevée à cette époque fut consacrée, en 325, par le même Pontife. Elle devint dès lors l'église épiscopale des Papes.

A ce titre elle fut, dès les premiers temps, l'objet de la plus grande vénération des peuples, et des plus abondantes libéralités de l'Empereur et des fidèles. De là vient le nom de *basilique d'or* qu'elle porta.

Un autre privilège que le droit d'immunités ecclésiastiques étendit aux autres lieux saints, nous servira pour vous faire comprendre l'ingratitude et l'ignorance de bien des gens, qui déclament contre un usage si respectable en tout point, dans son origine. Je veux parler du droit d'asile.

Vous ne savez peut-être pas, qu'en France, comme ailleurs, dans un temps où les grands chemins étaient si dangereux pour les voyageurs, les marches qui soutenaient les croix élevées sur les routes, par la piété des fidèles, étaient un lieu inviolable, d'où la violence la plus emportée n'osait arracher personne; mais ce que vous avez tous vu, ce que tous vous avez entendu raconter, c'est que dans les jours de l'impiété révolutionnaire, ces croix tombèrent sous les coups de plusieurs dont les pères, jadis, durent plus d'une fois la vie à la présence de ce signe sacré du salut.

Eh bien ! à Rome, les églises possèdent encore, non plus dans le même but, mais par respect pour l'autorité des ministres du Seigneur, ce même droit d'asile, dont nous allons vous faire connaître l'origine pour celle, en particulier, de S. Jean-de-Latran (1). « Cette » église n'avait, dit l'auteur déjà cité, d'un » des plus beaux ouvrages modernes sur Ro- » me ; cette église n'avait pas de portes fer- » mantes ; à leur place étaient suspendues de » simples toiles, afin qu'on pût se réfugier » dans cette église à toutes les heures du jour » et de la nuit. Le christianisme ne dut pas » répudier cette partie de la législation ro- » maine, qui attachait le droit d'asile à cer- » tains temples, et qui sauvait plus d'esclaves » maltraités et dignes d'indulgence, qu'elle ne » protégeait de grands coupables. Mais en ac- » cueillant ce droit, le christianisme le trans- » forma. Il s'en servit, non seulement comme » d'un correctif à la peine de mort; mais aussi » comme d'un moyen de réforme morale. Ceux

(1) Il suffit à la justice d'obtenir pour l'extradition des coupables, une permission du Cardinal Vicaire. Néanmoins, sans vouloir prétendre qu'il n'y ait pas aujourd'hui de réformes à faire, dans la législation romaine sur l'exercice de ce droit, nous avons uniquement voulu montrer ce qu'il avait d'infiniment respectable dans l'origine, ce qu'il eut de précieux pour les opprimés, pendant bien des siècles.

» qui trouvaient la vie ou la liberté au pied
» des autels, étaient soumis d'une manière
» particulière à l'influence de l'Eglise leur li-
» bératrice. Ils étaient les prisonniers de la
» pénitence et de la charité . . . . . .
» Cette institution chez les peuples chrétiens,
» date de la fondation de la basilique de La-
» tran. L'Eglise qui avait reçu le nom de *Pa-*
» *lais de Dieu*, fut aussi appelée l'asile de la
» miséricorde (1). »

Jusqu'en 1144, la basilique de Latran porta le nom de *S. Sauveur*, auquel elle fut primitivement dédiée. Lucius II y ajouta celui de S. Jean-Baptiste et de S. Jean l'Evangéliste.

Le premier mourut, vous le savez, sous Hérode, pour avoir fait parvenir jusqu'au trône cette parole répétée bien souvent depuis, par les défenseurs du dogme, de la morale et des libertés chrétiennes : *Non licet* ; il n'est pas permis.

L'autre, apôtre bien-aimé du Sauveur, à quelque distance d'ici, près de l'ancienne porte *Latine*, aujourd'hui condamnée, fut battu de verges et plongé dans l'huile bouillante, pour sa constance dans la foi (2).

(1) *Esquisse de Rome chrétienne*, par l'abbé Ph. Gerbet. — In 8. Paris. Bureau de l'Université catholique. 1844. T. I. p. 274.

(2) S. Jean sortit sain et sauf de l'épreuve et fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apo-

Adam, auditeur de Rote Français, fit élever, sur le lieu du martyre, une petite chapelle qu'on y voit encore.

En 1308, la veille de la S. Jean, la basilique de Latran prit feu, comme plus tard celle de S. Paul-hors-des-murs, par l'imprudence d'un ouvrier, et fut presqu'entièrement détruite.

On la reconstruisit, en partie, sous la forme primitive; mais, plus tard, on y fit tant de réparations, tant *d'embellissements*, qu'à l'extérieur, comme à l'intérieur, elle perdit ce vernis d'antiquité, ce caractère pieux et recueilli, qui prête tant de charmes à d'autres églises mieux conservées.

La belle description de l'ancienne basilique faite par l'abbé Gerbet, dans un livre dont nous ne saurions trop recommander la lecture (1), fait vivement regretter ces funestes changements (2). Il faut cependant l'avouer, la fa-

calypse. Les cheveux du saint, qu'on lui avait coupés avant le supplice, ainsi que les instruments du martyre, furent conservés par les fidèles, et se voient encore aujourd'hui à la petite chapelle de *San-Giovanni-in-oleo.*

(1) *Esquisse de Rome chrétienne..* T. I. p. 409. et suiv.

(2) De tous ces changements le plus fatal à l'intérieur fut l'oeuvre de Borromini qui perdit complètement les colonnes primitives de la basilique dans

çade principale construite par Al. Galilei, sous le pontificat de Clément XII, est d' un effet incomparablement supérieur à celui des autres façades modernes des basiliques de S. Pierre et de Ste Marie-Majeure.

Le portique de l'entrée latérale du Nord a été construit sous Sixte-Quint. On y voit la statue du plus populaire de nos rois, Henry IV. Cette statue en bronze, est due à N. Cordier.

Or savez-vous l'emploi que voulait en faire la république romaine renversée par vos armes ? Cette statue était déjà comprise dans l'inventaire des objets destinés à la destruction. On se proposait de l'unir au bronze des cloches d'églises, pour en former la matière des canons dirigés contre vous ! Tels sont les hom-

les pilliers énormes qu'il y éleva. Borromini, du reste, était naturellement doué d'un talent véritable; mais ce talent même fut une véritable calamité pour les arts. Bernin son rival heureux, Bernin qui eut plus de grandeur et de génie, eut plus encore d'influence funeste sur son époque. Cet homme fascina les esprits de son temps et arriva ainsi à créer cette école fatale dont le dix-huitième siècle dut subir toutes les conséquences.

Du reste le caractère personnel de Borromini était plus triste encore que la dépravation bizarre de son talent. Portant jusqu'à la frénésie la jalousie contre Bernin, il finit par se suicider de colère à cette occasion.

mes qu'on a osé vous représenter comme des frères.

La statue colossale de Constantin, qui se trouve sous le portique principal, est antique; elle y fut placée par ordre de Clément XII, à qui les chanoines en avaient fait élever une, en ce lieu. Par un juste sentiment de modestie chrétienne, Clément XII fit immédiatement disparaître cette dernière.

La porte principale, en bronze, est également antique; on la transporta de l'ancien édifice que les uns regardent comme la basilique Emilienne, les autres comme le temple de Saturne. C'est aujourd'hui l'église S. Adrien, au dessous du Capitole.

En entrant dans l'intérieur de S. Jean-de-Latran, vous aurez été déjà frappés, sans doute, du bel ensemble que présentent les cinq nefs, malheureusement gâtées, nous le répétons, par Borromini. Cependant il faut le dire, la splendide décoration formée par les statues colossales, par les bas-reliefs et par les peintures de la grande nef (1), n'est pas sans quelque grandeur.

Les statues, toutes en marbre, représentent les Apôtres du Seigneur, ces douze pêcheurs,

(1) On y a représenté l'ensemble historique des faits et des mystères de la religion, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

dont je vous ai parlé ; et vraiment il convenait à la première église matérielle du monde de posséder ainsi le souvenir des hommes à qui J. C. a donné, après lui, le privilège d'être nommés les fondements de la Jérusalem céleste, de l'Eglise spirituelle dont il est le chef. Dans le second sanctuaire de Rome, à S. Pierre, vous trouverez d'autres statues, dont le choix est également significatif. Ce sont les statues des fondateurs d'Ordres religieux, de ces hommes, qui dans le cours des siècles, vérifiérent si complètement en eux, et dans leurs enfants, la merveilleuse vision relative à S. François d'Assise; de ces hommes qui arrivèrent toujours si à propos, dans la suite des âges, pour arrêter les ruines de l'éternelle basilique de Latran (1).

(1) Nous voulons ici faire allusion aux songes prophétiques d'Innocent III, songes dont l'histoire la plus incontestable nous a conservé, comme il suit, le souvenir.

En 1210, S. François d'Assise vint à Rome, pour y faire approuver la règle de son Institut. Comme il arrive ordinairement aux saints que Dieu veut éprouver, S. François ne fut pas d'abord accueilli favorablement par le Souverain Pontife. La nuit suivante, ce dernier vit en songe un palmier sortant de terre à ses pieds; d'abord simple bourgeon le palmier devenait rapidement un grand arbre. La lumière de Dieu fit connaître en même temps au

Parmi les statues d'Apôtres qui nous ont suggéré ces réflexions, celles de S. Thomas et de S. Barthélemy sont de P. Legros, notre compatriote, comme le premier. Ce sont là des souvenirs toujours flatteurs pour nous, enfants de la France, qui sommes, et avec raison, si fiers de notre mère. Or, quiconque suit en détail l'historique des monuments à Rome, en reconcontre assez souvent de semblables.

Il y aurait bien d'autres souvenirs français à réveiller ici pour vous; malheureusement le cadre que nous sommes tracé ne nous permet pas d'entrer en de tels détails; seule-

Pontife l'explication de cet emblême. François recherché le lendemain, par ordre d'Innocent, fut trouvé au milieu des pauvres, avec qui il attendait de la charité publique le repas que la Providence lui envoyait ainsi, chaque jour. Amené devant le Pape, qu'entouraient les Cardinaux, François développa les principes de sa règle, et Innocent prit encore un peu de temps pour réfléchir et prier. La nuit suivante, nouveau songe envoyé de Dieu. Cette fois le Pape vit la basilique de S. Jean-de-Latran tombant en ruine, et soutenue par le mendiant d'Assise. Innocent n'hésita plus; la règle de S. François, confirmée par une bulle écrite, sous Honorius III, en 1223, fut approuvée de vive voix par lui aussitôt.

Des inscriptions placées par Nicolas IV à S. Jean-de-Latran conservaient le souvenir de ce grand fait historique.

ment je ne puis me dispenser de vous citer, parmi les tombeaux illustres de la basilique, le monument élevé par Sergius IV au célèbre Pape français (1) Sylvestre II.

Le voici dans l'une des nefs latérales, non loin de celui de Boniface VIII (2).

Je vous ai dit, en commençant, quelle pénible mémoire le nom de ce dernier Pape rappelle pour la France. Approchez-vous avec douleur de cette fresque où le père de la peinture moderne, Giotto, a représenté Boniface, ouvrant, pour la première fois, en 1300, le jubilé, cette abondante source de grâces ré-

(1) Gerbert, né en Auvergne.

(2) Le tombeau de Boniface VIII est remarquable par la mosaïque où Giotto a peint le Pape debout, portant la thiare, revêtu des ornements pontificaux, accompagné de deux cardinaux et d'un laïc en riche costume.

Les autres Papes enterrés à S. Jean-de-Latran sont: Léon V, Sergius III, Lucius II, Agapite II, Pascal II, Calixte II, Honorius II; Célestin II, Innocent II, Sergius IV, Alexandre II, Jean X, XI, XII, XVIII et l'on croit aussi Jean XIV, Anastase IV, Célestin III, Clément III, Martin V, et Clément XII.

Parmi les autres monuments funéraires, qui existent encore, on remarque ceux du Cardinal Rasponi, auteur de meilleur ouvrage sur la Basilique; celui de Richard Annibaldi della Molara, ami de S. Thomas d'Aquin; enfin ceux du peintre André del Sarto et du chevalier d'Arpino, également grand artiste.

pandues sur l'Eglise entière, l'année sainte qui devrait recommencer d' ici à quelques semaines, et dont les excès de la république romaine ont si malheureusement retardé l' ouverture.

Parmi les chapelles qui s' ouvrent sur les bas-côtés, il est impossible de ne pas admirer celle de Clément XII, connue sous le nom de famille du Pontife, Corsini. Là se trouve le tombeau non moins splendide du même Pape, avec sarcophage en porphyre antique, statues en bronze et en marbre, bas-reliefs et autres ornements des plus remarquables. Une autre chapelle, celle des Torlonia, non terminée encore, sera digne également de l'opulence de cette famille.

Le transept dont la décoration, à l'exception du maître-autel, est en grande partie moderne, se trouve complètement orné de peintures, presque toutes relatives à la vie de S. Sylvestre et de Constantin. On y voit également l'autel du S. Sacrement, accompagné de quatre grandes colonnes antiques, en bronze doré, que généralement on croit avoir été faites par Auguste, avec les rostres des navires égyptiens pris à la bataille d'Actium (1). Enfin à l'un des angles du même transept, est suspendu le

(1) Ces colonnes sont remplies, à l'intérieur, de la terre des lieux saints de Jérusalem.

trophée d' une victoire bien importante aussi dans les destinées de l' Europe. Je veux parler du grand étendard des Turcs, pris à la bataille de Vienne, par l'un des héros de la Pologne, J. Sobieski, et déposé par lui, comme souvenir de la protection divine, dans la première église du monde chrétien.

Des portions assez considérables de l'ancienne décoration attireront aussi vos regards, dans cette première portion de l'édifice. Dabord la mosaïque de la grande nef, en *opus Alexandrinum*, cette manière si noble d'orner le sol des grands édifices (1). Puis le plafond à soffites, où se trouve l' écusson de nos rois ; le maître-autel, à la richesse duquel se rattache en particulier, le souvenir des libéralités de Charles V.

Le portique circulaire qui entoure l' abside porte le nom du fondateur, S. Léon, d'où lui est venu la dénomination de *léonien* (2). On y remarque entre autres monuments l'antique statue de Boniface VIII.

Mais ce qu' il faut admirer, avant tout, dans cette église, c'est la magnifique mosaïque formée par J. de Turrita, J. de Camerino et

(1) Ce genre de mosaïque porte le nom de l'empereur Alexandre-Sévère, qui le fit employer le premier pour le pavé des édifices.

(2) C'est avec l'abside, la portion la plus ancienne de l'édifice.

Gaddo-Gaddi (1), dans la voûte de l' abside. Rien n' est plus pieux que les figures et les emblêmes représentés dans cette monumentale peinture. On est surtout profondément touché en y contemplant l' image du Sauveur, également en mosaïque, mais provenant de l'église primitive, et représentant l'apparition merveilleuse qui eut lieu, dans cet endroit, le jour même de la consécration de la basilique (2).

Il nous serait impossible, nous le répétons, d'entrer, ici en de plus longs détails, sans dépasser les limites du travail que nous avons en vue (3). Néanmoins nous ne quitterons point l'église sans y avoir vénéré l'autel en bois sur lequel S. Pierre célébra nos augustes mystères, et que S. Sylvestre sortit des catacombes; les chefs sacrés du même apôtre et de S.

(1) Cette mosaïque fut terminée en 1292.

(2) Pendant la consécration de la basilique primitive on vit apparaître, sur la partie supérieure de l'abside, l'image resplendissante du Sauveur; et l'on entendit en même temps ces paroles : *La paix soit avec vous*. — Voyez pour les preuves de ce fait et pour tout ce qui concerne les principales églises de Rome, le bel ouvrage de M. de Bussière, *Les sept basiliques de Rome*, etc. — In-8. Paris. Sirou. 1845.

(3) Il faudra néanmoins que nous vous fassions observer le tombeau en bronze de Martin V, monument où vous lirez un éloge bien mérité du Pontife: *Bonheur de son temps.*

Paul (1); le fragment du manteau de pourpre jetté par dérision sur les épaules du Sauveur, au moment où il souffrait, où il allait mourir pour vous, pour nous tous ; la portion conservée de l'éponge qui l'abreuva, sur la croix, de fiel et de vinaigre, en expiation des excès de table commis dans tous les siècles, et auxquels, peut-être, vous avez eu personnellement une si large part ; les reliques si précieuses encore de S. Jean l'Evangéliste; de S. Laurent, dont l'église principale nous occupera bientôt; de S. Jean Népomucène, mort martyr du secret de la confession; de S. Charles Borromée, que vous connaissez tous; de S. Philippe Néri, si cher au peuple de Rome, et d'une quantité de martyrs anciens. Nous y vénérerons enfin la table consacrée par la dernière cêne du Sauveur, par l'institution de la divine Eucharistie, de ce banquet où Dieu vous convie tous les jours, et dont, peut-être, vous êtes si indignes et si peu désireux d'approcher.

En contemplant cette relique vénérable, rappelez-vous, qu' autrefois elle avait été revêtue de lames d'argent pillées par les derniers

(1) Au 14 siècle Urbain V fit extraire du *Sancta-Sanctorum* les têtes de S. Pierre et de S. Paul qu'il plaça dans de magnifiques reliquaires transportés dans l'intérieur de la basilique. Sur la poitrine de chacun des bustes brillait une fleur de lys en pierres précieuses donnée par le roi de France Charles V.

soldats, qui avant vous, soient entrés de vive force dans Rome (1). Ces soldats étaient ceux de Charles-Quint, l'ennemi de la France; et ils étaient commandés par un traître (2). Ceux-là, et non pas vous, eussent été, comme je vous le montrerai bientôt, dignes de fraterniser avec le pouvoir que vos armes bénites viennent de faire rentrer dans la poudre.

En effet les hommes qui naguère prétendaient être les dépositaires du pouvoir souverain dans Rome, ont dépouillé par force les églises de presque tous les vases sacrés et autres objets précieux qu' on n'avait pas d'avance soustraits à leur rapine.

Et de quel droit osèrent-ils se livrer à ces spoliations impies? Du droit des dévastateurs de 93 en France, dont la révolution de 1848 elle même a repoussé les exemples avec horreur; du droit de tout homme qui vient chez son voisin à la tête d'une troupe de gens armés, le dépouiller de ce qui peut être à sa propre convenance.

Ce n'est pas tout; encouragées par ces mêmes exemples, les bandes armées que vous avez rencontrées sur votre route, en venant ici, se sont essayées en détail, au pillage suprême qu' elles espéraient pour les derniers jours de leur ré-

(1) Au 16 siècle, sous Clément VII.
(2) Le connétable de Bourbon.

sistance (1). Ici même, vous en avez eu la preuve ; à S. Jean de Latran l'un de ces hommes ayant volé une croix qu' il portait avec lui dans son bagage, fut tué par l'un des vôtres. Cette croix la voilà, le sort des batailles et l'honnêteté de notre belle armée l'ont fait revenir entre les mains du légitime propriétaire (2).

D'autres souvenirs de violence et d'outrages contre les Souverains Pontifes se rattachent encore à la basilique de Latran. Nous ne voulons pas les passer entièrement sous silence.

En vous montrant comment l' histoire juge les persécuteurs de l'Eglise, nous vous ferons mieux sentir comment doivent être appréciés les actes de ceux qui, comme vous, ont versé leur sang pour la défendre.

Dans un temps où les empereurs de Constan-

(1) On doit, surtout quand on reproche à un parti politique ses excés avec l' énergie que nous mettons ici, rendre la plus exacte justice aux hommes de ce même parti, quand on trouve dans leur conduite des actes dignes d'éloges.

Eh bien ! nous devons le dire, Rome doit à Garibaldi d'avoir évité la résistance intérieure désespérée et le pillage dont les bandes étrangères réunies dans ses murs la menaçaient.

(2) Cette croix en cuivre argenté que le soldat républicain de Rome prit pour une croix en argent fut portée au Général Oudinot, et celui ci après le siège la fit remettre au curé de S. Jean de Latran, chez qui elle avait été prise dans un pillage.

tinople, ajoutant crimes sur crimes contre l'Eglise, préparaient à leurs successeurs la vengeance exécutée, plus tard, par les enfants de Mahomet, l'Exarque Calliopas vint à Rome, avec son armée, pour exécuter, contre le Pape S. Martin, les ordres impies de l'empereur. C'était le 16 juin 650.

Le Pontife malade se fit transporter sur son lit, au pied du maître-autel de la basilique, où les soldats impériaux vinrent l'accabler de menaces et le charger d'outrages. On voulait le défendre; il s'y opposa. Semblable à tant d'autres Pontifes ses prédécesseurs, semblable à tant d'autres qui devaient lui succéder, il fit ce que, sous nos yeux, l'année dernière, l'auguste Pie IX, fit en parlant à la garde suisse déterminée à mourir pour le défendre; il ordonna de s'abstenir, ne voulant point verser un sang inutile et précieux.

Et S. Martin partit prisonnier pour l'exil où il mourut.

Moins barbare que l'exécuteur des ordres impériaux, le lombard Luitprand s'arrêta devant la faiblesse matérielle et devant la puissance morale du successeur de Martin. Grégoire II, tel était le nom du Pontife. Grégoire sortit de cette même basilique, à la tête de son clergé; il apparut ainsi devant Luitprand, il lui parla au nom du Seigneur, et Luitprand fut vaincu sans autres armes que par le nom divin de Jésus-Christ.

Plusieurs siècles s'écoulèrent, et la vénérable basilique de Latran dut être témoin d'un nouveau scandale, bien digne de l' exarque Calliopas.

Quelques années s' étaient passées depuis le sacre de Henry de Luxembourg à S. Jean-de-Latran (1), lorsque le tribun Colà de Rienzi voulut y étaler, sans pudeur, l'insolence de son pouvoir usurpé.

« Il se fit créer chevalier par le syndic du » peuple, dans l'église du Latran, prit le bain » de sa veillée d' armes dans la cuve qui a- » vait servi, dit-on, au baptême de Constan- » tin, et se fit donner, par les dignitaires des » cinq basiliques patriarcales, un pareil nom- » bre de couronnes: la première en chêne, la » seconde en lierre, la troisième en myrte, » la quatrième en laurier, et la cinquième en » olivier. Puis il se rendit à Saint-Pierre, en- » touré de tout l'appareil de la puissance su- » prême (2). »

Il est vrai que semblable aux républicains de Rome, dans ces derniers temps, le fils du porteur d' eau devenu souverain de la ville des Papes, sous le nom de tribun du peuple,

(1) Charles d'Anjou reçut également l'investiture et fut couronné à S. Jean-de-Latran, dans le 13 siècle.

(2) M. de Bussière, *Les sept Basiliques*, etc. T. I. p. 127.

déclarait en même temps ne vouloir, en rien, déroger à l'autorité de l'Eglise, à celle du Souverain Pontife et du sacré collége (1).

Ainsi parlaient également les empereurs d'Allemagne les plus obstinés persécuteurs de l'Eglise; ainsi parlait Napoléon lui-même dans les jours de sa violence.

Mais Napoléon, les empereurs de Germanie, les tyrans couronnés ou les tyrans qui ont écrit sur leur drapeau le nom de république, tous mentent à leur conscience quand ils veulent ainsi tromper les peuples. Tous se ressemblent dans leurs violences ; et la mémoire de tous est, et sera toujours irrévocablement flétrie par l'histoire ; tandisque votre nom, à vous, libérateurs des Pontifes, défenseurs de l'Eglise, et vengeurs de la vérité captive, votre nom, à vous, est transmis à jamais glorieux aux générations des générations.

Tel est, bien en raccourci, l'ensemble des souvenirs et des impressions que peut réveiller dans une âme intelligente et chrétienne, la vénérable basilique dont nous venons de nous occuper. Songez-y sérieusement, méditez-les, et vous verrez combien de consolations et d'encouragements vous saurez, de vous-mêmes, y découvrir.

(1) Loc. cit. p. 128.

Le Palais ou Patriarcat.

La portion d'édifice où se trouve la mosaïque de Charlemagne, la *Scala santa* et la chapelle voisine, le palais que vous voyez, près de l' Eglise, un cloître dont nous visiterons l' analogue à S. Paul, et toute l' étendue des espaces environnants, faisaient autrefois partie du palais, et, plus tard, du patriarcat de Latran. Là, et dans l'intérieur même de la basilique, se tinrent des conciles célèbres par la condamnation de bien des erreurs.

Nous vous en parlons uniquement pour vous faire voir, en passant, à quelle valeur on doit réduire, dans la vérité des faits, le prétendu *progrès* philosophique et *humanitaire* comme en le nomme, des doctrines sans foi de nos jours.

Lorsque les Conciles de Latran condamnaient les erreurs dogmatiques, les maximes immorales, les principes anti-sociaux des manichéens du moyen âge, que faisaient-ils par rapport aux principes de désordre que devaient prêcher, un jour, les socialistes modernes? Ils anathématisaient d'avance leurs maximes impies et révolutionnaires.

De la même façon ils flétrissaient d' avance les erreurs philosophiques d'autres hommes de notre âge, quand ils condamnaient Amaury de

Chartres, et certains autres panthéistes et matérialistes du quinzième siècle, qui attaquaient la création, la personnalité de chaque homme et l'immortalité de l'âme.

Voilà ce que fut, ce que sera toujours le *progrès* des sectes qui s'égarent en dehors des immuables vérités de l' Evangile. Ce progrès consistera toujours à retirer de l' oubli, pour un instant, des erreurs anciennes destinées à reparaître uniquement dans les âges où l'esprit du siècle se corrompt le plus profondément et se précipite dans les plus tristes abîmes.

Palais actuel.

Reconstruit par Sixte-Quint, en 1586, ce palais renferme aujourd' hui un Musée remarquable par quelques mosaïques de l'antiquité. Vous les avez admirées avec nous. Vous y avez remarqué aussi les magnifiques statues parmi lesquelles celle d'Antinoüs rappelle un des souvenirs les plus hideux de l'antiquité payenne.

Antinoüs en effet, n'était autre qu' un de ces favoris infâmes, servant aux turpitudes d' un empereur dans des actes dont le nom seul nous ferait rougir.

En bien ! voilà les hommes dont le paganisme conservait la mémoire, par des monuments où le génie ne rougissait pas de prostituer le plus beau talent.

Vous y avez admiré de même une autre statue infiniment remarquable, celle de Sophocle poète tragique de la Grèce (1). On en a fait de plus, comme vous l'avez vu, un modèle en plâtre placé en regard de celui de l'Aristide de Naples

Vous vous rappelez ce que nous vous avons dit au sujet de ce dernier.

Aristide, par sa probité, avait mérité le surnom de *juste*. Ses ennemis voulurent se débarrasser de ce témoin importun de leurs propres vices. Comme le peuple d'Athènes avait alors l'exercice du suffrage universel, on y recourut pour exercer sous prétexte de bien public, cette vengeance particulière.

Le peuple donc se réunit sur la place publique pour voter sur l'*ostracisme* ou exil du *juste*.

Aristide s'y trouvait comme les autres ; un homme du peuple qui ne le connaisssait pas, vint le prier de lui écrire son suffrage. Ce suffrage était pour l'exil. Aristide lui demanda s'il connaissait l'homme qu'il condamnait et s'il avait quelque chose contre lui. Cet homme répondit que non, mais qu'il était fatigué de l'entendre nommer le *juste*.

(1) Cette statue a été donnée à Grégoire XVI par le père du Cardinal Antonelli qui, dans ces derniers temps, a été le compagnon si fidèle de l'exil de Pie IX.

Le souvenir de ce fait remarquable dans l'histoire des ingratitudes et des passions populaires, n'est pas sans importance à méditer, dans le temps où nous sommes.

Mais pour en revenir au palais du Latran que le Pape Grégoire XVI a converti en musée, comme vous venez de le voir, vous saurez que n'ayant pas pu servir à l'usage auquel le destinait Sixte-Quint, Innocent XII en avait fait précédemment un établissement de charité. Pie VI ayant transféré à l'hospice S. Michel ce même établissement, le palais resta inoccupé jusqu' au temps de Grégoire XVI.

Dans la pensée des usurpateurs du pouvoir temporel pontifical, sous Pie IX, ce palais était l'honnête prison qu'on destinait au Vicaire de J.C. *à l'Evêque de Rome*, comme l' appelaient non seulement les républicains déclarés, mais les gens qui eussent voulu borner son rôle à *prier et bénir* (1).

Baptistère

Une dernière visite nous reste à faire aux édifices qui accompagnent la basilique de Latran: c'est celle du Baptistère, édifice construit, dès l'époque de Constantin, puis dévasté dans

(1) Célèbres paroles du ministre Mamiani, l'un des plus dangereux adversaires de la Papauté, dans ces derniers temps.

les différents sièges de Rome, et finalement restauré avec magnificence par Grégoire XIII, et Urbain VIII.

A l'extérieur, la construction n'offre rien de remarquable; mais à l'intérieur, c'est tout différent. Le double rang de colonnes en porphire antique et la vasque en basalte du Baptistère proprement dit, les peintures qui en recouvrent les murailles, suffisent pour faire de cette construction un objet digne du plus grand intérêt. Ajoutez-y les riches chapelles de S. Jean-Baptiste et de S. Jean l'Evangéliste (1) pratiquées, en face l'une de l'autre, dans le même édifice, et le portique qui les précède, au midi (2).

Parmi les peintures du Baptistère et des chapelles, celles d'André Sacchi sont évidemment les plus remarquables. D'autres, relatives à la vie de Constantin (3), font naître de bien instructives réflexions.

(1) L'origine de ces chapelles est pleine d'intérêt. Le Pape S. Hilaire, alors légat du S. Siège en Orient, pour le Concile d'Ephèse, courut les plus grands dangers de la part des hérétiques. Il en échappa grâce à la protection de l'Apôtre S. Jean, dont il construisit la chapelle par reconnaissance.

(2) Dans le baptistère a lieu chaque samedi-saint, le baptême des juifs ou autres infidèles convertis à Rome.

(3) Le fait de la conversion de Constantin au chri-

Celle, par exemple, où l'on a représenté le brisement des idoles du paganisme, vous offre un grand exemple et une grande leçon.

Certes pour quiconque possède la plus légère connaissance des monuments primitifs du christianisme, conservés dans les catacombes, il est impossible de ne pas considérer les premiers fidèles comme ayant attaché la plus gran-

stianisme, à la suite d'une apparition miraculeuse de la croix et du gain de la bataille contre Maxence, ne saurait être mis en doute. Eusèbe entre autres dans la vie de cet empereur (c. 33 et 34) ainsi que dans son Histoire ecclésiastique (liv. VIII. c. 9.) en parle d'une manière qui ne peut laisser aucun doute. La seule chose qu'on puisse contester est le lieu de l'apparition de la croix.

Le même historien rapporte, qu'en souvenir de ce grand fait, Constantin dans un des lieux les plus apparents de Rome, fit élever sa propre statue, tenant une croix à la main. Sur le piédestal on lisait :

Salutari hoc signo
Tanquam verae virtutis et fortitudinis argumento
Urbem vestram jugo tyranni ereptam liberavi S.P.Q.R.
Auctoritati pristinae dignitatique restitui.
Imp. Caes. Fl. Constantinus maximus p. f. augustus

« Par ce signe de salut, cause de la vraie valeur et de la force, j'ai délivré votre ville en l'arrachant au joug d'un tyran. J'ai rendu à leur ancienne autorité et dignité le sénat et le peuple romain. Moi l'empereur Cés. Fl. Constantin, très grand, pieux, heureux, auguste. »

de importance au culte des images; il est impossible de ne point prendre en pitié, sur ce point. les assertions mensongères basées sur l' ignorance des fondateurs du protestantisme. Mais, d'un autre côté , nous savons que si les représentations pieuses et saintes , étaient pour nos frères des premiers âges, une consolation et l'objet d'un vèritable culte; les impudiques images de l'antiquité leur inspiraient une horreur que plusieurs hélas! dans ces derniers siècles, sont lóin d'avoir conservée.

Aussi quand après la conquête de la liberté de l' Eglise, les chrétiens renversèrent les images idolâtriques et impures dont le paganisme avaient rempli ses temples ils agirent sous l'impulsion d'un véritable zéle de la maison de Dieu. Malheur à quiconque oserait leur en faire un crime!

Parmi vous, sans doute, un très petit nombre ont pu connaître les mystères de honte que le paganisme voilait sous les couleurs de la poésie la plus séduisante. Mais nous, nous qui par circonstance ou par nécessité de position, les avons sondés ces abîmes impurs, nous savons le degré d' abomination que cette même honte atteignait ; nous savons quelles représentations ornaient les temples, les maisons privées, et jusqu'aux parures des femmes dans le paganisme antique.

Pour nous donc la destruction violente des

idoles, la destruction des simulacres et des divinités dont le nom seul souillerait nos lèvres et notre plume; pour nous, la destruction de toutes ces choses fut un acte des plus utiles aux bonnes mœurs, des plus glorieux qu' ait produits la législation chrétienne de Constantin, à qui pourtant on doit de si grandes et si nobles choses.

Et voilà ce que la peinture moderne, si coupable ailleurs, a voulu rendre sur ces murs !

L'obélisque

Arrêtons-nous un instant devant ce monument de la vieille Egypte (1). Amené à Rome, par Constantin, brisé plus tard par les barbares, l'obélisque de S. Jean-de-Latran fut relevé par la main puissante de Sixte V, qui releva et réforma tant de choses dans Rome.

Ne passez pas indifférents devant cet éloquent témoin des grandeurs de l'antique reine de l'univers. Ce monument vous dit, avec bien d'autres, ce que le christianisme eut à vaincre d'obstacles pour triompher ici.

Il fallait vaincre les maîtres du monde; et le christianisme les a vaincus!

(1) La hauteur du monolithe était de 33 mètres. Il est ajourd'hui brisé en trois morceaux.

Etablissements de science et de charité joints à la basilique de Latran.

Comme l'amour des hommes sans l'amour de Dieu n'est jamais complètement pur, et rarement de longue durée; de même aussi jamais la charité envers Dieu ne remplit un cœur sans y être nécessairement accompagnée de la charité envers le prochain. Car l'Apôtre inspiré de Dieu nous l'a dit : « Comment celui qui » n'aime pas son frère qu'il peut voir, aime- » ra-t-il Dieu qu'il ne voit pas (1) ? »

Aussi partout où la piété chrétienne s'est exercée d'une manière éclatante, à Rome en particulier, les œuvres de charité envers le prochain abondent en toutes les manières.

L'antique hôpital fondé près de S. Jean de Latran en sera pour vous la première preuve.

Une compagnie de gentilshommes, chargés au nom du sénat et du peuple romain de veiller à la conservation de l'image célèbre du Sauveur déposée au *sancta-sanctorum* exerçait, dès le troisième siècle, l'hospitalité là où se trouve l'hôpital actuel. On y voyait alors une petite église dédiée à S. André, d'où l'hôpital prit d'abord son nom. En 1288, le Cardinal Pierre Colonna, chef de cette compagnie, fit à l'éta-

(1) *Première Ep. de S. Jean*, IV, 20.

blissement des dons considérables. Ensuite plusieurs Papes, un grand nombre de hauts dignitaires ecclésiastiques ou civils continuèrent à faire partie de la confrérie de charité; ils en augmentèrent successivement les richesses et les rendirent bientôt dignes d'un hospice né à l'ombre de la première église de la chrétienté.

A côté des œuvres de la charité qui échauffe le cœur, l'Eglise romaine a produit en égale abondance les œuvres de la science qui éclaire et dirige l'homme dans les voies du salut (1). Nous le disions, il est vrai ailleurs, et nous vous le montrerons bientôt, au milieu de ces gigantesques ruines que vous voyez surgir non loin de vous (2), la première science des chrétiens fut celle qu'enseignait S. Paul. « Nous » prêchons Jésus crucifié, disait-il à la bril- » lante ville de Corinthe . . . . Les chrétiens » aux bêtes! s'écriait la cruelle impiété de Ro- » me, sous les Césars. Et chaque jour où le peu- » ple-roi pouvait se rassasier des deux grandes » nécessités de la vie que le paganisme lui avait » faites, du pain et les jeux du cirque; cha- » cun de ces jours, les applaudissements de

(1) Voir le bel ouvrage de Mgr Morichini sur les établissements charitables de Rome: *Degl'istituti di pubblica carità ed istruzione primaria e delle prigioni in Roma.* In 8. Roma. Marini 1842.

(2) Le Colysée.

» ses matrones et de ses vestales célébraient
» le triomphe des bêtes féroces dispersant en
» lambeaux les corps de nos martyrs sur la
» poussière des amphithéâtres. Telle fut la pre-
» mière école des chrétiens (1). »

Mais nous ajoutions aussitôt, en parlant de la science chrétienne des premiers siècles: « Les
» écoles d'Alexandrie, d'Emesse, de Nisibe ap-
» prirent au paganisme, que si les chrétiens
» savaient le vaincre par leur vertu et par leur
» courage, ils ne voulaient pas même lui lais-
» ser entre les mains ses dernières armes. Il
» se glorifiait contre eux de la science de ses
» écoles, de la parole dorée de ses rhéteurs.
» Et la gloire des ses écoles pâlit devant les
» écoles du christianisme; et son éloquence é-
» nervée fut réduite au silence, lorsque les mâles
» accents de nos orateurs chrétiens eurent é-
» branlé le monde, et renversé les derniers
» fondements de l'idolâtrie; lorsque la science
» sacrée de nos apologistes eut fait taire la
» vaine science du mensonge; qu'elle eut ren-
» versé l'idole des savants, comme les divinités
» populaires avaient pâli et s'étaient réduites en
» poudre à la présence de nos martyrs (2). »

Or l'histoire des établissements scientifiques

(1) *Lettre aux Evêques de Russie.* In 8. Paris. Gaume 1846 p. LXXXIX.

(2) Loc. cit. p. XCII.

de Rome est la preuve la plus convainquante de ces importantes vérités.

Je regrette qu'il nous soit impossible, avec un cadre restreint comme le nôtre, de vous en offrir un suffisant tableau (1). Je me bornerai donc à vous rappeller, pour ce qui regarde S. Jean-de-Latran, que le Patriarcat de cette basilique fut l'une des plus célèbres écoles ecclésiastiques des premiers siècles; que ce même Patriarcat fut le berceau de la musique religieuse, cette musique imposante de S. Grégoire-le-Grand, qui résiste encore aujourd'hui, d'une manière si puissante, aux variations et aux caprices du temps; que là enfin s'établirent la première bibliothèque et les premières archives du S. Siége. Car comme le dit M. de Bussière, pour ce qui concerne en particulier la magnifique collection de livres et de manuscrits conservés aujourd'hui au Vatican, « la bibliothèque » des pontifes resta au Latran, tant qu'ils y ha- » bitèrent eux-mêmes, par conséquent pendant » plus de mille ans. Elle fut transportée à Avi- » gnon, au temps de Clement V (2), y demeura » pendant cent vingt ans, revint à Rome sous le

(1) Dans le travail que nous venons de citer, nous en avons dit quelque chose, ainsi que dans nos *Lettres au clergé protestant d'Allemagne.*

(2) Tous les souvenirs du séjour des Papes à Avignon, doivent être considérés par vous, comme de tristes mémoires pour le S. Siège et pour la France.

» pontificat de Martin V, et fut alors déposée au
» Vatican. Sixte IV fit construire un local ma-
» gnifique pour la recevoir ; Sixte V l'agran-
» dit et l'orna, et grâce à ses travaux et à
» ceux de plusieurs de ses successeurs, la somp-
» tueuse bibliothèque Vaticane, placée sous
» la garde d'un cardinal bibliothécaire, est de-
» venue ce qu'elle est aujourd'hui. On peut
» donc tracer sa généalogie depuis le premier
» siècle de notre ère (1). »

Tels sont, au milieu de tant d'autres saints et nobles souvenirs, ceux que la science chrétienne a laissés dans cette basilique de Latran si vénérable, si saintement illustre parmi toutes les autres.

Coup d'œil sur la campagne de Rome, au sortir du grand portail de la basilique.
Villa Volkonsky.

Je vous convierai enfin à me suivre une dernière fois au grand portail de la basilique, où vous jouirez d'un des plus beaux coups-d'œil sur la campagne romaine.

Ici en effet, à peu de distance de vous, s'élève une portion des murailles construites par Bélisaire. Vous y étudierez avec intérêt, le système de défense des places, usité à cette

(1) *Les sept basiliques, etc.* T. 1. p. 153.

époque. Un peu plus loin, dans la campagne, vous verrez les belles lignes de cet horizon coupé par les acqueducs antiques, en partie ruinés, en artie rétablis par le grand Pape Sixte-Quint. Vous y verrez s'élever, à un autre point de ce même horizon, isolée en face de la chaîne des Appenins, la montagne qui jadis porta le temple de Jupiter *Latial*, ce centre du paganisme pour les peuples de la contrée.

Puis, vous abaisserez vos regards sur la gauche, et là, vous verrez cette vigne traversée par l'ancien acqueduc de Néron. Depuis quelques années on la nomme *Villa Volkonsky*. Ce nom rappelle une pensée bien consolante pour un cœur chrétien. Je vais vous la faire connaître.

Un jour, à Bautzen, une étrangère mourante souffrait sur un lit de douleur. Cette étrangère, née dans le schisme russe, avait suivi jusqu'à ce moment les erreurs de son pays. Tout à coup la grâce de Dieu, qui ne manque jamais aux cœurs de bonne volonté, éclaira son intelligence. Seule, et sans autre secours que cette même grâce, elle se convertit d'elle-même au catholicisme. Puis elle guérit; et plus tard, Dieu lui fit la grâce de confesser la foi devant les puissances. Sauvée de ce nouveau danger, comme Paule elle quitta les grandeurs pour vivre dans la retraite et dans l'humilité; nouvelle Françoise Romaine, elle consacra sa vie à soulager les maux de ses frères.

Autrefois le monde des artistes et des littérateurs, le monde des cours, les souverains eux-mêmes la connurent brillante et recherchée de tous, sous le nom de Zénéide Volkonsky. Aujourd'hui demandez aux pauvres, dont elle couvre la nudité en se dépouillant de ses propres vêtements, aux malheureux qu'elle nourrit, en se privant elle même de nourriture, aux cœurs aigris qu'elle console ; demandez en un mot à tous ceux dont elle sèche les larmes, le nom que leur reconnaissance lui donne. Ils vous la désigneront, comme nous aimons à le faire, nous tous qui avons le bonheur de la connaître ; ils vous la désigneront sous le nom de la *Bonne princesse.*

Conservez, ô soldats, ce pieux souvenir, dans votre cœur ; faites-le connaître à vos mères, dites-le un jour à vos épouses afin de les encourager à faire du bien et à pratiquer la vertu.

S. PIERRE DU VATICAN

II.

S. PIERRE DU VATICAN.

Fondation de la basilique.

Bien des souvenirs se rattachent à la portion de Rome connue autrefois sous le nom de *collines vaticanes* (1), aujourd'hui *cité léonine*, depuis que le saint Pape Léon IV la fit enturer de murailles.

Malgré les splendides constructions qui s'y trouvaient, à l'époque antique, Tacite nomme ces collines *lieux infâmes* (2), parcequ'on y exécutait les criminels. Et il faut l'avouer, sous un autre rapport, cette partie de l'ancienne Rome ne mérita que trop un semblable titre.

C'est là en effet qu'eurent lieu, sous Néron, les supplices de chrétiens dont j'aurai encore à vous entretenir (3). Le cirque de cet empe-

(1) L'espace compris entre le Janicule et le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle, portait le nom de *Collines et champs Vaticans.*

(2) *Hist.* lib. I. *Ann.* lib. XIV.

(3) Tacite. *Ann.* lib. XV.

reur se trouvait exactement situé dans la même direction que l'église actuelle. Le mur latéral de celle-ci et les sacristies en occupent aujourd'hui une partie de l'emplacement. Ce cirque, du reste, avait été construit par Caligula, lequel y fit placer l'obélisque transporté plus tard sur la place actuelle. Le cirque fut décoré par Néron avec une grande pompe, d'où lui vint le nom de cet empereur.

Dès les temps antiques, le terrain argileux de cette portion de Rome avait fait établir près de là des fabriques de terre cuite, comme il en reste encore aujourd'hui. Pour alimenter ces mêmes fabriques on avait creusé successivement de nombreuses grottes que les persécutions devaient rendre si célèbres. L'Apôtre S. Pierre y avait converti et baptisé un grand nombre de ceux à qui Néron devait apporter, plus tard, la couronne du martyre. Leurs restes sacrés y furent déposés par des frères qui donnèrent à ces grottes le nom de *lieu de repos de la fontaine de S. Pierre*, *coemeterium fontis Petri*.

Bientôt après, le corps du Prince des Apôtres vint reposer au milieu des victimes immolées comme lui, par l'impiété du paganisme. S. Anaclet (1), l'un de ses premiers successeurs, fit élever un petit oratoire dans le lieu où se

(1) Au premier siècle.

trouvaient ces restes vénérés (1). Il en fit de même sur la route d'Ostie, à la sépulture de S. Paul. Ces chapelles furent connues sous les noms glorieux de *trophées* et de *confessions*. Plus communément on les appelait encore la *Demeure* (2) des Saints Apôtres.

Là, dès le temps des persécutions, les chrétiens de tous les pays venaient, s'exposant aux plus cruels supplices, s'agenouiller sur ces tombes sacrées, et y puiser le courage de mourir, eux aussi, pour la foi du Sauveur. Ouvrez le *Martyrologe*; cherchez-y parmi les noms de ceux qui tombèrent à cette occasion, sous le glaive des tyrans, vous y trouverez, comme partout où il reste un souvenir de courage et de foi, vous y trouverez des noms français. En voici trois entre autres : Simplicien, Constantin et Victorin, le père et les deux fils, tous les trois morts glorieusement, au seuil du tombeau des Apôtres, qu'ils étaient venus vénérer.

Je vous dirai plus tard, comment les corps de S. Pierre et de S. Paul furent transportés, pour un temps, aux catacombes de la voie Appienne. Je vous ferai connaitre maintenant com-

(1) Parmi les Papes enterrés aux catacombes Vaticanes, après S. Pierre, on compte les saints martyrs Lin, Clet, Anaclet, Evariste, Sixte I, Télesphore, Iginus, Pie I, Eleuthère, Victor I, et trois Léon.

(2) Limina.

ment Constantin, à la paix de l'Eglise, remplaça par une somptueuse basilique, l'oratoire de S. Anaclet.

Indépendamment du cirque de Néron, on voyait dans le lieu occupé par l'église actuelle, un temple de Mars, et un d'Apollon. Constantin fit tout disparaître pour y fonder l'auguste édifice; et voici ce qu'une pieuse tradition rapporte à cette occasion: « L'Empereur ayant déposé le diadême, se prosterna contre terre, » versant d'abondantes larmes. Puis, prenant » un hoyau il creusa le sol, transporta sur ses » épaules douze corbeilles de terre, en l'honneur des douze Apôtres, et désignant le lieu » que devait occuper l'édifice, il en ordonna la » construction (1). » Celle-ci eut lieu en partie avec les débris d'anciens édifices; on y employa en particulier les colonnes du tombeau d'Adrien (2).

S. Sylvestre consacra la basilique en 324; et les *infâmes* lieux du Vatican, sanctifiés depuis longtemps par la sépulture des martyrs, devinrent plus que jamais illustres, parmi les plus célèbres de la terre.

En vous faisant voir, dans la crypte de l'é-

(1) *Brev. rom.* Fête de la Déd. de S. Pierre.

(2) Parmi ces débris se trouvaient par une disposition particulière de la Providence ceux du Cirque de Néron.

glise, les peintures qui représentent l'ancienne basilique, je vous en expliquerai les beautés et la forme. Dans ce moment je n'ai à vous entretenir que de l'édifice moderne, tel que vous l'avez sous les yeux.

Je commencerai par vous résumer préalablement l'historique de cette reconstruction.

Reconstruction de la basilique.

Après une durée de onze siècles, l'édifice primitif menaçait ruine, lorsque Nicolas V, reprenant les divers projets de ses prédécesseurs, songea sérieusement à le relever en entier. On commença, en effet, sous la direction des architectes florentins Bernard Rossellini et Léon-Baptiste Alberti, des travaux interrompus pendant cinquante ans, après la mort du Pontife, et repris un moment par Paul II.

Ces travaux devinrent inutiles, quand sous Jules II, Bramante conçut et fit adopter le projet attribué vulgairement à Michel-Ange, d'élever le Panthéon dans les airs; pensée grandiose qui seule empêche de regretter que l'opposition faite au changement de forme, apporté dans la reconstruction de la basilique, n'ait pas triomphé de la ténacité de Bramante (1).

(1) « Il eut contre lui, dit Panvinius, des hom-
« mes de tous les rangs, et particulièrement les Car-

Mais ce qu'il est impossible de pardonner à ce dernier, ainsi qu'aux architectes ses successeurs, c'est la perte d'une quantité de monuments de l'antiquité chrétienne, renfermés dans l'antique édifice, perte sur laquelle, avec tant de raison, les grand Baronius versait des larmes (1).

Aprés la mort de Bramante, Léon X confia la direction des travaux à Julien de S. Gallo, au Dominicain fra Giocondo de Vérone, et à Raphaël, le grand peintre, qui suivant l'usage des premiers artistes de ce temps, était également versé dans la sculpture et dans l'architecture (2).

« diuaux. Ceux-ci désiraient, à la verité, la con-
« struction d'une nouvelle basilique ; mais ils éta-
« ient arrêtés par le regret de détruire l'ancienne
« qui était vénérée de la terre entière, qui renfer-
« mait les tombeaux d'une foule de saints, et avait
« été le théâtre d'un grand nombre de faits insignes
« et miraculeux.

(1) Bramante fut surnommé à cette occasion *Mastro-Guastante*; Jules II avait cependant fait un décret pour prévenir les mutilations de ce genre, mais il ne fut point respecté.

Jules II posa la première pierre de l'édifice, le 18 avril 1506. On placa au dessous un vase renfermant douze médailles, en mémoire des Apôtres et des douze corbeilles de terre portées par Constantin.

(2) En présence de la stérilité relative des artistes de nos jours, nous avons peine à comprendre aujourd'hui la possibilité des grandes oeuvres exé-

Vint ensuite Balthasar Peruzzi, qui réduisit à une croix grecque le plan conçu primitivement par Bramante, pour une croix latine. Sous Paul III Antoine de S. Gallo revint à la pensée primitive. Michel-Ange s'arrêta une seconde fois à l'idée de la croix grecque; il élargit l'abside construite par Peruzzi, et modifia encore la pensée de Bramante, en refaisant le dessin de la coupole. Il mourut avant d'avoir terminé cette portion importante de l'édifice; mais, plus heureux que ses prédécesseurs, il n'eut pas à subir de modifications dans son plan qu'on suivit scrupuleusement après lui (1). Telle

cutées par les anciens maîtres, dans les arts mêmes dont ils ne faisaient par leur spécialité. Ainsi Michel-Ange peignait son Jugement dernier en même temps qu'il sculptait le Moïse ou les Médicis, et qu'il bâtissait la coupole de S. Pierre et les palais de Florence.

(1) Rien n'est plus touchant et plus généreux que la manière dont Michel-Ange vaincu, par les instances de Paul III, accepta la direction de ces travaux. Il voulut les faire gratuitement, pour l'*amour de Dieu, de la S.te Vierge et du Prince des Apôtres.*

Mais comme les hommes de cette trempe sont le fléau et le vivant reproche des intrigans de toute nature, Michel-Ange fut bientôt l'objet de leur jalousie et de leurs manoeuvres pour le décréditer auprès des successeurs de Paul III. C'était, disait-on, un *étranger* altier et orgueilleux qui avait abusé

fut la condition imposée par Paul IV à Vignole et à Pirro Ligorio qui lui succédèrent. Jacques de la Porta et Dominique Fontana terminèrent la grande coupole, sous le Pontificat de Sixte-Quint (1).

Ce Pontife, dit M. de Bussière, avait résolu » d'achever la coupole de S. Pierre, d'après le » modèle de Michel-Ange, et de procurer ainsi » de l'ouvrage à la foule de pauvres qui en- » combraient sa capitale. Ses conseillers cher- » chèrent à l'en détourner et lui représentèrent, » que ce travail emploierait dix ans au moins » et occasionerait des dépenses auxquelles il » serait impossible de faire face. Mais le Pape » savait par expérience, qu'une volonté ferme » surmonte tous les obstacles . . . . En vingt- » deux mois cette œuvre immense était termi-

de la confiance du Pontife et qu'il fallait renvoyer de Rome. Puis, comme la calomnie n'arrivait pas au but de ses efforts, on mettait tout en oeuvre pour dégoûter le grand artiste qui résista. Fort de son génie, fort des sentiments de sa foi, il pouvait, en 1557, écrire au peintre Vasari : « Si j'abandonnais » maintenant la construction, au moment où l'on » est arrivé au point le plus difficile et qui exige « le plus de soins, ce serait perdre honteusement le » prix des peines que j'ai endurées pendant 10 ans » *pour l'amour de Dieu.* »

(1) Les deux coupoles latérales avaient été construites par Vignole.

» née, et la dépense n'avait pas excédé 100,000
» écus d'or . . . . Le jour de la pose de la
» dernière pierre, fut un jour de fête pour la
» ville de Rome. On plaça d'abord cette pierre
» sur le tombeau de l'Apôtre, et après la cé-
» lébration d'une grand'messe très-solennelle au
» maître-autel, elle fut élevée dans les airs et
» mise en son lieu, au bruit des cloches et de
» l'artillerie du fort S. Ange (1). »

Après la mort de ce Pontife, le même artiste dirigea les travaux d'ornementation intérieure de l'édifice dans les parties déjà construites. Pour terminer le plan de Michel-Ange, il ne restait plus à faire que la grande façade, et Paul V voulut y mettre la dernière main.

Michel-Ange, pour la décoration de cette façade, avait adopté un péristyle composé de quatre colonnes avec fronton en saillie (2). Eu égard aux effets de lumière qu'elle devait produire, cette décoration eût été incomparablement supérieure à la lourde et insignifiante façade qu'on regrette de voir aujourd'hui. Cette dernière est de Charles Maderno, à qui l'on doit encore la reprise définitive de l'idée de Bramante pour la croix latine du plan (3).

(1) *Les sept basiliques* etc. T. I. p. 277.

(2) On conserve encore le modèle de cette façade, dont une peinture de la bibliothèque Vaticane rappelle aussi la forme.

(3) Ces derniers travaux commencèrent en 1606,

Sous Alexandre VII, Bernin construisit la colonnade remarquable qui se développe devant vous. Il avait également élevé une tour pour les cloches, sur un côté de la façade; mais, grâce à Dieu, on la démolit peu de temps après.

Jusqu'au règne de Pie VI, la basilique manquait encore de dépendances convenables, lorsque Charles Marchioni fut chargé de la construction des sacristies placées au midi, sur l'emplacement occupé, dans le cirque de Néron, par l'obélisque dont nous parlerons bientôt.

Tel est, en résumé, l'historique des grands travaux exécutés pendant plns de trois siècles, pour arriver à l'entier achèvement du plus grand monument du monde.

Examinons maintenant, tout en jettant un coup d'œil d'ensemble sur l'édifice, qu'elle en fut, qu'elle en est encore la destination providentielle.

J'appellerai principalement votre attention sur cette considération tout-à-fait spéciale.

par la destruction complète de la basilique. C'est alors que Baronius versait des larmes en voyant disparaître ce dernier reste de l'antique monument.

Coup-d'œil offert par l'édifice actuel. Destination providentielle d'un pareil monument.

Lorsque, pour la première fois, vous êtes venus sur cette place, contempler le majestueux édifice dont vous connaissiez d'avance le nom, il vous est sans doute venu à la pensée de vous demander quelle puissance avait pu l'élever à la mémoire d'un homme si obscur de son temps.

A cette question si naturelle, je vais répondre pour vous en ce moment.

Le tombeau illustré par un tel monument est, en effet, celui d'un pauvre pêcheur de Galilée, inconnu au monde et venu à Rome en qualité de chef d'une religion de proscrits; en qualité de prédicateur d'une foi contraire à toutes les passions, à tous les intérêts, à tous les préjugés des puissants et des peuples; d'une foi propagée sans autres armes que la parole, la prière et le martyre.

Et la puissance qui lui consacra, plus tard, cet édifice plus grandiose que ne le fut jamais tombeau de conquérant ou de roi, c'est la foi du même pêcheur prêchée, répandue dans tout l'univers par douze autres hommes comme lui, sans puissance et sans lettres; c'est la foi du Christ triomphant et régnant sur le monde,

depuis dix-huit siècles, malgré tous les efforts des passions et de l'enfer.

J'avais donc raison, en commençant le cours de nos visites aux saints lieux, de vous dire : Regardez Rome et ses monuments, vous y verrez gravée en caractères que l'impiété n'effacera point, quoiqu'elle fasse ; vous y verrez gravée de la manière la plus évidente une preuve palpable de la divinité de votre foi.

Pour ce qui regarde la basilique de S. Pierre en particulier, cette preuve générale en faveur du christianisme, n'est par le seul enseignement religieux que vous puissiez y trouver.

Il y a là, en effet, dans ce tombeau du Prince des Apôtres illustré par un monument incomparablement supérieur, même à celui qui recouvre le sépulcre du divin Maître, une grande pensée de Providence, une grande leçon pour les âges où nous sommes.

Dans un temps où le protestantisme avait enlevé à l'Eglise de J.-C. une quantité si considérable de chrétiens, voilà que le génie d'un pape (1), secondé par le génie de grands artistes (2), conçoit pour l'élever dans Rome, un édifice propre par lui-même à devenir l'éclatant témoin de cette autorité, de cette primauté que l'erreur avait si violemment attaquée.

(1) Jules II.

(2) Bramante et Michel-Ange, comme nous venons de le voir.

Et sans avoir d'autre but, peut-être, que celui de surpasser, pour l'honneur de Rome chrétienne, les grandeurs de l'antiquité, voilà que ces artistes et ce Pontife, instruments de Dieu, fondèrent un monument impérissable de la divinité de la foi romaine attaquée. Car, n'en doutez point, une foi morte n'élève pas à son fondateur un tombeau comme celui de S. Pierre ; et pour ne pas mourir au milieu des attaques dont elle fut alors l'objet, il fallait à la foi romaine une vérité vraiment divine, un appui divin, tel que le Seigneur le lui avait promis. Vous verrez bientôt cette promesse inscrite à l'intérieur du temple : « Tu es Pierre, et sur cette » pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de » l'enfer ne prévaudront point contre elle (1). » En ce moment, soldats, mes frères, voyez dans cette gigantesque basilique, la preuve matérielle la plus splendide qui en ait pu constater le perpétuel accomplissement.

Cette preuve sensible, éclatante et glorieuse, chaque année de nombreux chrétiens éloignés de la véritable foi par l'hérésie ou par le schisme, l'ont comme vous, en ce moment, vivante sous les yeux. Et c'est encore là une des vues de la Providence en faisant terminer heureusement ce grand travail.

Plusieurs, en effet, et ceux-là sont des hom-

(1) S. Math. XVI, 18.

mes au cœur pur, des hommes de bonne volonté; plusieurs y trouvent, chaque année, la lumière qui leur découvre cette même foi. D'autres, âmes superbes et infortunées, demeurent dans leurs ténèbres et résistent à la voix puissante qui les convie à la vérité. Et là encore, un jour, jour de terreur et de justice, l'éternelle Majesté trouvera sa gloire dans la punition de cet aveuglement volontaire.

O soldats, fasse le ciel qu'aucun de vous ne soit du nombre de ces derniers !

Pour ce qui regarde le monument considéré au simple point de vue matériel, il est impossible de ne pas être frappé d'admiration en présence d'un ensemble aussi grandiose.

Cette place, cette colonnade si dignement placée aux avenues du temple, ces fontaines d'une incomparable beauté, cet obélisque ; et puis, dans le fond du tableau, l'église avec les deux coupoles secondaires qui accompagnent celle de centre, et l'aident en quelque sorte à s'élever plus imposante vers le ciel; cette coupole elle-même dominant, à une hauteur si prodigieuse, Rome et les palais, et les églises, et la campagne au loin, et la mer; tout cela présente aux regards un coup d'œil unique au monde ; tout cela offre une réunion de grandeurs dignes de la cité mère et maîtresse de l'univers, digne de la cité des Pontifes.

Et pourtant jettez les regards à quelque dis-

tance de vous ; voyez cette colline sans nom, même parmi les plus humbles d'entre les montagnes élevées par la main de Dieu sur la face du globe (1) ; regardez-la, le plus grand édifice du monde n'en atteint même pas la hauteur!

Frappante leçon encore pour notre orgueil, ô enfants des hommes! Que nous sommes pauvres et petits dans nos œuvres, en présence de cette puissance qui se jouait en créant les mondes, en y déployant tant de beautés et de grandeurs !

Quoiqu'il en soit, la vue de S. Pierre offre à l'œil des proportions tellement inaccoutumées, comparativement aux autres édifices, qu'il est impossible de ne pas en ressentir une profonde impression. Il y a surtout quelques moments dans la journée où le soleil l'éclaire d'une façon particulièrement remarquable. Mais c'est la nuit, dans une de ces belles nuits si communes à Rome, lorsque la lune brille à une certaine hauteur sur l'horizon, que cette vue a quelque chose de profondément religieux qui saisit. Alors la colonnade de Bernin prend un caractère que la lumière du jour ne saurait lui donner; les fontaines et l'obélisque acquièrent une beauté toute nouvelle; la nullité de la façade disparait complètement, et la coupole grandit et s'élève avec une nouvelle majesté.

(1) Le Monte-Mario.

Illumination de la coupole.

Elle est imposante aussi, plus que ne l'est aucun édifice en Europe, cette coupole éclairée, comme nous la voyons dans les grandes solennités chrétiennes, par la plus belle des illuminations.

Mais surtout, une nuit parmi toutes les autres, une nuit d'éternelle mémoire, cette même illumination brilla plus solennelle que jamais pour éclairer l'exécution des vengeances divines.

Cette nuit fut celle du 29 au 30 juin dernier, la nuit qui joint l'une à l'autre les fêtes de S. Pierre et de S. Paul. La journée précédente n'avait offert dans les travaux du siége rien qui pût encourager les espérances de ceux qui gémissaient, dans Rome, sous le joug des tyrans. Vers le soir, un violent orage éclata sur la ville ; et nous, qui vous savions exposés aux fièvres cruelles de la campagne, nous vous plaignions, ô soldats; nous craignions que cet orage ne vînt porter le germe de la mort dans la poitrine d'un grand nombre parmi vous.

Tout-à-coup un spectacle annoncé , mais à peine cru, vint s'offrir à nos yeux. L'impiété ne craignit pas d'insulter, jusque sur son tombeau, le protecteur de la ville sainte. Elle fit briller, un instant, sur la coupole profanée, les couleurs de la sédition. Puis l'illumination or-

dinaire continua d'éclairer la nuit et d'appeler sur les profanateurs les célestes vengeances.

Pendant ce temps que faisiez-vous ? Vous vous prépariez, en silence, à la dernière de vos attaques contre la ville ; et cette lumière que les ennemis de Dieu avaient allumée sur son temple, cette lumière vous favorisa. Vos colonnes se déployèrent; la poitrine de vos braves s'offrit encore une fois aux coups mal assurés de l'armée rebelle; et les premiers rayons du soleil vinrent éclairer les 500 cadavres immolés par votre bras victorieux sur les remparts renversés et conquis.

La colonnade et les fontaines.

La colonnade de S. Pierre, si belle en toute circonstance, offre, le jour de la Fête-Dieu, un spectacle dont on ne peut nulle part ailleurs avoir une idée.

C'est au moment de la procession solennelle où se trouve le S. Père.

Cette longue suite d'enfants élevés dans les établissements pieux, ces religieux avec leurs costumes si pittoresques et leur aspect parfois si vénérable ; le grouppe surtout que domine le Souverain-Pontife soutenant l'hostie sainte ; cette escorte militaire qui vient ensuite ; tout ce cortège, en un mot, se déployant lentement sous la colonnade; ces chants religieux qui ac-

compagnent la cérémonie, offrent en réalité un spectacle tel que la pensée ne peut en imaginer de plus imposant.

Quant aux fontaines, à les considérer comme souvenirs de piété, elles rappellent celles que l'on consacrait dans l'*atrium* des anciennes basiliques. Comme accompagnement de la décoration générale, elles sont également d'une beauté supérieure à tout ce que vous pouvez avoir vu en ce genre.

Considérez-les pendant le jour, au moment où l'on y voit briller mille arcs-en-ciel; considérez-les de nuit, dans ces beaux clairs de lune dont je vous ai parlé; toujours vous éprouverez l'impression rendue autrefois si naïvement par l'empereur François d'Autriche.

Dans le voyage qu'il fit à Rome, ce prince crut en voyant jaillir cette abondance d'eau y reconnaître un de ces efforts momentanés que l'art produit ailleurs. « C'est assez, disait-il, » faites cesser; je suis content. »

Et le bon empereur ignorait que les eaux de la place S. Pierre jaillissent tous les jours aussi abondantes, aussi pures à la présence du pauvre pélerin venu à pied, de bien loin, que devant les rois de la terre; dans le silence de la nuit, comme dans les jours où Rome expose, sous la colonnade, les pompes de ses fêtes.

L'obélisque.

Vous vous souvenez qu'à S. Jean-de-Latran, j'ai appelé votre attention sur l'obélisque élevé près de la basilique. Je vous ai dit de reconnaître dans ce témoin de la puissance romaine, une preuve sensible des difficultés que le christianisme avait à vaincre, et que le christianisme a vaincues.

Aujourd'hui, c'est un trophée des victoires de la foi chrétienne qui s'offre en ce moment à vos yeux.

Lisez plutôt sur la base de ce monument que la religion a sanctifié :

ECCE CRVX
FVGITE
PARTES ADVERSAE
VICIT LEO
DE TRIBV
IVDA (1)

Oui il a vaincu le lion de Judas; il a triomphé d'obstacles surhumains que la force divine pouvait seule abattre. Le plus puissant des empires est à jamais détruit, depuis bien long-

(1) Voici la croix du Seigneur, fuyez, vous, ses ennemis, il a vaincu le lion de la tribu de Judas.

temps ; et la foi du Christ triomphe ; elle va se dilatant, chaque jour, jusqu'aux extrêmités de la terre.

Saluez donc avec respect ce monument qui vous rappelle de si nobles mémoires.

Il est encore un autre souvenir qui doit le rendre vénérable à vos yeux. Vous vous rappelez ce que je vous ai déjà rapporté des cruautés de Néron à l'égard des chrétiens. Eh bien! c'est ici, dans le cirque de cet empereur, qu'eurent lieu ces affreux supplices. C'est pour éclairer le même cirque et les jardins voisins que vos frères, les chrétiens, enduits de poix et de résine, servirent de flambeaux aux spectateurs de ces jeux affreux. Pendant les cinq nuits que dura un pareil spectacle, le reflet de cette lueur barbare éclaira le monolithe que vous avez en ce moment sous les yeux.

Au dessous de ce monument, des hommes habitués aux scènes sanglantes de l'amphithéâtre, voyant la barbarie avec laquelle on traitait les chrétiens, les plaignaient. Ouvre l'arène aux gladiateurs, ô César, disaient-ils, donne à nos yeux et à nos cœurs l'occasion de s'enivrer à la vue du sang versé pour nos jeux ; laisse nos vierges et nos femmes applaudir à la mort et à l'agonie des combattants qui savent bien mourir ; mais ne traite pas avec cette cruauté des malheureux sans défense.

Puis les sages ajoutaient avec l'historien Ta-

cite: Cette secte des chrétiens est ennemie des hommes, cela est vrai; mais elle n'est point coupable des crimes qu'on lui suppose.

Les chrétiens *ennemis des hommes*! Cette injure rappelle trop vivement de sanglantes injustices, commises à notre époque, pour nous dispenser de les relever ici.

Les Néron de notre âge, ces hommes qui tout en baignant leurs mains dans le sang, se proclament les apôtres de la fraternité humaine, ces hommes n'avaient pas de jardins pompueux à éclairer dans leurs fêtes avec nos cadavres, à nous, ministres du Seigneur; ils n'avaient pas de peuple prêt à leur applaudir, s'ils venaient, comme Néron, dans un amphithéâtre, nous revêtir de peaux de bêtes et nous faire dévorer par des chiens; mais ils trouvèrent un autre moyen pour arriver au même but.

A force de calomnies et d'outrages ils nous rendirent odieux au peuple; ils nous revêtirent moralement de ces peaux de bêtes qu'ils n'osaient pas attacher sur nos corps. Puis ils nous exposèrent ainsi transformés aux yeux des multitudes, en leur disant: Voilà vos ennemis; voilà les ennemis du peuple!

Et les multitudes aveugles se précipitèrent sur nous avec fureur; elles nous poursuivirent sans pitié, comme si nous eussions été réellement des bêtes fauves; elles nous emprisonnèrent comme des malfaiteurs; elles nous mas-

sacrèrent sur les échafauds, dans les rues des villes et sur les grands chemins des campagnes.

Et voilà ce qui se passait à Rome, il y a quelques mois. On n'osait pas, il est vrai, verser ouvertement notre sang dans les exécutions de l'injustice légale; on en venait même rarement à nous massacrer en plein jour; mais on le fit quelquefois cependant, et avec barbarie.

En voici quelques exemples.

Le 16 novembre, le jour où les hommes que Pie IX avait rendus à la liberté vinrent l'assiéger dans son palais, y mettre le feu, et le menacer de mort, lui et le peu d'hommes fidèles qui demeuraient autour de lui (1), ces hommes assassinèrent lâchement un prélat (2) dont le crime fut de se présenter à sa fenêtre, au moment où la sédition paraissait appaisée.

Le même jour, ces hommes pénétrèrent avec violence dans l'appartement d'un Cardinal (3) qu'ils voulaient également massacrer. Ce Cardinal ayant échappé à leur barbarie, ils déchirent son portrait à coups de poignards, percèrent

(1) Plusieurs balles furent dirigées contre l'appartement du Souverain Pontife, et y pénétrèrent. Trois insurgés se placèrent en embuscade derrière les colosses en marbre de la place du Quirinal, pour tirer sur le S. Père, s'il se présentait au balcon.

(2) Monseigneur Palma.

(3) Le Cardinal Lambruschini.

avec fureur son lit à coups de sabre et dévastèrent ses appartements.

Plus tard, dans le pillage de Sainte Croix-de-Jérusalem, un pauvre vigneron ayant voulu dire quelques paroles en faveur des religieux qu'on insultait, fut immédiatemment tué par eux. Un des capitaines de leur armée déchargea sur le cadavre un coup de sabre avec tant de violence que la lame de son arme rompit.

Le pont que vous venez de traverser, il y a quelques instants, pour venir ici (1), fut encore le théâtre de leur cruauté.

Pendant que vous étiez sous les murs de Rome, voici la scène dont l'un de vous, officier prisonnier du 30 avril (2), y fut témoin.

La bande armée qui pillait et incendiait les maisons des environs de Rome, sous prétexte de pourvoir à la défense de la ville, était allée en dévaster une située hors de la porte S. Jean. Le propriétaire voulut résister; on l'étendit mort d'un coup de fusil. Trois vignerons à son service essayèrent de le défendre; on les saisit et on les emmena prisonniers. En entrant à Rome on imagina de dire que c'étaient des Jésuites déguisés.

(4) Le pont S. Ange.

(5) M. Picard chef de bataillon au 20.me de ligne, alors prisonnier au fort S. Ange.

A ce mot la fureur des assistants s'exalte ; à mesure qu'on pénètre dans les rues populeuses le rassemblement augmente ; les cris de mort, les hurlements retentissent avec plus de force ; au moment où ils arrivaient sur le Pont S. Ange, pour entrer dans le fort, ils sont massacrés.

Ce n'est pas tout ; une jeune fille s'avance, le poignard à la main, en frappe avec fureur l'un de ces malheureux expirants. Le peuple l'imite sur les autres. En peu d'instants les trois cadavres déchirés en lambeaux sont précipités daus le Tibre.

A Monte Mario, le 30 avril, on se contentait de faire fusiller deux prêtres sans défense (1).

(1) Ce jour là, les sicaires organisés sous l'uniforme de douaniers mobilisés pour la guerre, et commandés par Zambianchi, massacrèrent à Monte-Mario le curé dominicain de Notre-Dame-du-Rosaire, et un autre ecclésiastique. Plusieurs d'entre vous ont encore vu le sang de ce dernier répandu sur la fenêtre de l'église où il fut égorgé.

Nous-même dans un voyage récent, visitant le nouveau cimetière d'Anagni, nous vîmes le lieu où Garibaldi fit fusiller un autre prêtre.

Espérons que des monuments locaux, ou tout au moins des inscriptions commémoratives de ces atrocités, en rappelleront le souvenir à ceux qui viendront après nous.

De telles scènes, nous le répétons, furent rares à Rome, même dans les plus mauvais jours; mais les assassinats dans l'ombre, les massacres cachés où l'on étouffait les gémissements des victimes, ceux-là on ne nous les a point épargnés. Et les sanglants mystères de S. Calixte ne sont plus aujourd'hui un secret pour personne.

Maintenant, grâce à vous, à part les périls qu'offrira toujours le poignard des lâches et des assassins, notre vie désormais n'est plus en danger dans Rome. Mais écoutez ces clameurs concentrées que l'impiété soulève encore contre nous; écoutez ces murmures de la haine aveugle qui nous poursuit, et vous comprendrez qu'il se trouve encore, parmi le peuple de Rome, des hommes du Pont S. Ange, de S. Calixte et de Monte-Mario.

Et qu'avons-nous fait pour mériter ces traitements et cette barbarie? Nous avons, bien souvent, sacrifié, en ce monde, les espérances d'une vie heureuse pour embrasser un ministère de privations et de charité.

Lorsque l'enfant de la misère ou du libertinage était abandonné sur le pavé de nos rues, nous sommes allés, avec Vincent-de-Paul, le recueillir dans le manteau de notre charité. Nous lui avons rendu la mère qu'il avait perdue avant de la connaître. Nous l'avons élevé dans le grand principe des premiers chrétiens : Aimer

Dieu pardessus toute chose et tous les hommes par rapport à Dieu. Nons lui avons appris à respecter les biens, la réputation, la vie de ses semblables. Nous lui avons appris à conserver son cœur pur, à respecter dans la jeune fille qu'il rencontre sur sa route, la compagne future de l'un de ses frères. Nous lui avons appris à regarder comme sacrée l'épouse d'autrui. Nous lui avons montré comment un chrétien doit réprimer en soi l'orgueil, l'envie et la colère; comment il doit vivre dans la tempérance; comment il faut fuir la paresse, cette source de vices pour l'individu, cette cause de ruine pour les peuples.

Puis, quand la maladie est venue lui annoncer que l'heure de paraître devant son juge approchait, c'est encore nous qui sommes venus près de son lit de douleur, l'encourager et le fortifier pour le grand passage.

Nous sommes enfin demeurés les derniers près de son cadavre pour le bénir.

Ces devoirs, nous les avons accomplis partout et toujours, près du riche et près du pauvre, près du premier et du dernier des hommes. Et nos persécuteurs ont tout méconnu; ils nous ont appelés, ils nous appellent encore les ennemis dn peuple!

Mais consolez-vous, soldats chrétiens, mes frères, les générations des persécuteurs antiques ont passé; les bourreaux des anciens jours ne

sont plus ; et la croix qu'ils voulaient abattre, vous la voyez dominer le plus grand des monuments qu'ait élevé la main des enfants des hommes.

Consolez-vous, les générations des persécuteurs modernes passeront aussi ; et, suivant la promesse du divin Maître, cette croix restera debout. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise de Dieu. Et toujours, bravant les impuissantes menaces de nos ennemis, nous pourrons répéter avec le grand Pontife qui les y a gravées, ces paroles que vous voyez écrites au pied de l'obélisque de Néron :

CHRISTVS VINCIT
CHRISTVS REGNAT
CHRISTVS IMPERAT
CHRISTVS
AB OMNI MALO
PLEBEM SVAM
DEFENDAT (1)

Inclinez-vous donc avec respect, ô soldats, devant ce monument devenu chrétien ; inclinez-vous avec respect devant le pieux trésor déposé au sommet par la main du même Pon-

(1) Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ; que le Christ préserve son peuple de tout malheur.

lifé. Car, il faut vous le dire, dans cette croix qui domine l'obélisque, Sixte-Quint a placé une portion de l'arbre de vie où s'opéra le salut du monde, une portion de la croix où Jésus a tant souffert pour vous ; où il a, suivant l'expression de S. Paul, attaché en vainqueur la sentence effacée de notre condamnation; où mourant, il a vaincu la mort, il lui a enlevé son aiguillon, il lui a ravi sa victoire.

Inclinez-vous donc, ô soldats, courbez la tête avec respect devant ce gigantesque reliquaire, et répétons tous ensemble, dans l'effusion de notre amour, ce chant du triomphe de la croix du Sauveur :

Vexilla Regis prodeunt
Fulget crucis mysterium
Qua vita mortem pertulit
Et morte vitam protulit (1).

Cet obélisque, dans les temps antiques, fut exécuté en Egypte, par ordre de Caligula, ce qui explique l'absence d'hiéroglyphes qu'on y

(1) « L'étendard du grand Roi se déploie, le mys-
» tère de la croix brille avec éclat, cette croix où
» l'auteur de la vie souffrit la mort, où il fit de la
» mort sortir la vie. » *hym. du Dim. de la Passion.*— C'est le chant répété jadis par la foule immense rassemblée ici, au moment où le diacre alla placer au sommet de l'obélisque, la relique de la sainte croix.

remarque. On le transporta en Italie, sur un navire que l'empereur Claude fit couler dans la mer, pour servir de base au phare d'Ostie.

Seul de tous les monuments de ce genre à Rome, il était encore debout, mais enterré en partie, lorsque Sixte-Quint résolut de le faire transporter dans le lieu qu'il occupe aujourd'hui.

L'érection en fut fixée au 10 septembre 1586.

» En ce jour, les ouvriers se rendirent de » bonne heure à S. Pierre, ayant Fontana (1) » à leur tête. Avant de commencer leur tra- » vail, ils tombèrent à genoux pour implorer » l'assistance divine.

» Le Pape avait fait entourer la place de » barrières gardées par une haie de soldats, » afin que personne ne pût gêner les ouvriers » qui avaient besoin d'un très vaste espace » pour faire jouer les machines. La population » de Rome s'était portée au quartier du Va- » tican. L'anxiété des spectateurs était immen- » se, et, au dire des historiens du temps, elle » se manifestait par un silence que troublaient » seulement le bruit des cabestans et des le- » viers, le piétinement des chevaux et les si- » gnaux que donnait de temps en temps, le » directeur des travaux. Une seule fois, un cri » partit de la foule : *De l'eau aux cordes*! puis

(1) Architecte chargé du travail.

» tout rentra dans le même calme apparent.
» Mais quand on vit l'obélisque, d'abord sus-
» pendu en l'air, s'abaisser doucement vers sa
» base et y demeurer immobile, il y eut une
» explosion qui eut couvert l'éclat du tonnerre;
» et l'heureux Fontana, enlevé dans les bras
» des assistans, fut emporté en triomphe aux
» acclamations de la ville entière (1).»

Mais c'est assez nous appesantir sur un monument de détail, quoique d'un si grand intérêt; approchons-nous maintenant de l'Eglise où tant d'autres souvenirs nous attendent.

La façade et le péristyle.

Voyez d'abord à une grande hauteur, dans la façade, ce balcon d'où le S. Père donne à la ville et aux représentants de l'univers chrétien réunis sur cette place, la bénédiction solennelle des grands jours.

Je ne vous parlerai pas de l'impression pro-

(1) *Les sept basiliques*, etc. T. I. p 274. — C'est une étude pleine d'intérêt pour l'histoire des progrès de la science mécanique, que la comparaison entre les systèmes employés pour l'érection de ces monolithes dans l'antiquité, au temps de Fontana, et tout récemment, à Paris, par M. Lebas, qui opéra le transport et l'érection de celui de Luxor, avec des procédés bien supérieurs à ceux qu'on avait précédemment employés.

duite par cette imposante cérémonie. Lorsque, pour la première fois, le Pontife rétabli dans son pouvoir temporel par vos armes, fera descendre sur vous cette bénédiction, votre cœur vous dira ce que notre parole ne saurait rendre.

Mais ce qu'il nous est impossible de passer sous silence, c'est le fait de la sacrilège bénédiction du S. Sacrement ordonnée par les triumvirs, à la dernière fête de Pâques, afin de remplacer, pour le peuple, celle du Vicaire de J.-C.

Les républicains à cette occasion célébrèrent leur audacieuse profanation sous le nom de *novum pascha,* nouvelle Pâque. Et ces hommes dont le pouvoir était fondé sur la violence à main armée, avec meurtre et incendie; ces hommes qui eussent fait bon marché de la vie du Pontife lui-même (1) joignirent à l'hypo-

(1) L'auteur de l'écrit intitulé : *Alcune note intorno agli avvenimenti dei quali si parla nell' allocuzione pontificia de' venti aprile* 1849, parle de la conspiration faite contre la vie de Souverain-Pontife. Cet écrit rédigé d'après les documents authentiques, mérite la plus grande confiance. « On sait, » dit l'auteur, qu'on préparait pour le 27 novem- » bre, si le Pape ne s'était pas enfui, une démons- » tration semblable à celle du 16, *et pire en- » core.* Gardé à vue le S. Père n'était même plus » libre d'exercer le pouvoir de Pontife ; il ne lui » restait d'autre parti à suivre que de se sous- » traire à ces violences par la fuite, ce qu'il fit. » Ces paroles rapprochées de celles de Ledru-Rol-

crisie tant d'audace qu'ils allèrent jusqu'à terminer par les paroles suivantes, l'hymne de leur éphémère triomphe: «On demandera quelle chose » manquait cette année à la solennité de Pâ- » ques ? — Il manquait, *non par notre faute*, le » Vicaire de J.-C. Lui parti, il resta le *Peuple* » et *Dieu* (1). »

Mais c'est assez nous occuper de ces tristes souvenirs; entrons maintenant sous le vaste péristyle où vous retrouverez le souvenir de Charlemagne, si glorieusement inscrit ailleurs, sur les murailles de Latran.

Que cette vue, nous le répéterons encore; que cette vue, ô enfants de la France, vous rappelle ces étonnantes paroles d'un Souverain Pontife écrivant à vos pères : « D'après la promesse » que nous avons reçue du Seigneur notre » Sauveur et notre Dieu, nous vous aimons, » vous tous peuples des Français, d'un amour » de prédilection sur tous les autres peuples (2). » Que ces expressions si touchantes de bienveil-

lin qui assimilait Pie IX à Louis XVI, ne laissent plus de doute sur les intentions des révolutionnaires romains à l'égard du Souverain-Pontife.

(1) *Monitore Romano*, du 9 avril 1849.

(2) Lettre V du Pape Etienne II aux Français.— Apud Mansi. *SS. Conc. coll.* T. XII. Secundum promissionem quam ab eodem Domino Deo et Redemptore nostro accepimus, peculiares inter omnes gentes, vos omnes Francorum populos habemus.

lance et d'amour vous fassent comprendre la nécessité de vous rendre dignes d'en entendre toujours de semblables sortir de la bouche des Pontifes Romains !

Vous verrez alors se réaliser pour la France et pour vous, les espérances exprimées par le même Pape s'adressant au père de Charlemagne : « Avec quelle confiance et quelle force » ne pourrez-vous pas combattre vos ennemis, » si, comme vous l'avez promis et commencé, » vous achevez de faire rendre justice à S. Pier- » re (dans la personne de son successeur) ? » Alors vous serez constamment victorieux et » redoutable contre tous; vous posséderez glo- » rieusemment, pendant de longues années, le » royaume de la terre, et vous mériterez la » vie éternelle (1). »

Un double monument rappelle ici le souvenir du grand empereur. Le premier est la statue équestre qui correspond à celle de Constantin, placées l'une et l'autre à l'extrémité du péristyle (2).

L'autre est la touchante élégie faite per ce

(1) Lettre III à Pépin et à ses fils

(2) La statue de Constantin est de Bernin, l'autre est d'Augustin Cornacchini. — Vous remarquerez aussi à cette occasion le soin de l'Eglise romaine à rappeler, en les réunissant, les souvenirs des deux empereurs dont l'action fut si grande sur le monde.

prince sur la mort du Pape Adrien I. En voici la traduction ; vous en voyez le texte gravé sur l'un de ces marbres.

» J'ai écris ces vers, moi Charles, en pleu-
» rant sur mon père : oui, mon père, mon
» doux amour, c'est toi que je pleure en ce
» moment.

» Toi, souviens-toi de moi, ma pensée te
» suit toujours : règne avec J.-C. dans le
» royaume de cieux.

» Le Clergé et le peuple t'aimaient d'une
» grande affection ; bon pasteur, tu étais pour
» tous un unique amour.

» Illustre ami, je joins ensemble nos noms
» et nos titres ; Hadrien et Charles ; moi roi,
» toi père. »

D'autres monuments conservés sous le même pérystyle offrent également un grand intérêt. Vous remarquerez en particulier la célèbre mosaïque de la *Navicella* où Giotto offrit dans le fait de S. Pierre marchant sur les eaux, une image sensible de l'efficacité des promesses de J.-C. à son Eglise (1).

De la même manière les bas-relief de Ber-

(1) En entrant dans S. Pierre, Baronius ne manqua jamais de réciter, devant cette mosaïque, la prière : « Seigneur, sauvez-moi des flots du péché,
» comme vous avez sauvé S. Pierre des flots de la
» mer. » Son exemple a été suivi depuis ce temps.

nin, placé en face représente N. S. revêtant S. Pierre et ses successeurs de la primauté universelle sur les pasteurs et sur le troupeau fidèle à J.-C.

Double mémoire des deux grandes vérités que je vous ai déjà rappelées ailleurs.

Les portes de la basiliques sont également dignes de votre attention sous plusieurs rapports. Elles rappellent les dispositions suivantes adoptées pour celles de l'ancien édifice: « Dans » sa partie inférieure, la façade de la basilique » avait cinq portes : celle du milieu était ap- » pelée la *porte argentée*. Elle avait à droite » la porte *Romaine*, par laquelle entraient les » habitants de la ville; à gauche celle qui était » particulièrement fréquentée par les Transté- » vérins et qui avait reçu le nom de *Raven- » nate*, qu'on donnait anciennement à la région » qu'ils habitaient ; la porte qui se trouvait à » l'extrémité droite de la façade était appelée » *Guidonéenne*; des clercs nommés *guides*, *gui- » dones* introduisaient par là les troupes de pe- » lerins. Celle qui était située à l'extrémité » gauche avait un nom solennel et funèbre, la » porte du *Jugement*. C'est par elle qu'entraient » et sortaient des autres pélerins qui avaient » achevé le voyage de ce monde (1). »

Cette dernière porte aujourd'hui est appelée

(1) *Esquisse de Rome chrétienne.* Tom. I. p. 286.

la *porte sainte*. On ne l'ouvre qu'aux années du Jubilé ; et c'est le Souverain-Pontife qui fait en personne la cérémonie. Pendant tout le reste du temps, elle demeure formée par une cloison en briques, comme vous la voyez.

Le nom de porte argentée donné à celle du centre lui venait des ornements d'argent dont le pape Honorius au septième siècle, et plus tard, Léon IV l'avaient entièrement couverte (1).

Au quinzième siècle Eugène IV pris la résolution de la remplacer par la porte de bronze qu'on voit encore aujourd'hui. Il en confia l'exécution à Antoine Philarète et à Simon frère de Donatello. Plus tard Paul V dut y faire les allonges qu'il est facile de reconnaître.

Les faits historiques du pontificat d'Eugène, qu'on a représentés dans quelques uns des bas-reliefs de cette porte, sont de précieux témoignages de l'universalité de l'Église et de sa permanente fécondité. On y trouve également une grande preuve contre les erreurs des chrétiens séparés du centre de l'unité par le schisme. L'un de ces bas-reliefs, en effet, indique la venue de l'Empereur de Constantinople, Jean Pa-

(1) Vers le milieu du neuvième siècle, les Sarrasins avaient enlevé ce revêtement précieux. Plus tard, par suite d'une singulière dévotion, les pélerins en firent autant des ornements placée par le Pape Léon IV.

léologue, au concile de Florence (1) pour le retour des orientaux à l'Eglise, L'autre représente le couronnement de Sigismond par le même Pontife. En d'autres termes c'est l'union de l'Orient et de l'Occident sous la primauté du Pontife de Rome, exprimée ici par une image sensible. D'autres bas-reliefs sont relatifs à la conversion des peuples de l'Abyssinie, de l'Arménie et d'autres orientaux.

Dans les grands bas-reliefs on voit N. S. d'un côté, la Ste. Vierge de l'autre; et, au dessous les martyres de S. Pierre et de S. Paul. Ces derniers pourraient former le premier anneau d'une chaine de monuments dont l'intérêt serait immense, comme témoignage vivant de l'unité et de l'universalité de la foi catholique, dans toutes les parties du monde, et dans tous les siècles.

Voici qu'elle pensée nous avons conçue à ce sujet depuis bien des années.

Ce serait de faire placer sur les portes privées d'ornements, sur les murs du péristyle et sur ceux des longs corridors, qui de la colonnade conduisent à la basilique, une série de

(1) A la session où fut proclamée l'unité religieuse, on voyait réunis l'Empereur de Constantinople et ses dignitaires, les envoyés de l'Empereur de Trébisonde, ceux de Roi des Hibériens; et parmi les évêques orientaux qui retournaient à la foi de leurs pères, on remarquait ceux de la Russie.

bas-reliefs représentant, siècle par siècle, la propagation de l'Evangile dans le monde.

On y verrait, que dans l'origine, toutes les Eglises, dans l'Orient comme l'Occident, en Russie comme en Grèce, en Abyssinie comme dans l'Inde, toutes ont reconnu la suprématie d'honneur et de juridiction du siège de S. Pierre et de ses successeurs. On y verrait que toutes conservant l'unité dans la foi et dans la hiérarchie, ont vécu en communion avec l'héritier de ce même siège; « Que toutes ont pro-
» fessé à son égard les sentiments exprimés
» par les évêques orientaux du Concile de Flo-
« rence : Vous êtes le pasteur apostolique de
» toutes les Eglises chrétiennes, le prince des
» pères et des prêtres, le médecin des âmes
» languissantes et le guide très-pieux de ceux
» qui font le pélerinage de cette vie (1). Dieu
» vous a préposé a tous les patriarches; vous
» êtes assis sur l'auguste siège de l'Apôtre
» Pierre, qui est le chef de tous les sièges,
» pour que vous puissiez paître toutes les bre-
» bis du Christ, et la splendeur de cette chaire
» illumine le monde (2). Vous êtes le pasteur
» suprême de l'Eglise qui est sous le ciel (3).»

(1) Lettre de Jean, Patriarche des Jacobites à Eugène IV.

(2) Lettre du chef des Ethiopiens de Jérusalem au même Pontife.

(3) Ces dernières paroles sont tirées d'une lettre

On montrerait aux mêmes Eglise le point précis où elles se sont détachées de l'unité. Et pour nous servir de l'expression énergique de Bossuet, on leur montrerait la trace sanglante laissée sur le tronc commun de l'Eglise-mère, par ceux que en ont sacrilègement arraché les rameaux.

On ferait voir en même temps, par les faits relatifs à la propagation de la foi romaine, toujours féconde et toujours la même, que le sang des martyrs, depuis les temps de Néron jusqu'à nous, n'a jamais cessé de couler en témoignage de cette même foi.

Cette pensée dont l'exécution pourrait paraître impossible, si le trésor pontifical devait seul y pourvoir, serait assez facilement réalisable d'une autre manière. Il suffirait, pour y parvenir, d'intéresser les nations catholiques à retracer ici, à leur frais, pour l'instruction du monde, et pour la gloire de l'Eglise, les souffrances et les triomphes de leurs anciens et de leurs nouveaux missionnaires (1).

de S. Théodore Studite au Pape Léon III. — Pour ce qui concerne en particulier la tradition de l'Eglise schismatique russe, sur la primauté du S. Siège, repoussée aujourd'hui par cette même Eglise, on peut voir ce que nous avons rapporté dans notre *Lettre aux évêques de Russie* p. XLI et suiv.

(1) Nous nous proposons, à l'occasion de dévelop-

Vue général de l'église à l'intérieur.

Ainsi préparés, ô soldats, entrons maintenant avec respect dans l'auguste basilique ; allons y vénérer le tombeau de S. Pierre, aprés que nous aurons toutefois jeté un coup-d'œil d'ensemble sur l'intérieur du monument.

Pourquoi cette grandeur que l'on comprend mieux à mesure qu'on l'étudie davantage, n'apparait-elle point au premier abord ? On vous dira que cela tient aux proportion de l'édifice, trop parfaites, ajoute-t-on pour permettre de saisir au premier coup d'œil l'immensité de cette étendue. Erreur et mot vide de sens qu'une semblable explication. Entrez dans le Panthéon ; là, ou nulle part ailleurs, les proportions de l'art sont observées dans toutes les parties de l'édifice ; et pourtant, loin de diminuer à l'œil l'étendue du temple, la beauté de ces proportions sert au contraire à en augmenter l'effet. Avancez également dans l'intérieur de S. Pierre ; voyez ce même Panthéon, élevé par le génie et par la foi sur ces gigantesques arcades; là aussi on a conservé les proportions de l'art ; et pourtant votre regard en plongeant sous cette voûte, en la voyant couvrir de ses

per ailleurs cette pensée et même de tenter un commencement d'exécution.

majestueuses proportions le centre de l'édifice, ne s'apperçoit pas que l'espace s'y retrécisse à l'œil. Il faut donc recourir à une autre cause pour expliquer un effet où l'on ne peut reconnaître autre chose si non une imperfection très sensible.

La pensée d'élever, sur les plus grandes ruines de l'ancienne Rome, le plus parfait de ses monuments, a évidemment présidé à la conception du projet de S. Pierre. C'étaient les grands arceaux de la Basilique civil de Constantin (1) qu'on voulait donner pour base à la rotonde d'Agrippa.

Avec l'idée d'une croix grecque, telle que Michel-Ange l'avait comprise, cette pensée eût reçu l'application la plus heureuse, parcequ'alors la grandeur du monument eût été placée tout entière dans la gigantesque hauteur des parties; aucune ligne de profondeur n'y eut été nécessaire. Mais en adoptant le plan d'une croix latine; en continuant à diviser en arcades d'une telle dimension, la prolongation de la grande nef, on devait s'attendre, avec de grands efforts, à produire à l'œil un incomplet résultat. Par là, on se condamnait, en effet, à n'avoir aucune ligne prolongée, dans cette même nef, depuis le pavé

(1) Ces ruines se trouvent près de l'arc de Titus; on les attribue aussi à l'ancien Temple de la Paix.

jusqu'à l'entablement de la voûte. Or, sans lignes de cette nature, placées à différentes hauteurs, dans un semblable édifice; sans une suite d'arcades assez multipliées pour former un tout continu au dessous de ces mêmes lignes, il était impossible que l'œil pût saisir, au premier aspect, la grandeur du monument. Or c'est là une faute immense; car le génie ne consiste pas à produire un résultat médiocre avec de grands moyens; mais au contraire à produire un grand effet avec des ressources médiocres.

Voilà ce que dans l'architecture des églises du nord, avaient parfaitement compris les artistes des âges de foi.

Du reste, ici même, à S. Pierre, on peut avoir une preuve de la vérité de notre observation (2).

Que l'on fixe, en effet, sans s'occuper des parties inférieures de l'édifice, que l'on fixe, pendant un certain temps, la grande voûte de

(2) Il semble qu'à S. Pierre, une sorte de fatalité ait empêché, à l'exception de la grande coupole, d'offrir à l'oeil une idée réelle de la grandeur, non seulement du monument mais encore de la décoration qui le précède. Ainsi, pour la place, Bernin gêné par les constructions du Vatican, dut adopter un plan plus large, près la façade, qu'à l'entrée de la colonnade, ce qui diminue considerablement en perspective la longueur des deux galeries latérales, et par conséquent celle de la place elle-même.

cette même nef, où les lignes se prolongent, on verra aussitôt combien l'espace grandit à l'œil. Nous l'avons éprouvé nous-même, la première fois qu'il nous fut donné d'entrer ici. Par une combinaison toute fortuite, nos regards se portèrent uniquement sur cette voûte ; et S. Pierre nous parut grand comme il l'est en effet. Nous y trouvâmes une image de l'infini dont aucun édifice ne nous avait jusque là donné l'idée. En en sortant, il nous semblait que notre intelligence s'était aggrandie à un tel spectacle.

Quant à la coupole, si elle produit sur tout le monde une véritable sensation d'immensité, cela tient à une cause exactement contraire à celle qui diminue l'effet de la grande nef. Là, en effet, toutes les lignes tendent à élever, à développer cette vaste voûte au regard du spectateur ; et comme tout l'effet désirable dans une semblable construction consiste précisement dans ce développement des lignes, en hauteur, l'œil, est satisfait au premier abord, comme l'intelligence l'est également par une étude plus approfondie.

Mais c'est surtout vers le soir, que cette coupole est d'un effet bien grandiose. Il faut la contempler alors, quand les derniers rayons du soleil couchant finissent de l'éclairer, que de grandes ombres s'étendent déjà partout ailleurs dans l'édifice. A mesure que la lumière

s'éteint sur les mosaïques, on la voit sensiblement grandir; les pilastres qui l'entourent acquièrent une plus grande hauteur, à mesure que le vague du crépuscule augmente; la grande voûte enfin prend en quelque sorte la transparence du ciel dans la soirée d'un beau jour.

Cette impression nous l'avons ressentie, plus d'une fois, et il est impossible d'éprouver une sensation plus profonde à la vue d'une œuvre matérielle du génie de l'homme.

Ces observations sur l'ensemble de l'édifice étant faites, hâtons-nous maintenant de nourrir nôtre foi à la vue des monument chrétiens qu'il renferme.

La confession,

Le premier, le plus important de tous, celui autour duquel sont venus se groupper tous les autres (1), est évidemment le tombeau, ou

(1) De toutes les églises, S. Pierre est la seule où l'on voit réunis des monuments de tous les siècles chrétiens. Les tombeaux de S. Pierre et de ses successeurs immédiats appartient aux temps des martyrs, pendant les trois premiers siècles; pour le quatrième les souvenirs d'Helène et de Constantin y sont encore vivants. La statue de S. Pierre rappelle le cinquième. Deux intéressantes inscriptions tumulaires sont du sixième. La tombe de S. Grégoire le-Grand est un illustre souvenir du septième. Nous vous avons

Confession de S. Pierre (1); c'est le tombeau du pauvre pêcheur à qui le Fils de Dieu a légué le pouvoir suprême dans l'Eglise, en lui disant: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je » bâtirai mon Eglise; et je te donnerai les » clefs du royaume des cieux (2). »

Ces paroles claires comme celles de l'institution eucharistique: « Ceci est mon corps: ceci » est mon sang (3, » vous les voyez inscrites au pourtour de la coupole, comme un appel

déja parlé des monuments de Charlemagne. La conque de porphyre ayant appartenu au tombeau d'Othon II rappelle le dixième; comme la sépulture de Léon IX a rapport au siècle suivant. Puis vient le fragment de la donnation de Mathilde et le tombeau du mandiant anglais qui devint pape sous le nom d'Adrien IV. Ce sont les souvenirs des onzième et douzième siècles. Un fragment de mosaïque est du temps d'Innocent III. Je vous ai parlé de la navicella de Giotto qui est du quatorzième. Pour rappeller le quinzième, il suffit d'indiquer la tombe de Charlotte, reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, laquelle chassée de ses états et réduite à la misère, dut à la munificence du S. Siège, l'asile et les secours que Rome accorda toujours aux grandes infortunes. Depuis le seizième siècle, les souvenirs de tout genre sont trop vivants ici pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

(1) Nous avons vu, en parlant de S. Jean-de-Latran le sens de cette touchante dénomination.

(2) S. Math. XVI 18 et 19.

(3) S. Math. XXVI 29 et 28.

à la foi, et aussi comme une sentence de condamnation, pour plusieurs chrétiens séparés de l'Eglise, pour les cœurs obstinés à demeurer sourds à la voie intérieure qu'on entend près de ce tombeau.

On ne sait rien de précis sur la forme primitive de cette Confession; seulement, lors de la fondation de la basilique, elle fut, comme aujourd'hui, divisée en deux compartiments, l'un supérieur, l'autre inférieur. De plus, Anastase le bibliothécaire, dans sa vie de S. Sylvestre, rapporte que Constantin fit envelopper d'airain la tombe de l'Apôtre. Depuis cette époque, la décoration extérieure du tombeau fut toujour digne des restes vénérés que ce monument renferme.

Au dessus de la confession, on voit l'autel où le S. Père officie dans les grandes solennités.

Les malheureux, qui dans ces derniers temps, vinrent insulter Dieu, en offrant le Saint Sacrifice pour célébrer l'établissement de leur république, n'osèrent point profaner cet autel, comme d'abord ils en avaient eu l'idée. Ils reculèrent devant ce dernier sacrilége (1).

(1) Le chapitre de S. Pierre s'est parfaitement conduit pendant tout le temps de la république. Il refusa unanimement de se prêter aux sacrilèges cérémonies ordonnés par les Triumvirs, pendant la durée de leur pouvoir; à cette occasion les chanoines durent payer une forte amende qui leur fut imposée en punition.

Le même autel est accompagné du grand baldaquin en bronze élevé par Bernin, sous Urbain VIII (1).

Quant à la Confession, elle renferme non seulement le corps de S. Pierre, mais encore ceux des autres papes dont nous avons parlé. Le respect des fidèles de tous les âges pour ce saint lieu fut tel, qu'autrefois les empereurs et les rois se dépouillaient, pour s'y rendre, de tous les insignes de leur dignité. Ils y venaient, en suppliants, ainsi que le faisait le dernier des chrétiens. Aujourd'hui encore, comme témoignagne particulier de ce même respect, l'Eglise maintient en vigueur l'ancien décret (2) d'après lequel il est prescrit aux fidèles de fléchir le genou, en passent devant la Confession. Les papes eux-mêmes n'en sont point exempts.

Statue de S. Pierre.

Non loin de la Confession, sur l'un des côtés de la grande nef, se trouve la célèbre statue de S. Pierre, érigée au cinquième siècle par ordre de S. Léon, en action de grâce de la délivrance de Rome que menaçait Attila. Cette statue faite avec le bronze de l'ancien Jupiter Capitolin, est à la fois un des monu-

(1) Le bronze vient du Panthéon.
(2) Ce décret est du 10 octobre 1594.

ments historiques les plus connus et un des objets de piété les plus vénérés de l'ancienne basilique.

Je me contenterai de vous indiquer d'ici l'un des plus remarquables, parmi les souvenirs qui s'y rattachent.

Au moment où les empereur d'Orient, achevaient de mériter, par leurs persécutions les vengeances divines, Léon l'Isaurien, ce violent iconoclaste, écrivait au pape Grégoire II: « J'en-
» verrai à Rome et je briserai l'image de
» S. Pierre. » A quoi le pape répondit : « Si
» vous envoyez des gens pour abattre l'image
» de S. Pierre, songez-y, nous vous protestons
» que nous sommes innocent du sang qu'ils
» verseront ; il retombera sur votre tête (1).»
Et l'empire de Léon fut brisé ; et devant la statue du pêcheur, les plus hautes intelligences du monde, les plus puissants potentats de la terre sont venus et viennent encore poser par amour et par humilité leurs lèvres et leur front sur le pied que Léon voulait réduire en poudre.

Pour le dire encore avec l'illustre et pieux auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne* : « Ce
» monument est une œuvre tout à fait à part,
» singulièrement significative par les idées et
» les souvenirs dont ce bronze est, pour ainsi
» dire, tout pénétré. La statue de Jupiter qui

(1) Lettre du Pape à l'Empereur.

» tonnait au Capitole était éminemment l'em-
» blême de la puissance de Rome guerrière,
» qui n'avait soumis le monde qu'en le foud-
» royant: la statue du pêcheur, qui a été élevé
» à la suprématie religieuse après une parole
» de foi et d'amour, représente bien le pou-
» voir de cette Rome spirituelle dont l'empire
» repose sur les croyances et l'adhésion du
» cœur. A la toge triomphale de l'ancienne sta-
» tue a été substituée la robe apostolique: les
» clefs ont remplacé le javelot, et au lieu de la
» main qui lançait la foudre, il y a une main
» qui s'étend pour bénir. D'un autre côté, la
» civilisation des peuples qui ont détruit la
» puissance de Rome guerrière, se rattache
» aussi, d'une manière très directe aux circons-
» tances qui ont fait ériger ce monument: la
» majesté du pape S. Léon, triomphant d'At-
» tila, a été le présage et le commencement
» de l'ascendant que la papauté devait exercer
» sur ces populations farouches pour les faire
» tomber aux pieds de la croix. Ainsi donc
» l'idée du monde romain, dans lequel la so-
» ciété antique s'était résumée, l'idée du mon-
» de barbare qui est devenu la société mo-
» derne, l'idée enfin de la régénération chré-
» tienne de l'un et de l'autre sont incorporées
» dans cette statue (1).

(1) *Esquisse de Rome chrétienne.* T. I. p. 322.

Chaire de S. Pierre.

Un autre monument de piété qui rappelle d'une manière plus intime encore le souvenir du Prince des Apôtres est la chaire (1) d'où il parla au peuple et que l'on conserva dans les catacombes, au temps des persécutions.

Cette chaire revêtue de bronze a été placée au fond de l'abside par Alexandre VII, lequel chargea Bernin de la décoration qui l'accompagne. Cet artiste la fit supporter par les quatre statues colossales de docteurs également en bronze, comme on le voit encore aujourd'hui.

C'est là un de ces monuments qu'il suffit de rappeler à la mémoire pour exciter dans l'âme une pensée de respect et de dévotion (2).

Les statues des grandes nefs. Les chapelles et les tombeaux.

Les chapelles et les tombeaux qu'on rencontre dans les bas-côtés, dans les transeps et dans

(1) On donne ce nom aux anciens sièges épiscopaux d'où les évêques parlaient assis au peuple, comme marque de dignité et d'autorité.

(2) Voir pour les détails et les preuves d'authenticité de ce monument, l'*Esquisse de Rome chrétienne*. T. I. p. 294 et suiv. — *Les sept basiliques*, etc. T. I. p. 287 et suiv.

l'abside de l'église, offrent également plusieurs choses dignes de votre attention.

Remarquez toutefois, préalablement, les statues des fondateurs d'Ordres religieux dont je vous ai parlé à S. Jean-de-Latran. Elles remplissent les niches colossales de la grande nef et des autres parties correspondantes de l'édifice.

Voyez-les, elles augmentent en nombre, tous les jours, ces statues d'hommes au cœur héroïque, d'hommes à intelligence si remarquable, à vertus si éminentes, à dévouement si entier, si multiplié, si sublime. Et cela pourquoi ? Parceque l'Eglise catholique toujours jeune, toujours féconde, toujours assistée des grâces divines, voit à chaque grande circonstance des temps, à chaque besoin nouveau, surgir de son sein les hommes envoyés de Dieu pour y pourvoir. Elle voit pour chaque danger, apparaître à temps la main qui l'assiste dans la lutte, le flambeau qui dissipe les ténèbres amassées autour d'elle par l'impiété, la puissance qui triomphe de ses ennemis.

Lisez plutôt le nom des héros réunis en ce lieu, où l'Eglise les offre à l'admiration, au respect du monde.

Vous y reconnaîtrez d'abord S. Benoît suscité de Dieu au moment où le monde romain tombait en ruines; au moment où il fallait recueillir et sanctifier les débris d'une civilisation condamnée à mourir; au moment où il

fallait ouvrir tant d'asiles de pénitence et de paix aux âmes effrayées de ce grand naufrage. A la suite de ce patriarche des moines de l'Occident apparaissent François d'Assise, l'amant passionné de la pauvreté volontaire; puis S. Dominique soutien et propagateur de la science catholique, dans un temps où la science était si nécessaire contre l'erreur; S. Ignace de Loyola, dont les enfants ont l'honneur d'être si odieux à l'anarchie, à l'impiété de notre âge; S. Philippe Néri, dont le nom seul réveille ici des sentiments de foi et d'amour dans les cœurs; Ste Thérèse, si héroïque et si grande; S. Camille de Lellis et S. Jean-de-Dieu, pères des hospitaliers aux soins de qui plusieurs d'entre vous doivent la vie; puis S. Vincent-de-Paul dont la charité sans bornes va se continuant dans la suite des siècles, se dilatant partout, avec ces Filles de la Charité dont l'absence, à votre lit de douleur, fut, pour vous, si douloureuse. Vous y verrez encore S. Pierre Nolasque, le représentant des autres français (1) à qui l'on doit la fondation des instituts créés jadis pour la rédemption des esclaves; instituts précieux que les armes de la France ont si heureusement rendus sans but extérieur,

(1) Parmi ceux-ci l'on compte S. Félix de Valois, de cette race royale à qui Dieu, dans sa miséricorde, n'a refusé aucune illustration.

quand elles ont détruit le nid des pirates d'Alger. Vous y verrez encore les fondateurs de congrégations dévouées à l'enseignement de la jeunesse, à cette œuvre éminente dont l'organisation chrétienne peut seule aujourd'hui sauver la France de l'abîme où l'anarchie pourrait la conduire ; puis S. François de Sales, dont le nom est si connu ; puis d'autres encore également illustres à d'autres titres.

La première des chapelles, à droite, en entrant dans l'église, renferme le célèbre groupe de N. D. de Pitié, exécuté à l'âge de 24 ans, par Michel-Ange. C'est un frauçais, Jean Villiers de la Grolaye, abbé de S. Denis, ambassadeur du roi de France près Alexandre VI, qui le fit faire à ses frais (1).

On reproche à Michel-Ange d'avoir donné dans ce grouppe, une figure beaucoup trop jeune à la Ste Vierge. D'autres artistes, et en particulier Lebrun, dans son tableau de la Pentecôte, ont mérité ce reproche fondé au point de vue matériel; mais si l'on songe un moment à la jeunesse éternelle réservée aux élus, particulièrement à la glorieuse Mère du Sauveur, on pardonne facilement à ces mêmes artistes d'avoir oublié un moment l'ordre chronologique

(1) Son tombeau se trouve dans la nef septentrionale de l'ancienne crypte.

des choses de la terre pour nous rappeller ainsi une pensée du ciel (1).

Deux petits oratoires sont annexés à cette même chapelle. On y conserve une quantité d'objets précieux par les souvenirs qui s'y rattachent. De ce nombre est la célèbre colonne sur laquelle une pieuse tradition rapporte que s'appuya le Sauveur, en prêchant dans le temple de Jérusalem. Cette colonne se trouvait au nombre de celles que Constautin fit placer autour de la Confession, dans l'ancienne basilique.

Le premier tombeau qu'on rencontre en sortant de cette chapelle, est relatif à l'un de plus célèbres retours de souverains protestant à la foi de leurs pères.

Ce tombeau est celui de Christine reine de Suède. Le bas-relief représente l'abjuration de la princesse dans l'église Ste Croix d'Insbruck, le 5 novembre 1655.

(1) Un soir, devant ce gronppe, nous fûmes à même de bien comprendre la pensée religieuse qui s'y trouve exprimée. La nuit approchait, six flambeaux brûlant sur l'autel faisaient ressortir d'une manière tout-à-fait remarquable le corps du Christ, dont l'ombre couvrait celui de la Ste Vierge en entier, à l'exception de la tête. Cette tête recevait de la lueur ainsi projetée, une expression de douceur impossible à rendre. Nous quittâmes la chapelle, alors seulement qu'on vint nous faire retirer pour fermer l'église.

Si nous pouvions vous redire ici les violences à l'aide desquelles Gustave Vasa fit passer au protestantisme les peuples de ses états (1), vous verriez, que l'abjuration de Christine fut une bien faible réparation des maux causés par son prédécesseur.

En face de ce tombeau, Grégoire XVI a fait élever une statue à Léon XII.

Ce dernier pontife avait voulu, par humilité, qu'on l'enterrât sous le pavé de l'église, devant l'autel de S. Léon. Suivant la promesse qu'il nous a laissée dans son Evangile, le Seigneur permit que l'humilité de son serviteur fût récompensée, dès ce monde.

Léon XII au lieu d'un souvenir, en eut deux, parmi les monuments de l'église S. Pierre: l'inscription qui prouve sa vertu, et la statue que la reconnaissance lui éleva.

Le monument qu'on trouve à la suite de la seconde chapelle rappelle un grand nom et un grand fait dans l'histoire. C'est le monument élevé par le pape Urbain VIII, à la mémoire de la célèbre Comtesse Mathilde, insigne bienfaitrice du Saint Siège. Le bas-relief représente l'absolution donnée par Grégoire VII à l'empereur d'Allemagne Henri IV, en présence de la même Comtesse. Voici comment eut lieu

(1) Voir à ce sujet l'ouvrage du P. Theiner, intitulé : *La Suède et le S. Siège.*

cette réconciliation : « Henri passa trois jours » dans la seconde enceinte de la forteresse de » Canossa, nu-pieds et vêtu de laine ; on ne » lui apportait à manger que le soir, comme » il était d'habitude aux jours de jeûne. Le » quatrième jour, il fut reçu par le Pape et » absous, à la condition cependant de se pré- » senter à la diète d'Augsbourg, et d'y répon- » dre aux accusations que ses sujets élevaient » contre lui (1). »

Cet empereur était simoniaque, adultère et homicide ; et le Pape avait le courage de le lui reprocher en face, et la force de l'en punir. Telle était alors la ressource permanente des peuples opprimés.

Vous admirerez dans la chapelle du S. Sacrement, la richesse du tabernacle fait par Bernin, et le tombeau en bronze exécuté par Antoine Pollajuoli. Ce tombeau est celui de Sixte IV. Son neveu Jules II le lui fit élever.

Ne passez pas indifférents devant l'autel de S. Maurice, au pied duquel se trouve le monument du Pontife (2).

(1) *Rome chrétienne* etc. par M. Eugène de la Gournerie. In 8. Paris. Debécourt 1843. T. I. p. 313.— Cet ouvrage est à consulter pour tout ce qui concerne les souvenirs historiques de Rome, sous les Pontifes.

(2) Par je ne sais quel motif on a enlevé de cet autel le tableau de S. Maurice, et on l'a remplacé par une Descente de croix.

Vous connaissez tous le fait de la légion Thébéenne, si célèbre dans l'histoire des martyrs de J.-C. Vous savez, qu'au troisième siècle de notre ère, en Valais, sur les bords du Rhône, six mille soldats commandés par Maurice refusèrent de sacrifier au dieu de la montagne qu'on allait traverser (1); vous savez qu'à cette occasion, ils furent tous massacrés par le farouche empereur Maximien (2).

Cette légion était brave cependant; elle avait des armes dont elle pouvait se servir contre le tyran; elle mourut sans se défendre.

Je vous ai dit ailleurs comment les chrétiens ont appris du divin Maître à résister à l'injustice; je vous ai dit, que rendant partout à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, lorsque César leur demande un acte contraire à leur conscience, ils ne se révoltent pas, mais ils savent mourir.

Or tel fut l'exemple donné par Maurice et par ses compagnons. Soldats redoutés dans la

(1) Le Grand-Saint-Bernard que Napoléon passa pour aller battre les Autrichiens à Marengo. — Voir à ce sujet nos *Etudes historiques sur le Grand-Saint-Bernard* etc. p. 12 et suiv.

(2) On trouve dans les *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne*, par M. de Rivaz (In 8. Paris. Berton. 1779) les preuves les plus éclatantes de l'exactitude d s historiens qui parlent de ce grand fait.

guerre contre les ennemis de l'empire, ils se laissèrent immoler comme des agneaux par une autorité injuste, il est vrai, par une autorité à qui leur vie pouvait coûter bien cher, mais qui avait droit néanmoins à leur fidélité politique.

Que cet exemple, ô soldats, vous reste gravé dans la mémoire et dans le cœur; il doit vous être précieux et cher, à vous qui sauverez l'ordre social, si vous conservez avec soin l'habitude de l'obéissance, l'amour de la discipline et la fidélité au drapeau.

Parmi les tombeaux de pontifes que vous rencontrerez ensuite, vous trouverez deux témoins d'une vérité que nous avons déja énoncée. Je veux dire que jamais Rome chrétienne n'a cessé d'être un foyer puissant de science humaine et de science ecclésiastique.

Ces tombeaux sont ceux de Grégoire XIII, à qui l'on doit la grande réforme du calendrier (1), et de Lambertini, Benoît XIV, si célèbre par ses écrits de théologie.

Vous aurez été frappés, sans doute, de la beauté du monument qui vient ensuite; c'est le tombeau de Clément XIII, par Canova. L'expression de piété profondément empreinte sur les traits du Pontife; celle de douleur que respire le génie placé un peu au dessous; les

(1) Le bas-relief du tombeau rappelle ce fait.

lions si célèbres, qui reposent sur le premier socle ; tout cet ensemble vous aura frappés. Mais on y trouve encore une pensée qui domine toutes les autres, et qui aura pu vous échapper. Cette pensée, Canova la rendit tout entière dans cette majestueuse figure de la Religion debout, la main appuyée sur le sarcophage, imposante et paisible, au milieu de tous ces emblêmes de dueil et de larmes. C'est la pensée de la mort du juste.

Que votre mort, ô soldats, puisse en inspirer une semblable ! Puisse-t-on un jour, dans ce jour que nul ne saurait éviter, et qui, pour plusieurs, arrivera bientôt ; puisse-t-on dire de vous ce qu'on a dit des saints : « Bienheureux les » morts qui s'endorment dans le Seigneur (1) ! »

Au fond de l'abside se trouve le tombeau d'Urbain VIII, et celui beaucoup trop fameux de Paul III.

En avançant dans le transept de l'autre côté, on trouve l'autel de S. Léon. Le grand bas-relief d'Algardi qui le décore, représente le fait rappelé déja par la statue de S. Pierre.

Ce fait est la victoire pacifique remportée sur Attila par le saint pontife.

Attila ravageant l'empire avait envahi les Gaules, où il fut vaincu par nos pères. Chassé de ces belles contrées, où il avait marqué son

(1) *Apoc.* XIV. 13.

passage par les ravages, le meurtre et l'incendie, il passa les Alpes et se jetta sur l'Italie, menaçant Rome de la destruction. Le prédécesseur de celui que nous venons de vous faire voir humiliant l'orgueil d'un autre tyran et défendant les peuples contre l'oppression, S. Léon s'avança seul, impassible au milieu de la terreur générale; il parla au roi barbare de justice divine et de miséricorde ; et Attila vaincu abandonna le chemin de Rome.

Voilà ce que vous exprime la remarquable sculpture que vous avez sous les yeux.

Non loin de là, au dessus de la porte d'entrée latérale de l'église, est placé le pompeux monument funéraire d'Alexandre VII, par Bernin. Ces voisinage rend encore plus pauvre et plus froid celui que Thorwaldsen a exécuté pour Pie VII.

En continuant à descendre dans le bas-côté de l'église, à gauche, vous remarquerez avec intérêt le bas-relief d'un autre tombeau. C'est celui de Léon XI. Ce pape, qui régna seulement quelques jours, avait été chargé, en qualité de légat, par Clément VIII, de réconcilier notre grand roi Henri IV avec l'Eglise. Ce fait dont nous parlerons à l'occasion des autres monuments qui le rappellent ailleurs, est représenté dans le bas-relief du sarcophage.

Le mausolée d'Innocent XI se trouve en face de celui-ci. On y a rappelé de la même ma-

nière, le triomphe de Jean Sobieski, sous les murs de Vienne.

Les circonstances qui préparérent ce triomphe sont trop intéressantes et trop remplies de pieuses consolations, pour que nous omettions de les mentionner ici.

Avant de se mettre en campagne, ce roi si brave, tout en poursuivant avec une activité remarquable les préparatifs militaires de l'expédition, voulut se ménager la faveur divine par les actes d'une piété non moins extraordinaire.

A la tête de sa cour, pied-nus, et couvert de vêtements de pénitence, il visita, pendant neuf jours, les églises de Cracovie. Il y pria Dieu en versant d'abondantes larmes, afin que la divine miséricorde le fît digne d'accomplir la mission providentielle que l'Eglise lui confiait par l'organe du Souverain Pontife; mission à laquelle, du fond de son cœur, il avait déja sacrifié tous les intérêts de la politique humaine.

Le neuvième jonr, il assista prosterné contre terre, à une messe solennelle. Une seule fois, il releva la tête de la poussière du sanctuaire; ce fut pour recevoir le corps du Sauveur.

Puis, à la fin de la pieuse cérémonie, lorsque, debout, il reprit les insignes de la dignité royale; qu'il s'élança sur son cheval, à la vue de l'armée et du peuple, son visage, disent les

historiens, brillait d'un éclat extraordinaire. Toute cette multitude qui avait sanglotté jusqu'à ce moment, en contemplant l'humilité de son Roi, commença par des acclamations inspirés, à lui présager une victoire certaine.

Vient ensuite la chapelle du Chœur, ainsi nommée parceque le Chapitre y célèbre ses offices habituels.

Les tombeaux qu'on rencontre en la quittant offrent de l'intérêt, le premier sous le rapport de l'art (1). L'autre est un simple sarcophage en stuc, sur lequel on lit aujourd'hui le nom de Grégoire XVI. Nous y avons vu celui de Pie VIII, ceux de Léon XII, de Pie VII, de Pie VI (2) et de leurs prédécesseurs y figurèrent également, pour un temps; celui de Pie IX y viendra un jour; et ainsi de tous ceux qui doivent le suivre.

Là, en effet, comme autrefois à l'entrée des caveaux de S. Denis, en France, le corps du prédécesseur immédiat attend pour gagner sa dernière demeure, que le souverain régnant soit entré, à son tour, dans la voie de toute chair.

(1) C'est celui d'Innocent VIII fait par Pollajuoli.

(2) Ce dernier Pontife est enterré à la confession de S. Pierre, où l'on voit la belle statue que lui fit Canova.

Un dernier tombeau fixera votre attention dans ce bas-côté ; c'est celui des Stuarts, exécuté par Canova, *Regiae stirpis Stuardiae postremis* (3), comme l'indique l'inscription du monument.

Je vous ferai remarquer enfin l'urne en porphyre qui sert aujourd'hui de fonts-baptismaux et qui fit partie du tombeau d'Othon II; mais il est impossible de vous parler ici des ornements en dorures, sculptures et mosaïques, dont l'auguste temple est partout revêtu ; ce détail serait d'une longueur excessive. Jamais, d'ailleurs, vous ne pourrez perdre la mémoire de l'impression produite sur vous, à la vue de tant de magnificence et de grandeur. Il est donc inutile de nous appesantir là dessus plus longtemps.

Les reliques.

Sans avoir la prétention de vous faire connaître complètement non plus l'immense trésor de reliques conservé à S. Pierre, nous vous indiquerons néanmoins les plus importantes.

Indépendamment des saints Pontifes dont nous avons parlé, on y conserve les corps des bienheureux Apôtres Simon et Jude, ceux des SS. Papes Léon I, II, III, IV, et IX, de S. Bo-

(3) Aux derniers de la race royale des Stuarts.

niface IV, de S. Grégoire-le-Grand, de S. Fabien, de S. Sixte II et de vingt-trois autres Pontifes; ceux de SS. docteurs Jean Chrysostôme et Grégoire de Naziance; de S. Polycarpe, de Ste Pétronille, de S. Alexis et d'un grand nombre d'autres, sans parler des restes plus ou moins considérables d'autres saints corps, également illustres.

Mais on y vénère particulièrement les reliques insignes déposées dans les niches supérieures des grands pilliers de la coupole, au dessus des statues colossales qui s'y rapportent. Ce trésor est composé du Saint-Suaire, ou *Volto-Santo* (1); du fer de lance de S. Longin, d'une portion considérable de la Croix du Sauveur et de la tête de S. André (2).

La translation de cette dernière relique et les circonstances du vol qui en fut fait, peu de temps avant votre arrivée à Rome, nous obligent à vous en parler plus particulièrement que des autres.

Ce chef vénérable conservé à Constantinople jusqu'au moment où Mahomet II, instrument

(1) Sainte face.

(2) D'autres portions de la Sainte Croix, des épines de la couronne, ainsi que des reliqnes de la Ste Vierge, des Apôtres et de quelques grands Saints, enrichissent également le trésor de l'église.

(3) Voir au sujet de l'authenticité de ces reliques, *Les sept basiliques* etc. T. I. p. 206 et suiv.

de la justice divine, eut détruit l'empire d'Orient, fut donnée au S. Siège par Thomas frère de Constantin Paléologue, dernier empereur.

Pie II occupait alors le trône pontifical.

Après avoir fait déposer ce précieux trésor à Ancône, et dans la citadelle de Narni, pendant les troubles qui agitaient alors l'Etat, le pape, quand ces troubles furent appaisés, prépara une fête des plus solennelles pour la réception de la relique à Rome.

Le célèbre cardinal grec Bessarion fut l'un des membres du Sacré Collége chargé d'aller la prendre à Narni; puis, le 10 avril 1462, près du Ponte-Molle, au lieu consacré depuis par l'érection d'une chapelle, Pie II vint la recevoir en grande pompe. A la même occasion il prononça le touchant discours conservé par les historiens (1).

Quatre cents ans plus tard, le 10 mars 1848, sous le règne également agité de Pie IX, on s'apperçut que l'auguste relique et le buste en argent où elle est renfermée, avaient été volés. Les 12, 13 et 14 du même mois, on célébra, dans la basilique, un *triduo* pour obtenir de Dieu

(1) Voir en particulier la notice publiée à Rome, lors du vol récent de la relique, sous ce titre: *Solenne ricevimento della testa di Sant' Andrea apostolo*, etc. *narrazione storica di Egidio Portini.* Roma. Salviucci. 1848.

de récupérer un si grand trésor. Ces prières furent exaucées; car, le premier avril, la relique fut retrouvée intacte. Elle fut immédiatement portée dans la chapelle particulière du Souverain-Pontife. Le dimanche suivant, 4 du mois, en présence de tout le Sacré Collége, S. S. en fit la reconnaissance authentique. Le 8, elle fut transportée processionnellement par le Chapitre de S. Pierre dans l'église *S. André della Valle.* Finalement, dans l'après-midi du même jour, elle fut déposée de nouveau, avec la même pompe, dans l'église S. Pierre.

A cette procession assistaient le Saint-Père et tous les Cardinaux, en grande pompe.

S. S. ordonna l'érection d'une chapelle commémorative de l'événement, dans l'endroit où les voleurs avaient enfoui la relique. Or ce lieu où se trouve-t-il? Précisément dans les environs de la porte S. Pancrace.

La chapelle ordonnée par le Souverain-Pontife sera exécutée avant peu; et alors, au lieu d'un souvenir ce monument en rappellera deux: le souvenir, du vol sacrilège, et celui de votre entrée à Rome; une grande impiété commise, et un grand acte de la justice divine opéré par vos armes (1).

(1) Aux reliques dont nous avons parlé, il faut ajouter l'instrument de supplice des anciens chrétiens, conservé dans la chapelle S. Nicolas. C'est

Les cryptes et l'ancienne église.

L'église souterraine est divisée en deux parties ; la nouvelle et l'ancienne crypte.

Cette dernière est à trois nefs et s'étend vers l'Orient. L'autre entoure la Confession d'un crypto-portique demi-circulaire, et donne entrée à la chapelle placée au couchant, derrière le tombeau de l'Apôtre.

Je ne vous parlerai pas de cette chapelle; la décoration moderne qu'on y trouve n'est pas assez en harmonie avec ce qu'on attendrait en ce lieu, pour produire une grande impression. Seulement plusieurs d'entre vous se souviendront, que dans ce sanctuaire, pour la première fois, ils eurent le bonheur de se nourrir du pain de vie donné au monde par J.-C., en gage d'un incompréhensible amour. Ils se souviendront qu'ils y furent confirmés dans la foi, par l'onction des confesseurs; et ce sont là des souvenirs qu'une âme chrétienne ne saurait jamais oublier.

La nouvelle et l'ancienne crypte renferment une quantité de monuments historiques provenant de l'ancienne église. Sans le vandalisme

une des tenailles avec lesquelles on déchirait les chairs des confesseurs. Elle fut trouvée dans un des tombeaux de la basilique, lors des travaux exécutés sous Paul III.

du temps et des hommes chargés de la démolition de l'édifice primitif, ces monuments précieux à tant d'égards, y seraient en beaucoup plus grand nombre encore.

Parmi les objets conservés, nous vous mentionnerons, dans la nouvelle crypte, les bas-reliefs et statues provenant du tombeau de Paul II; le sarcophage de Junius Bassus, préfet de Rome, au quatrième siècle, mort peu de temps après avoir reçu le baptême; plusieurs statues anciennesde la Ste Vierge et des Apôtres, parmi lesquelles une de S. Pierre.

Cette statue, en marbre, le représente assis; elle se trouvait autrefois sous l'ancien portique.

On voyait également dans les dépendances de l'ancienne basilique, une image dont il reste un souvenir dans la même crypte. Ce sont les pierres tachées du sang qui en coula lorsqu'un impie vint la frapper.

Cette image connue sous la dénomination de *Notre-Dame de la fièvre*, est conservée dans la sacristie actuelle, et l'une des chapellesde la crypte en porte le nom. Là se trouvent les peintures relatives à l'ancienne église (1).

(1) On y voit entre autres le clocher construit sous Léon IV, dans l'emplacement occupé aujourd'hui par la statue de S. Paul, au pied du grand escalier. On avait coutume de l'illuminer aux jours de fêtes de SS. Apôtres. Cette illumination fut remplacée par celle de la grande coupole.

L'inscription funéraire de S. Boniface IV, qu'on voit aussi dans une chapelle souterraine dédiée à la Ste Vierge (1), rappelle la consécration du Panthéon à tous les saints, au temps de l'empereur Phocas.

Dans la nef méridionale de la vieille crypte, on trouve au milieu d'une quantité d'autres objets d'antiquité, une sculpture ayant appartenu au tombeau du Pontife Boniface VIII; le monument de la reine Charlotte dont nous avons parlé; l'épitaphe d'Amaury, fils de Simon de Montfort, si célèbre dans les guerres contre les Albigeois, ces socialistes du moyen-âge; le fragment de la donation de Mathilde (2); le tombeau de Grégoire V, et celui de l'empereur Othon II; enfin la pierre nommée *scélérate* par les gentils de l'antiquité, pierre sur laquelle un grand nombre de chrétiens furent immolés en haine de la foi.

Dans la nef du milieu est enterré Pie VI, à peu-près au dessous de l'endroit où l'on voit sa statue. On y trouve encore le tombeau de Christine de Suède, à qui l'on a élevé aussi, comme nous l'avons vu, un monument dans l'église supérieure. Des fragments de l'épitaphe

(1) La chapelle dite: *a praegnantibus*.

(2) La pierre où était gravée cette donation fut brisée et perdue en grande partie, par suite de l'incurie apportée dans la démolition de l'édifice.

de S. Grégoire-le-Grand, et d'Adrien II y sont également conservés, avec bien d'autres pieux souvenirs.

Les tombeaux de Marcel II, d'Adrien IV, de Nicolas III, d'Urbain VI et d'autres pontifes remplissent la nef septentrionale, où se trouve également la chambre sépulcrale connue sous le nom de *caveau d'Agnès Colonna.*

Telle est, en resumé, la portion la plus intéressante des nombreux monuments de ces cryptes. C'est le seul endroit de S. Pierre où l'on ait conservé quelques monuments de l'ancienne basilique.

Cette dernière était précédée autrefois d'nn vaste escalier, en partie couvert, donnant entrée à l'archipresbytérat et aux autres constructions accessoires (1). Puis venaient l'*atrium* avec la fontaine et les portiques semblables à ceux que nous avons mentionnés en parlant des basiliques antiques.

A l'intérieur, l'église avait cinq nefs, avec un accompagnement de chapelles dans toute la longueur, ainsi que dans les transeps en avant de l'abside, là où se trouvait la Confession.

Nous regrettons qu'il nous soit impossible de vous donner une idée de la décoration pieuse et à la fois pleine de magnificence, qu'avaient

(1) L'école de musique conçue par S. Grégoire, dans le palais de Latran, fut établie par lui à S. Pierre.

reçue les différentes parties de cet édifice. Rome est trop riche pour que dans un travail comme le nôtre, on n'en soit pas réduit à de simples sommaires.

Souvenirs historiques rattachés à la basilique.

La nécessité de nous restreindre est également sensible ici, quand il s'agit des souvenirs historiques. Les mémoires pieuses, en particulier, y sont tellement multipliées qu'il est impossible de les rapporter, même en les abrégeant.

En voici une cependant qu'il vous importe de connaître, au double point de vue national et chrétien.

Un jour le fils aîné de Charles-Martel, Carloman, après avoir régné glorieusement sur la Thuringe, abandonna tout pour suivre J.-C., et vint faire vœu de pauvreté sur le tombeau de S. Pierre. Puis, dans les solitudes du Mont Sorracte, il alla vivre dans la pénitence. La réputation de sainteté qu'il s'y était faite fut si grande, que son humilité s'en effraya bientôt. Afin d'échapper aux dangers de l'orgueil, il quitta son premier asile et se retira au Mont-Cassin, pour y passer le reste de ses jours dans l'obéissance et dans l'obscurité.

Cet exemple vous montre comment une âme chrétienne, un cœur généreux doit mépriser pour Dieu l'amour du bien-être, les honneurs,

les plaisir et le respect humain, cet obstacle si fatal à la conversion; obstacle devant lequel, si souvent, le courage, d'un soldat faiblit aussi facilement que pourrait le faire la timidité d'une femme ou d'un enfant.

Songez-y; et si Dieu, pour sauver votre âme, vous demande quelque sacrifice, apprenez à lefaire sans hésitation et sans murmure, à l'exemple du frère de Pépin.

Quant aux autres souvenirs rattachés à la basilique, voici en résumé ce que nous croyons devoir vous en rappeler.

En 410, Alaric roi des Goths, s'empara de Rome et y donna le sac, pendant trois jours. Bien qu'arien, il défendit de piller S. Pierre, et ses ordres furent exécutés.

En 465, Genséric et ses Vandales, à la prière de S. Léon, respectèrent de même les églises des SS. Apôtres. La ville fut pillée, pendant quinze jours; mais, grâce aux supplications du Pontife, on épargna la vie des habitants.

En 538, Vitihgès et les Gohts assiégeaut Rome défendue par Bélisaire, respectèrent aussi la basilique.

Commanndés par Totila, quelques années plus tard, ils se conduisirent de la même manière; mais, en 739, les Lombards commencèrent la spoliation.

Le vengeur du S. Siège, Charlemagne arriva pour la première fois à Rome, en 774. Avant

d'entrer dans la ville il en baisa les portes ; puis il marcha vers Saint Pierre, voulut en monter à genoux l'escalier extérieur ; et, prosterné devant la Confession, avec le Souverain Pontife, il y confirma les donations de son père.

Vainqueur des Saxons en 781, il y vint de nouveau pour rendre grâce à Dieu de ses succès, au tombeau de l'apôtre.

Cinq ans plus tard, il avait défendu Rome contre le duc de Bénévent.

Enfin, sous Léon III, en l'an 800, il y fit son quatrième voyage, pendant lequel, sur la Confession même de S. Pierre, eut lieu la cérémonie du couronnement, dont nous avons parlé au sujet de la mosaïque de Léon III.

Vers le milieu du même siècle, sous le pape Sergius II, les Sarrasins pillèrent la basilique de fond en comble ; mais la mer les engloutit avec leurs trésors, au moment où ils arrivaient au rivage de leur pays.

Léon IV, à cette occasion, entoura de murailles le quartier du Vatican, qui prit alors le nom de *Cité-Léonine*.

Sous Pascal II, l'empereur Henry V dépouilla Saint Pierre d'une grande partie de ses ornements, et eut l'audace d'y arrêter le Souverain Pontife, au moment où il y venait pour le sacrer.

L'anti-pape Léon la pilla aussi en 1130.

Neuf ans après, Arnaud de Brescia, ce digne prédécesseur des républicains qui insultaient

naguère au tombeau de l'Apôtre, y opéra de spoliations nouvelles.

En 1155 Frédéric Barberousse y fut sacré par Adrien IV ; il persécuta bientôt après, le successeur de ce pontife, Alexandre III, qui trouva en France un asile digne d'un tel proscrit. Alexandre rappelé par la population tout entière était rentré à Rome, l'an 1165. Deux ans après, Frédéric s'empara de la ville, mit le feu au portique et à l'*atrium* de S. Pierre, et Alexandre déguisé en pélerin, dut s'échapper et se réfugier à Gaëte (1), comme le fit Pie IX, obligé de fuir les violences d'autres tyrans.

Frédéric se fit couronner, une seconde fois à S. Pierre par l'anti-pape Guy de Crème. Vaincu par la ligue lombarde, il fut obligé d'envoyer des ambassadeurs au Pape, qui traversa l'Italie en triomphateur, pour se rendre à Venise.

(1) Gaëte est une ancienne donation de Charlemagne au S. Siège; les Papes en conservèrent, pendant longtemps, le domaine souverain. Gélase II contraint à fuir de Rome, sur une barque, s'y réfugia, en 1118. Là aussi fut transporté le corps du connétable de Bourbon tué à l'attaque de Rome. La justice divine en punition de sa félonie et de son impiété permit, qu'un tombeau lui fût élevé en perpétuel souvenir d'infamie et de honte. L'armure qu'il portait, quand il mourut, traître à Dieu et à son pays, est également conservée à Rome, dans l'arsenal pontifical.

Le fils de Frédéric, Henry VI couronné à de même par Célestin III, l'an 1191, mourut misérablement, à Messine, six années plus tard, empoisonné, dit-on, par sa femme, et frappé d'excommunication par le Souverain-Pontife.

Frédéric II fut également sacré, en 1220, dans la basilique du Vatican, par Honorius III. Vraiment digne de ses prédécesseurs, persécuteurs de l'Eglise, il allait être excommunié par Grégoire IX, lorsqu'il acheta les agitateurs du peuple de Rome et se fit reconnaître, par eux, comme souverain de la ville.

Les traitres et les rebelles de ce temps ressemblaient beaucoup à ceux que nous avons connus de nos jours. Après s'être emparés du pouvoir pontifical par tromperies et par violences; ils ameutèrent contre le pape la populace, qui vint l'insulter dans S. Pierre, pendant l'office du lundi de Pâques, l'année 1228.

Ce Pape dut fuir également, à cette occasion; et l'outrage sacrilége dont il avait été l'objet, devint le signal des luttes les plus sanglantes entre les Guelfes et les Gibelins.

Punie de Dieu pour tant d'attentats, Rome, quatre vingts ans plus tard, se vit privée de ses pontifes, réduite par conséquent à la plus profonde misère, au plus universel abandon (1).

(1) C'est alors qu'eut lieu la translation du S. Siège à Avignon.

En 1328, l'excommunié Louis de Bavière se fit sacrer dans S. Pierre, par l'évêque déposé Albertini de Castello ; et la ville fut mise en interdit. Non content de ses premiers crimes, il créa encore un anti-pape, à qui, dans S. Pierre, il mit lui-même la tiare sur la tête, et se fit couronner par lui une seconde fois.

Rapprochez ces tristes souvenirs de la particularité que je vous ai mentionnée au sujet de la dignité de chanoine, et par suite de protecteur spécial de S. Pierre accordée aux empereurs d'Allemagne; vous y trouverez un nouveau motif d'aimer et de vénérer l'Eglise votre mère.

Vous y verrez que si elle aime reconnaître amoureusement les bienfaits, elle n'a pas oublié non plus le sublime précepte de son divin auteur : Pardonner et oublier les injures.

Le sacre de Charles de Luxembourg, qui se fit à S. Pierre, en 1355, consola un peu le S. Siège de tant de profanations. L'empereur fit sa première entrée dans l'église, vêtu en pélerin; puis complétement inconnu au milieu de la foule, il employa plusieurs jours à la visite des saints lieux.

Urbain V ayant ramené le S. Siège à Rome, reçut, en 1369, dans la même basilique, l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, qui venait demander des secours contre les Turcs. On en espérait un retour des Orientaux à l'ancienne

foi; mais cette espérance fut vaine, comme tant d'autres.

Sous Jean XXII, Ladislas de Durazzo, rival de Louis d'Anjou, pour la succession de Naples, s'empara de Rome et la livra au pillage. Il massacra les serviteurs du Pape, fit torturer et décapiter ceux des habitants qui lui demeuraient le plus fidèles; il pilla les églises, changea les basiliques en écuries, et profana par d'infâmes orgies celle de S. Pierre.

En 1451, le pape Nicolas V sacra Frédéric III, dans la même basilique.

Au seizième siècle enfin, eurent lieu, sous la conduite du traître Connétable de Bourbon, la prise et le sac de Rome, dont nous parlerons bientôt.

Depuis ce temps, jusqu'à l'époque de notre première révolution, la paix régna dans les saints lieux.

Finalement il fut donné à la faction que vous avez vaincue de prouver, que si la force et l'audace manquèrent pour offrir le spectacle complet des anciennes dévastations, les sentiments du cœur, chez plusieurs, étaient dignes de ceux qui jadis en commirent d'aussi affreuses.

Parties supérieures de la basilique. Dangers de destruction courus par le monument, de la part des hommes de la république.

Pour terminer ce que j'avais à vous dire de l'église S. Pierre, je dois vous conduire enfin dans les parties supérieures de l'édifice.

On s'y rend par l'entrée pratiquée en face du tombeau des Stuarts; on y voit successivement les vastes locaux où se conservent les modèles et les échaffaudages imaginés pour la construction de l'immense basilique; on trouve établi sur la platte-forme supérieure le village des *Sampietrini*, avec la fontaine et les habitations qu'on s'étonne de rencontrer sur les combles d'un seul édifice. On pénètre ensuite dans les galeries ouvertes sur l'intérieur de l'église, dont on peut ainsi mieux apprécier la hauteur. Arrivant enfin à la galerie extérieure de la lanterne, on jouit d'un coup-d'œil unique sur la basilique, sur la ville et sur la campagne.

C'est de là que nous voulons fixer dans votre mémoire, en vous en indiquant le théâtre, quelques souvenirs rappelés par la campagne, aux environs de Rome.

Mais auparavant, il faut vous faire connaître une particularité qui vous donnera une juste idée des sentiments que les sujets révoltés de Pie IX nourrissaient par rapport à la conser-

vation des monuments de la ville, à celle de S. Pierre en particulier.

Poussés par l'instinct de destruction qui forme le caractère propre du parti que vous avez vaincu, ces hommes accumulaientruines sur ruines, au dedans et au dehors de la ville qu'ils voulaient défendre. L'un d'entre eux, romain de naissance, poussait sur ce point l'exagération à un point tel qu'il n'hésitait pas à répondre un jour aux plaintes d'un malheureux propriétaire qu'on sacrifiait » Que venez-vous me dire de voire maison ? *Si je le pouvais, á moi seul » je détruirais tout Rome* ! »

Un autre jour il disait de la basilique dont le nom seul inspire le respect et réveille un sentiment d'admiration et de grandeur, dans tout l'univers : « Si la coupole de S. Pierre » avait croulé ; si elle eût entraîné dans sa » chute, la ruine du vaste temple, elle n'eut » fait que détruire, par là, un *monument de la » tyrannie des prêtres* ! »

Et voilà les hommes qui vous calomniaient et qui vous faisaient calomnier devant toute l'Europe, par les récits mensongers de prétendues dégradations faites à des monuments ainsi caractérisés par eux !

Mais c'est assez, pour le moment, affliger votre pensée de tels souvenirs; occupons-nous ensemble de plus consolantes mémoires.

Souvenirs historiques attachés à la campagne, dans les environs de Rome

Fixez d'abord vos regards ici, sur les bords du Tibre, à peu près en face du petit port de Ripetta. Voici les champs *Quintiens*, illustrés jadis par un des plus grands hommes de la république romaine.

Ces champs sont ceux qu'autrefois cultivait Cincinnatus, quand on vint l'enlever à sa charrue, pour le créer dictateur, pour le prier de sauver le pays de ses propres division; pour lui donner ainsi le moyen d'assurer l'indépendance nationale, en répriment les excès de la liberté.

Cincinnatus, en effet, sauva Rome, et pourquoi? Parce que les fondateurs, les soutiens de cette république si aristocratique, dans sa constitution, n'étaient pas de ces ambitieux oisifs, de ces hommes sans probité, sans conscience, sans intelligence et sans valeur, comme on en vit surgir partout de nos jours, pour le malheur du monde; parce que si le peuple romain voulait être libre, il voulait et savait également obéir; parce que, dans ce temps, on honorait le travail, non par d'incendiaires déclamations, mais par l'exemple; parcequ'à Rome, dans ce temps, on s'occupait du bonheur du peuple autrement qu'en lui faisant déserter ses travaux pour l'a-

menter et le faire massacrer sur la voie publique, autrement qu'en réunissant quelques sectaires sur les bancs destinés à l'assemblée des hommes les plus illustres d'un pays, et en débitant au milieu de leurs applaudissements insensés des doctrines faites pour renverser la société de fond en comble.

Tel est, ô soldats, l'enseignement profond que vous devez puiser dans le souvenir si éloquent et si précieux du *travailleur* Cincinnatus.

Etendez maintenant vos regards au loin sur la plaine; là passèrent jadis les phalanges victorieuses des Gaulois nos pères, les seuls à qui Dieu ait alors donné d'humilier, dans leurs murs, les enfants de Romulus. Plus tard, ils figurèrent encore, dans les grandes scènes de la lutte d'Annibal contre Rome; leurs tentes s'établirent ici, à quelques milles de la cité, avec celles des vainqueurs de Cannes et de Trasimène.

Aussi l'antique Rome, qui savait apprécier le poids de l'épée de ses divers ennemis, Rome s'efforça-t-elle, d'une façon toute particulière, de se garantir contre celle des fils des Brennus. Un trésor inviolable en toute autre circonstance fut établi d'une manière permanente, dans la prévision toujours psésente d'une guerre contre les Gaulois.

Plus tard, il est vrai, César et la fortune de Rome nous vainquirent; mais c'est qu'alors les

Gaules avaient le malheur de vivre sous une constitution telle qu'il était impossible d'éviter la discorde civile à l'intérieur ; telle, par conséquent, qu'un jour ou l'autre, cette même constitution devait livrer le pays à l'invasion de l'étranger.

Trois siècles s'écoulèrent, et les Gaulois reparurent de nouveau; mais cette fois en libérateurs, sous les murs de Rome.

Voyez ces collines, cette plaine, ce pont demi ruiné dernièrement par les ennemis du S. Siège, pour essayer d'arrêter vos invincibles efforts. Là Constantin vainquit le tyran Maxence.

Et dans cette grande bataille où se décidèrent les destinées de l'univers, où fut conquise la liberté de l'Eglise, ils étaient là vos pères, les enfants des Gaules, combattant sous les étendards du vengeur des opprimés, du pacificateur de la ville e du monde. Ils étaient là, comme vous y êtes venus, quinze siècles plus tard, dans les mêmes lieux, combattre les mêmes ennemis ; je veux dire les ennemis de Dieu, de l'ordre social et de l'Eglise.

Que ce rapprochement, ô soldats, ne sorte jamais de votre mémoire.

Tournez maintenant vos regards sur un autre point de la campagne, où vous avez laissé de plus grands souvenirs encore. Voyez cette enceinte de murailles qu'on essaya vainement de vous opposer, écontez comment, au seizième

siècle, en renversant les mêmes remparts se conduisirent les enfants de Luther, les premiers prédicateurs des doctrines dont les conséquences agitent si profondément la société de notre temps (1).

L'Italie, vous le savez, dut bien souvent aux Papes d'échapper à la conquête des plus puissants princes de l'Europe. Grâce à la ferme politique du Saint Siège, les destinées de ce beau pays ne furent jamais complétement dominées par l'étranger, comme elles l'eussent été sans cela, bien souvent. Malheureusement l'Italie avec ses divisions intestines, agit constamment comme nous l'avons vu dans ces derniers temps; elle rendit impossible en très grande partie, le bien que les Papes pouvaient lui faire.

Au seizième siècle donc, au temps où la perte de la bataille de Pavie rendait trop prépondérant le rival de François I, Clément VIII fidèle à cette politique, se porta du côté de la France.

(1) A la suite de bien des écrivains de toutes les confessions chrétiennes, nous avons démontré dans nos *Lettres au clergé protestant d'Allemagne* et dans nos *Pericoli presenti della società*, que les maximes les plus révolutionnaires de nos jours, ne sont qu'une conséquence nécessaire du protestantisme.

En conséquence, le lieutenant de Charles V (1), le parjure connétable de Bourbon (2) vint mettre le siège devant Rome. Il conduisait avec lui les espagnols et les luthériens allemands de Freundsberg, promettant à tous ceux qui voudraient le suivre, une part au pillage de la ville (3).

Les troupes, en effet, prirent et pillèrent la malheureuse cité (4); mais lui, le traître, il mourut dans l'assaut, frappé d'un coup d'arquebuse, près de la porte *Cavalleggiero* (5).

(1) Quelque temps après la conclusion de la paix avec le S. Siège, Charle-Quint vint à Rome, où il eut l'audace d'insulter, en plein consistoire, les ambassadeurs de François I. Il fut relevé comme il convenait.

Du reste la pompe de son entrée dans la ville fut, de sa part, un scandale de plus ; du côté de l'Eglise romaine ce fut une des nombreuses preuves de la mansuétude chrétienne qu'elle a si souvent pratiquée, à l'exemple de divin maître.

(2) Il avait trahi la France pour servir l'Empereur.

(3) *Sac de Rome, écrit en* 1527 *par Jacques Bonaparte , témoin oculaire*, (traduit de l'italien par le prince Napoléon-Louis Bonaparte). In 8. Florence, imprimerie granducale 1830, p. 31.

(4) L'assaut fut donné le 6 mai 1527.

(5) Le connétable de Bourbon fut tué au pied de la muraille sous laquelle eut lieu votre attaque du 30 avril. Voici comment Benvenuto Cellini pretend avoir été dans cette circostauce, l'instrument de la justice divine. Après avoir raconté comment ses

Quant à ses dignes soldats, voici comment ils se conduisirent.

Le gros de leur armée entra, comme vous l'avez fait, par les murailles du Janicule; mais quelle différence entre votre marche de libérateurs et celle de ces implacables ennemis.

» Sans distinction d'âge, de sexe, ni de » lieu, ils égorgèrent tout ce qui s'offrait à » leur vue (1). Ils mettaient le feu partout où » manquait le butin, et partout où les habi- » tants faisaient mine de se défendre (2). Plus » leurs prisonniers étaient d'un rang élevé et » respectable, plus les tourments qu'ils avaient à » endurer étaient raffinés et prolongés; les uns » restaient plusieurs jours suspendus en l'air » par les bras, les autres, une corde au pied, » étaient accrochés au dessus de l'eau, avec » menace de couper la corde, s'ils ne déclaraient » où étaient leurs trésors; plusieurs furent ac-

compagnons et lui déchargèrent leurs arquebuses sur un groupe d'ennemis au centre duquel un de ces derniers dominait les autres, il ajouta : « Ayant » ainsi fait, deux fois chacun, je regardai avec pré- » caution par dessus la muraille, je vis qu'un grand » désorde s'était mis parmi eux, parce que nos » coups avaient tué Bourbon. » — *Vita di Benvenuto Cellini*, etc. *da lui medesimo scritta.* — In 12. Milan. J. Silvestri. 1821. p. 68.

(1) *Sac de Rome*, p. 56.

(2) Loc. cit. p. 58.

» cablés de coups ; d'autres stigmatisés avec
» un fer ardent, en diverses parties du corps;
» les barbares imaginèrent de leur enfoncer de
» fines échardes de bois sous les ongles des
» mains ou des pieds, de leur faire couler du
» plomb fondu dans la bouche, de leur arra-
» cher les dents, enfin de les mutiler de la
» manière la plus horrible (1). Ils ne se bor-
» nèrent pas à ces vols, ils outrageaient in-
» différemment toutes les femmes qu'ils ren-
» contraient . . . . Ils les déshonoraient l'une
» après l'autre et les tuaient ensuite sous les
» yeux des pères ou des maris qu'ils tenaient
» garottés . . . . Quelques mères ne pouvant
» soutenir cette vue, se crevèrent les yeux avec
» les doigts . . . . . Plusieurs pères, un poi-
» gnard à la main, préférèrent immoler leurs
» malheureuses filles, plutôt que de les lais-
» ser tomber dans les mains du vainqueur;
» mais, on frémit de le dire, ils ne purent pas
» toujours par là les préserver de l'outrage (2).»

(1) Loc. cit. p. 63.

(2) Loc. cit. p. 57 et 58. — Parmi les épisodes affreux de cette prise de la ville, les historiens du saint fondateur des Théatins rapportent le suivant.

Une bande de soldats conduite par un ancien serviteur de la famille de S. Gaëtan à Vicence, vint armée d'épées et de poignards, lui faire, à lui et aux siens, les plus atroces menaces. Insensibles à l'expression de douceur angélique des réponses de

Voilà, sans parler des profanations les plus affreuses commises dans les monastères et dans les lieux saints (1), comment se conduisirent à Rome, pendant plusieurs mois, ces ennemis de l'Eglise et de la France.

Du château S. Ange où il s'était réfugié en toute hâte, Clément VII put être témoin de ces horreurs.

Et quel crime avaient commis le Pape et les romains, pour mériter un traitement semblable ? S'agissait-il d'un prince ambitieux, d'un peuple rebelle ou impie? S'agissait-il d'une population dominée par des excommuniés, par des

Gaëtan, ces misérables le renversèrent par terre, l'accablant de souffiets, de coups de pied et de coups de poing, et lui prodiguant mille outrages. Ils le dépouillèrent entièrement nu, lui lièrent les mains derrière le dos et le jettèrent dans une caisse où son corps ne pouvait entrer qu'à demi. Faisant ensuite tomber le couvercle de la caisse, ils lièrent le tout avec une grosse corde ; puis ils montèrent dessus en piétinant, et en faisant éprouver à cet ange de patience les tourments les plus affreux. Ensuite ils attachèrent avec une autre corde la portion du corps de S. Gaëtan qui se trouvait hors de la caisse et le suspendirent ainsi à une poutre.

A ces atrocités ils ajoutèrent des obscénités qu'il nous est impossible de décrire.

(1) Dans une circonstance, ils se revêtirent d'ornement sacerdotaux, et par une insultante dérision, ils proclamèrent pape Luther.

hordes étrangères, comme Rome l'était à votre arrivée ?

Non, le crime du Pape était de n'avoir pas voulu laisser accabler l'héroïque vaincu de Pavie ; le crime du peuple de Rome fut d'avoir résisté à la plus injuste, à la plus cruelle des aggressions. Plût à Dieu qu'il l'eût fait avec plus de constance!

Est-ce qu'enfin l'armée victorieuse une fois maîtresse de la ville, y rencontra les pièges de la lâcheté ou de la trahison?

Non, tout au contraire, cette armée « a-
» percevait à son passage les pères et les mè-
» res de famille placés au seuil des palais ou
» à l'entrée des maisons, désolés de la perte
» de leurs enfants tués dans le combat, et
» consternés des malheurs qui menaçaient en-
» core leur misérable cité. Ces infortunés, vê-
» tus de leurs habits de deuil, offraient aux
» ennemis leurs maisons, leurs meubles, tous
» leurs biens, et fondant en larmes, deman-
» daient d'une vòix suppliante qu'on leur fît
» grâce de la vie. Ces prières touchantes ne
» prouvaient fléchir le cœur de ces barbares
» soldats (1). »

Les historiens, il est vrai le constatent, de tous ceux qui prirent part à ces horreurs, nul n'existait après un an. La maladie et la guerre,

(1) *Sac de Rome*, p. 55.

instruments de justice entre les mains de Dieu, avaient tout détruit.

Voilà comment se passa le dernier siège qu'on ait fait de Rome avant vous.

Mais il est un autre souvenir de douleur que je dois vous rappeler avant de comparer votre admirable conduite à celle des ennemis de la France.

Voyez cette colline, où plusieurs d'entre vous ont campé (1) ; c'est là qu'en 1798, une autre armée française vint dicter des lois à Rome ; mais cette armée hélas! ne venait pas, comme vous, défendre l'Eglise et le Souverain-Pontife. Elle venait évoquer des ruines d'nne puissance à jamais détruite, le fantôme d'une république de géant que des pigmées protégés par elle voulaient reconstruire ; elle venait, comme je vous l'ai dit ailleurs, expulser un vïellard de son siège, elle chasser en exil.

Eh bien ! quel souvenir a-t-elle laissé sur le lieu de sa demeure ? Nous y avons habité quelque temps, nous avons interrogé les vieillards qui se rappelaient ces tristes jours, voici le souvenir qu'ils nous ont rapporté. Ils avaient oublié l'ordre et la discipline que des chefs illustres maintenaient dans cette même armée ; ils se rappellaient uniquement les excès de quelques individus. Ils nous montrèrent le lieu où

(1) Monte Mario.

furent enfouis les corps de malheureux soldats français assassinés par vengeance, pour avoir pillé les demeures, pour avoir déshonoré les femmes et les filles des habitants. Et ils maudissaient la mémoire de nos pères!

Et vous, au contraire, jettez les yeux sur ces campagnes où vous avez dressé vos tentes bénies de Dieu, comme autrefois les tentes de Jacob. Savez-vous quelle mémoire vous y avez laissée, après votre triomphe? Les habitants que vous avez ménagés, que vous avez protégés partout racontent, depuis ce moment, et raconteront pendant longtemps à leurs fils les excès de leurs prétendus défenseurs. En leur montrant cette église (1), où plusieurs d'entre vous ont éprouvé, d'une manière, si visible la protection de Dieu (2); en leur rappelant les profanations dont le tombeau de l'illustre martyr fut l'objet, ils ne maudiront point votre mémoire à vous, mais ils maudiront celle des impies que vous avez vaincus.

Et de vous que diront-ils? Ils diront que 30,000 français ont campé au milieu de leurs campagnes couvertes de récoltes; qu'ils y ont poursuivi en siège prolongé à dessein, pour sau-

(1) S. Pancrace.

(2) Pendant le siège, plusieurs obus des romains vinrent éclater dans l'église S. Pangrace où se trouvaient réunis une centaine de français; nul ne fut atteint.

ver la ville, et qu'à l'exception des lieux absolument nécessaires pour reposer leurs têtes, ces français n'ont pas détruit un cep de vigne, n'ont pas foulé un des sillons qui portaient le fruit de leurs travaux; ils diront que leurs propriétés, leur honneur, leur vie, tout a été ménagé, respecté par vous. Ils diront que plus d'une fois, vous avez partagé avec eux votre pain comme avec des frères.

Tels sont les souvenirs que l'armée vengeresse de Pie IX a laissés apres elle, sous les murs de Rome. Quel cœur français désormais pourra contempler sans verser des larmes d'attendrissement et de bonheur, ces champs de votre triomphe, ce théâtre de vos vertus.

Ce n'est pas tout encore, ô soldats de la France, qu'avez-vous fait à Rome au moment de votre triomphe. Comment avez-vous traité les vaincus? et comment ceux-ci vous reçurent-ils?

Il s'en rencontra qui osèrent arborer, sous vos yeux, le hideux emblème dont, quelques mois auparavant, nous avions vu souiller la croix de la place du Peuple (1). Ils osèrent

(1) Le bonnet rouge planté sur la croix de l'obélisque, dans l'horrible journée où l'on vit les gens qui, plus tard, devaient être les hommes à piques, coiffés du même bonnet, portant, par honneur, les

vous insulter, vous assassiner, les lâches qu'ils étaient, quand ils vous rencontraient isolés, dans les rues d'une ville où votre modération leur sauvait la vie.

Et vous, comment leur répondîtes-vous? Vous fîtes, et avec raison, fouler aux pieds de vos chevaux l'emblême de sang affiché devant vous. Aux misérables qui vous insultaient, vous répondîtes par un juste mépris. Quant aux assassins, au lieu de leur faire payer, dans votre colère, le prix du sang généreux qu'ils avaient lâchement versé, vous eûtes recours aux lentes formes de la justice; puis, quand les coupables furent convaincus, vous daignâtes même intercéder pour eux. Et aujourd'hui encore, je ne dis pas un innocent; je ne dis pas un de ceux qui vous combattirent, mais pas un assassin, pas un traître n'a payé de sa vie, les crimes commis contre vous.

On vous en a blâmés, je le sais; mais ceux qui l'ont fait n'ont pas voulu comprendre que votre œuvre, à Rome, n'est point une œuvre humaine. Vous êtes, comme le disait si justement votre Général, *les instruments de la*

instruments du travail, parcourir le *Corso* et défiler en ordre autour de l'obélisque et de la croix profanée.

Providence (1) ; vous êtes les glorieux continuateurs des *gesta Dei per Francos* (2) ; votre oeuvre est l'oeuvre de Dieu. Et ne le voit-on pas ? dans les solennelles circonstances où Rome se trouve, il y a , dans cette patience infinie de la Providence , deux choses bien distinctes à remarquer. Deux fruits mûrissent à la fois dans le silence et dans la paix matérielle que vous nous avez rendue. Ces fruits sont la justice et la miséricorde ; la miséricorde , toujours prête à recevoir le cœur repentant ; la justice , qui sait trouver le coupable au-delà des mers , aussi bien que sous le manteau de l' hypocrisie.

Heureux celui qui se rendra digne de recevoir le pardon fondé sur un sincère repentir ! Malheur ! malheur à qui voudra obstinément attendre la justice !

Car elles doivent s'appliquer parfaitement aux événements de nos jours, ces paroles d'un ancien Père de l' Eglise , parlant de la vengeance divine sur les ennemis des chrétiens : « Dieu a différé leur châtiment pour donner en » eux un plus grand exemple, pour apprendre » à la postérité qu'il existe un Dieu et qu'il » sait infliger de dignes supplices aux impies » et aux persécuteurs (3). »

(1) Paroles du général Oudinot à S. Pierre.
(2) Oeuvres de Dieu par les Français.
(3) Lactanc. *De morte persecut.* C. I.

Quant à vous, enfants de la France, votre conduite militaire est si belle; vos vertus humaines sont si éminentes qu'elles nous remplissent de l'admiration la plus méritée. Achevez votre oeuvre, ô soldats, mes frères, en y ajoutant les vertus chrétiennes; et nulle gloire au monde ne surpassera celle de vos drapeaux. L'Eglise romaine alors, l'Eglise votre mère pourra vous répéter avec un nouvel amour, ce qu'un saint Pontife disait à Charlemagne : « Nous avons, » comme il convient, rendu nos actions de » grâces à Dieu, qui a placé la paix de l'E- » glise sous la sauve-garde de votre puissan- » ce. . . . . Et comme vous soumettez votre » coeur au joug pieux de notre faiblesse, la » grâce divine fait, qu'aidé du secours d'en » haut, vous accomplissez complètement vos » bons désirs envers Dieu, et vous terrassez, » de votre bras puissant, les ennemis de la » sainte Eglise (1). »

Résumé général de S. Pierre.

Bien étudiée, la basilique dont nons venons d'admirer avec vous les grandeurs, pourrait offrir à elle seule un résumé des douleurs et des gloires de la Sainte Eglise. Là, en effet, depuis le jour où Saint Pierre réunissait les

(1) Lettre VII de Léon III à Charlemagne.

chrétiens dans les catacombes du Vatican, jusqu'au moment où le gouvernement impie de la prétendue république insultait au tombeau de l'Apôtre, chaque siècle a laissé ici un souvenir important pour l'Eglise. Nous vous en avons dit quelque chose ; mais nous le répétons, ce serait un grand livre que celui où l'on en développerait toute la suite, avec une certaine étendue.

Dans la visite rapide que nous y avons faite ensemble, vous savez, en effet, combien de choses nous avons pu vous y faire remarquer. Dans les visites que vous y renouvellerez de vous-mêmes, guidés par le travail que nous vous mettons entre les mains, repassez encore dans votre esprit, l'ordre d'idées que nous y avons adopté ; vous verrez combien il vous sera utile.

Pénétrez dans les catacombes que la prédication, et plus tard, la sépulture du Prince des Apôtres a sanctifiées en les illustrant. Rappelez-vous, en considérant l'obélisque, les souvenirs cruels de Néron, et rattachez-y la pensée des meurtres, non moins barbares, commis non loin de là, de nos jours. Reconnaissez dans la construction de l'immense basilique actuelle la pensée de la Providence, qui a voulu, lors de la défection du nord de l'Europe, laisser ce témoignage sensible de l'éternité d'une foi que rien ne peut détruire. Cher-

chez dans les monuments du pérystile la pensée de fécondité perpétuelle de l'Eglise, que nous y avons indiquée. Pénétrez dans l'intérieur du majestueux édifice, avec les sentiments de vénération que de telles pensées inspirent. Voyez-y, dans les monuments du Prince des Apôtres, la signification symbolique qui s'y rattache. Relisez avec intelligence et amour, au-dessous des grandes statues de l'abside et des nefs, les noms glorieux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Repassez ensuite, en parcourant les autres parties de l'édifice, les souvenirs historiques rappelés par les chapelles et par les tombeaux. Joignez-y les autres souvenirs de même nature consignés par nous, dans le travail fait uniquement pour vous être utile. Après avoir vénéré les reliques insignes déposées dans la basilique, descendez, avec un nouveau respect, dans les cryptes qui renferment tant de débris précieux. Rappelez-vous enfin, pour vous en rendre personnellement digne de la grande mission que la France vient d'accomplir ici par vous. Et alors vous verrez que S. Pierre aura un langage bien puissant sur votre esprit et sur vos cœurs. Or, c'est là tout ce que nous demandons à Dieu, pour vous dans les études que nous entreprenons ensemble sur les grands monuments de Rome.

Le Palais du Vatican

S'il fallait vous décrire les trésors d'art et de science renfermés dans le Vatican, nous devrions entreprendre un travail immense, complétement en dehors de notre sujet.

Nous vous en dirons quelque chose cependant, car il est impossible, en parlant de la basilique, de ne pas mentionner un palais qui s'y rattache d'une manière aussi étroite.

Sans vous parler toutefois de l'ensemble matériel des constructions qui le forment, nous vous indiquerons une manière utile de le diviser moralement pour retirer de l'étude qu'on en peut faire, un fruit durable et digne.

Vous y distinguerez donc quatre parties : Les appartements pontificaux, les Chapelles Sixtine et Pauline, qui les complètent, la Bibliothèque et le Musée.

Bien comprises, ces quatre grandes divisions vous offriront des considérations qui entrent parfaitement dans notre but, en visitant les principales églises de la ville.

Vous ne l'avez pas oublié, en effet, cette partie de nos études sur Rome chrétienne, a pour objet de vous en faire comprendre la grandeur, pour la comparer, plus tard, aux obstacles vaincus et aux moyens pris pour y parvenir.

Or, il est impossible de trouver ailleurs qu'au Vatican des témoignages plus éclatants et plus multipliés de cette même grandeur.

Les appartements pontificaux vous rappelleront que là, depuis plusieurs siècles, sont nées et ont mûri ces grandes pensées de sainteté, de science chrétienne, de science humaine aussi, qui ont fécondé, sanctifié le monde.

Les Chapelles intérieures avec les peintures si profondément instructives qui les décorent, vous expliqueront en grande partie pourquoi n'a jamais tari la source des grâces qui produisent ces mêmes pensées. Vous y verrez, en effet, que les images de la mort et du jugement ont été choisies de préférence par les Pontifes, pour s'y instruire eux-mêmes, tout en y puisant la lumière qui doit, par eux, éclairer les autres (1).

L'inappréciable collection de manuscrits et de livres formant la Bibliothèque, vous montrera combien sont injustes les déclamations de ceux qui accusent l'Eglise de repousser la science et la lumière.

Dans le musée enfin, dans la galerie des tableaux, dans les loges et dans les chambres de Raphaël, comme au milieu des collections

(1) Nous parlons ici de la fresque si connue du jugement dernier par Michel-Ange, à la chapelle Sixtine.

sans nombre de l'antiquité, vous comprendrez ce qu'ont fait les Papes pour le culte du beau, pour la science archéologique et pour les arts (1).

En vous pénétrant de ces pensées, qui vous donneront l'intelligence des grandes choses conçues, exécutées ou conservées ici, vous pourrez, de vous-mêmes, étudier avec grand fruit ces inépuisables collections.

Quant à nous, il nous est impossible de faire autre chose que de vous les indiquer ; aller au delà dépasserait complètement les limites que nous devons nous prescrire.

Résumez également, dans votre pensée, l'ensemble des souvenirs et des impressions que nous vous avons rappelés ou que nous avons pu faire naître en vous, en visitant la gigantesque basilique. Rapprochez-les de ce qu'il peut y avoir d'analogue dans les monuments des plus illustres cités de la terre. Puis, comparant à toutes les grandeurs qui passent, la grandeur de Rome qui ne passe point, vous serez forcément obligés d'en conclure qu'il se trouve ici un principe de vie, de force et de durée que nulle institution humaine ne possède. Vous comprendrez que tant de force mo-

(1) Nous parlerons, plus tard, d'une manière spéciale des monuments de l'antiquité chrétienne qui s'y trouvent.

rale, unie à tant de faiblesse matérielle, humainement ne s'explique pas ; vous comprendrez pourquoi cette même faiblesse résiste et résistera toujours aux efforts des plus formidables puissances, et comment on se brise infailliblement quand on vient s'y heurter. Vous comprendrez enfin quelle grande œuvre la France vous a fait accomplir, lorsque poussée par la force d'en haut, poussée par l'instinct de foi qu'elle conservera toujours, malgré les efforts tentés pour tout détruire, elle vous envoya, vous, les plus glorieux de ses enfants, rétablir le Souverain Pontife dans le pouvoir temporel usurpé par des sectaires,

Tel est le langage que vous parleront ici les monuments si nombreux du christianisme, le langage en particulier que vous parle Saint Pierre.

Ecoutez-le, ô soldats, pénétrez-vous-en ; et répétez-le, à votre retour, jusque dans les derniers hameaux de la patrie ; répétez-le devant les grands et devant les petits, devant les âmes fidèles à l'Eglise, comme devant celles qui n'ont plus le bonheur de croire, devant les amis et devant les ennemis ; car tous, tous sans exception, par miséricorde ou par justice, doivent l'entendre.

L'hôpital du S. Esprit.

Un autre précieux souvenir que vous devez rapporter de Rome à votre retour dans vos familles, est celui des établissements de charité si nombreux dans la capitale du monde chrétien.

Nous vous avons déjà parlé de celui qui naquit d'une pensée de foi et d'amour de Dieu, près du sanctuaire de Latran. Aujourd'hui nous vous dirons un mot du grand hospice qui touche à S. Pierre.

En voici l'origine.

Dans un temps où l'Angleterre n'avait pas encore abandonné la foi de ses pères, pour servir, contre Rome, les passions d'un prince impudique et d'une reine impie, le dévouement des souverains de la Grande Bretagne au S. Siège produisit, bien souvent, des actes de piété les plus remarquables (1). Parmi ces actes, ce-

(1) En 689 Cédualla roi des Anglo-saxons quitta le trône pour embrasser le christianisme. Il vint recevoir le baptême à S. Pierre où il fut enterré presqu'aussitôt, étant mort la même semaine dans laquelle l'eau sainte avait coulé sur son front. Cet exemple de piété fut imité, en 709, par Coenred, roi de Mercie, par Offa et par Huu, rois des Saxons de l'occident, enfin par les princesses de la même race, Eadburge et Vuitburge, peu d'années après.

lui d'Ina, roi des Saxons occidentaux, devint conjointement à la fondation antérieure d'un Souverain Pontife, l'origine de la magnifique institution de charité dont nous allons vous entretenir.

Dès l'année 480, le Pape Symmaque avait fondé, en effet, près de S. Pierre, un hospice pour les pauvres malades de la ville. En 740, Ina vint à Rome, abandonna son trône, se retira dans un monastère, et fit construire au lieu où se trouve l'hôpital actuel du S. Esprit, une église et un hospice pour les pélerins de sa nation. De là vint le nom d'église et d'hospice *in Saxia* (1) que l'hôpital actuel a retenu (2).

Sur la fin du douzième siècle, lorsque le pape Innocent III parvint au Souverain Pontificat, l'ancien hospice des Saxons était dans le plus triste abandon.

(1) Dans le quartier des Saxons.

(2) Le roi Ina avait mis ses états sous le patronage du Prince des apôtres, avec l'obligation pour chaque famille, de payer annuellement le denier de S. Pierre. Le produit de cet impôt fut employé en partie à la construction de l'église et de l'hospice fondés à Rome, par le prince. Dix ans plus tard, S. Richard, roi d'Angleterre et les SS. Villibald et Vunebald ses fils renoncèrent également à la couronne et vinrent accomplir entre autres pèlerinages, celui des saints lieux de Rome.

Voilà ce que furent jadis les souverains d'Angleterre.

« Un jour on vint dire au pape que des » pêcheurs avaient retiré du Tibre, avec leurs » filets, de petits enfants noyés. L'émotion qu'il » en ressentit fut si profonde qu'elle lui in- » spira aussitôt une pensée grande et sainte: » ce fut de consacrer son patrimoine à l'érec- » tion et à la dotation d'une maison de refuge » pour les enfants abandonnés. Cette maison » fut construite dans l'emplacement qu'occu- » pait encore l'hospice fondé par le roi Ina (1); »

Tel fut le premier établissement fondé dans le monde pour les malhereux enfants-trouvés. Telle fut l'origine d'une œuvre dont quelques réflexions vous feront mieux comprendre l'importance et la grandeur.

Dans les sociétés payennes de tous les siècles, chez les romains de l'antiquité, comme parmi les asiatiques de nos jours, le droit de vie et de mort fut exercé de la manière la plus barbare, par les pères, sur leurs propres enfants, lorsque la misère, la superstition ou le libertinage condamnaient ceux-ci à mourir. On les exposait à succomber de froid, de faim et de misère, à être dévorés par les bêtes fauves ; et nul n'en prenait souci (2).

(1) M. de la Gournerie, *Rome chrétienne*, etc. T. I. p. 392.

(2) C'est exactement ce qui se passe encore aujourd'hui en Chine.

Le christianisme vint et fit disparaître de la législation ce droit barbare que reconnaissaient également la philosophie et la politique de l'antiquité (1). Il fit disparaître les sanctuaires impurs, où la libertinage, divinisé sous toutes les formes, donnait un libre cours aux passions les plus honteuses; mais il n'empêcha pas tous les désordres privés dont l'ancien monde surabondait. Après l'établissement de la foi du Christ, ces désordres, il est vrai, diminuèrent de la manière la plus sensible; mais tous les hommes au cœur corrompu ne disparurent point de la face de la terre, et très souvent encore à la corruption se joignit le crime. « Car, disions-nous ailleurs, vous » le savez, ô mon Dieu, combien de hontes » préparées par la séduction et consommées dans » les entraînements du cœur; combien de ces » hontes sont couvertes aux yeux du monde » par le dernier des crimes. Et cela, pour- » quoi ? Parce que les mêmes hommes, qui » ont trouvé dans l'innocence et dans la ver- » tu, non un frein, mais une excitation à » leurs honteux penchants, ces mêmes hom- » mes poussent leurs propres victimes à tous » les excès du désespoir, par l'inexorable

(1) Lycurgue entre autres l'avait sanctionné dans ses lois. Aristote le faisait dans son modèle de république.

» mépris dont ils les couvrent ensuite. L'in-
» dignation chrétienne frémit, le cœur saigne
» à y songer seulement; mais le monde, le
» monde cruel est ainsi fait. Tel séducteur,
» à force de bassesses, de persévérance et de
» ruses aura déshonoré une pauvre jeune fille;
» il aura, pour y parvenir, abusé de sa po-
» sition, surpris la naïveté d'un cœur sans
» expérience, spéculé sur des bienfaits dont
» il calculait d'avance le prix : il se vante de
» son crime comme d'un triomphe; et le
» monde lui applaudit. Tandis que sans pitié,
» ce monde injuste jusqu'à la barbarie, en-
» fonce le poignard dans le cœur que le sé-
» ducteur a flétri d'une manière si indigne.
» Nous en étonnerons-nous? Hélas! non. Ces
» hommes qui attachent une marque d'éter-
» nelle infamie à la faute de la misère déro-
» bant un peu d'or, fut-ce même dans les
» épargnes superflues de l'abondance; ces mê-
» mes hommes n'ont-ils pas aussi des applau-
» dissements pour tel ou tel d'entre eux qui
» abuse de l'amitié, de l'hospitalité, de la con-
» fiance pour souiller le lit de son ami, de
» son bienfaiteur; pour ravir à la vertu le
» plus précieux de ses biens, je veux dire la
» paix de l'âme, le bonheur du foyer do-
» mestique?

» Explique-nous maintenant, ô philantropie!
» qui peut inspirer à la charité de l'Eglise

» romaine, notre mère, tant d'amour et de
» délicatesse pour un malheur que tu mé-
» prises ? Demande également au Tibre qui
» coule sous les murs bénis de *Saint Roch* (1)
» pourquoi il ne se charge plus de cacher dans
» ses flots, d'engloutir dans les abîmes de la
» mer ou de rejeter sur ses rivages les nom-
» breux cadavres d'enfants immolés autrefois
» à la réputation d'une mère séduite ou trop
» malheureuse (2) ! »

Or, cette même charité qui sut créer un asile aux victimes de la séduction, même pour les jours de leur triste enfantement ; cette charité, dès le douzième siècle, inspirait au Pape Innocent III la pensée de fonder le premier hospice établi pour recueillir les enfants abandonnés de ces mêmes victimes.

L'ancien hospice de Ste Marie *in Saxia* fut choisi dans ce but ; le Pape le restaura de telle manière que sous tous les rapports, on peut considérer cette œuvre comme une véritable fondation.

Aux enfants-trouvés le Pape joignit les ma-

(1) Hospice pour les femmes en couche ; rien n'est plus touchant que la manière dont on s'y prend pour que les coupables n'aient jamais à y rougir de leur faute, autrement que devant Dieu. Voir notre *Lettre aux Evêques de Russie.* p, LXVII.

(2) Loc. cit.

lades ; et, pour prendre des uns et des autres les soins nécessaires, c'est à des français (1) qu'il voulut s'adresser.

Guy de Montpellier venait de fonder son Ordre hospitalier pour l'un et l'autre sexe. Innocent III y eut recours, et confia le nouvel hospice à Guy et à ses enfants (2).

Dans la suite des temps, le nouvel établissement s'accrut prodigieusement et finit par arriver au point où nous le voyons aujourd'hui.

Peut-être, à ce sujet, aurez-vous entendu de ces hommes, de ces prétendus amis du peuple dont je vous ai déjà plusieurs fois signalé la conduite et les sentiments, s'indigner en parlant de la grande richesse de cet hospice.

Peut-être les aurez-vous entendus déclamer avec violence contre d'immenses propriétés, enlevées ainsi, disent-ils, à la population active

(1) L'hôpital de S. Gallican a aussi une origine française des plus touchantes. C'est un pauvre lépreux de notre nation, qui avec les seules ressources de la mendicité, a fait construire, hors de la porte Angelica une léproserie, transportée depuis dans l'intérieur de la ville, et transformée en hôpital pour les maladies de peau.

(2) Comme les hopitaliers de Guy portaient le nom du S. Esprit l'hôpital le prit bientôt. — Il y avait des religieux et des religieuses dans cet institut. Les hospitalières furent supprimées, il y a déjà bien longtemps. De nos jours Pie IX prit la même mesure à l'égard des hommes.

du pays, pour s'immobiliser entre les mains des prêtres. Ces hommes, examinez-les ; écoutez attentivement, et pesez leurs discours ; vous reconnaîtrez dans ceux qui les tiennent, les dignes héritiers des doctrines dont la France a failli, jadis, recueillir les tristes fruits.

Une seule réflexion vous le fera comprendre.

Vous ignorez peut-être ce qu'essayèrent, en 1793, par rapport aux biens des hospices, les hommes qui ont fait rejaillir sur notre pays une honte éternelle. Dans leur enivrement révolutionnaire ils décrétèrent que la misère était indigne d'un peuple libre ; qu'elle était impossible après la réorganisation opérée par eux en versant à flots le sang des meilleurs citoyens.

Ils décrétèrent que l'existence des hôpitaux déshonorait ce même peuple. En conséquence, ils voulurent détruire ces établissements fondés en si grand nombre sur notre sol généreux, par la charité des fidèles. Pour un moment ils en prirent les biens, et les joignant à leurs autres spoliations, ils voulurent les jeter dans le gouffre où s'anéantirent tant d'institutions fondées pour soulager la misère du peuple, tant d'institutions que rien encore n'a pu remplacer jusqu'ici.

Heureusement ils s'aperçurent bientôt qu'au-lieu des félicités promises par eux au peuple, c'était une profonde misère, c'étaient les pri-

vations et le désespoir qu'ils avaient su lui procurer ; ils s'aperçurent que les agitations de la place publique, les émeutes et la guerre civile ne suffisaient point à guérir les misères corporelles des malheureux ; les hôpitaux que la charité chrétienne avaient fondés se rouvrirent.

A force de *philantropie* on fit, il est vrai, tout au monde pour y rendre impossible le soulagement des misères de l'âme, bien plus cruelles et plus difficiles à guérir que celles du corps ; mais enfin la partie matérielle du bien produit précédemment reprit son cours.

Cette expérience, la France l'a faite et l'a cruellement payée ; mais certaines gens ici auraient voulu peut-être de nouveau la tenter. Ils eussent trouvé, sans doute, que le patrimoine des pauvres eut été d'un bien meilleur profit entre leurs mains et à leur avantage, que là où il se trouve administré aujourd'hui. Voilà, soyez-en sûrs, l'explication et le vrai motif de tant de déclamations intéressées contre les biens des établissements pieux et contre les richesses de l'Eglise.

Tel était au temps de Luther, le langage et la pensée de ces princes d'Allemagne qui couvraient leurs laquais de l'or des sanctuaires, qui prodiguaient les trésors enlevés par l'injustice pour satisfaire leurs passions et pour enrichir leurs flatteurs. Ainsi parlaient, ainsi se condui-

saient encore tels républicains d'un autre âge, lorsque à force de désintéressement et d'amour du peuple, on les voyait échanger leurs humbles demeures contre des palais, leurs habitudes de privations forcées contre les splendeurs du luxe et les jouissances les plus raffinées de la vie. Ainsi voudraient parler et agir ceux dont la voix s'élève aujourd'hui avec le plus de force contre l'Eglise et contre les biens qu'elle a reçus des fidèles pour les verser, comme elle fait, dans le sein des pauvres (1).

(1) Indépendamment de l'hôpital du S. Sauveur à S. Jean-de-Latran, et de celui du S. Esprit dont nous venons de parler, il existe encore à Rome les six hôpitaux publics dont voici les noms et l'origine :

S. Jacques au Corso, fondé en 1339, par le cardinal Jacques Colonna.

Ste. Marie de la Consolation institué au quinzième siècle.

S. Gallican transporté dans l'intérieur de la ville, au dix-huitième.

S. Roch, établi en 1500.

La Trinité des Pèlerins, fondé en 1550, principalement par les soins de S. Philippe Néri.

Ste Marie de la Pitié, pour les aliénés, établi en 1548.

D'autres hospices, témoignages vivants de l'unité catholique, appartiennent aux différentes nations de l'Europe.

Ces réflexions, soldats, pesez-les, conservez-les dans votre mémoire; rapprochez-les des autres souvenirs réveillés en vous par les monuments que nous visitons ensemble. Servez-

Ce sont : *Ste Marie de Monserrato*, fondé par deux dames espagnoles, pour leurs nationaux, en 1350.

S. Antoine, fondé pour les Portugais, par une dame de cette nation, en 1430.

Ste Marie dell'Anima, hospice des Allemands, fondé par un Flamand, en 1500.

S. Stanislas des Polonais, fondé par un de leurs cardinaux, en 1580.

S. Jean des Florentins, fondé en 1606 par les garçons boulangers de Toscane.

S. Ambroise et S. Charles, fondé pour les Lombards, sous Sixte IV, par quelques pieux nationaux.

Ste Croix et S. Bonaventure, fondé en 1649 par J. Gualtierotto pour les malades du pays de Lucques.

D'autres enfin appartiennent à des corporations religieuses ou autres. Ce sont : L'hôpital de *S. Jean-de-Dieu*, des Bienfratelli, fondé en 1581.

Celui de l'*Ordre de Malte* institué en 1841, au rétablissement de l'Ordre.

S. Laurent in Miranda, fondé au quinzième siècle, par les pharmaciens, pour les infirmes de leur profession.

Ste Marie de Lorette, , pour les boulangers, établi par l'archiconfrérie de ce nom, au seizième siècle.

Indépendamment des autres fondations de charité

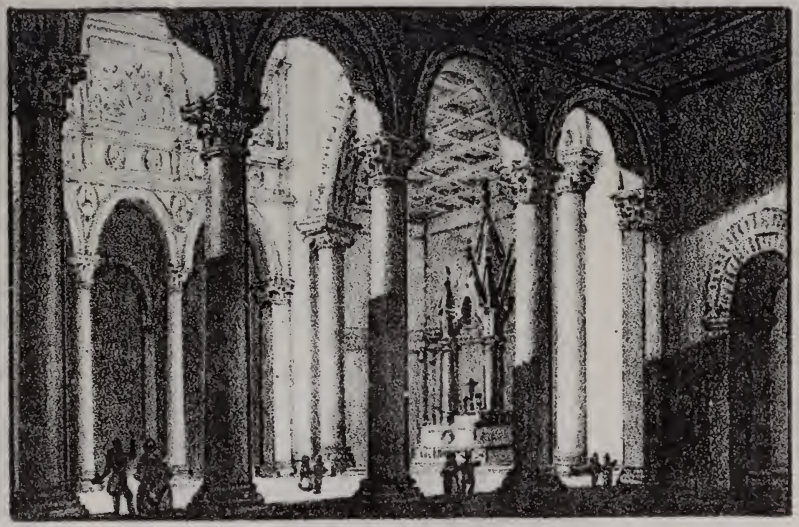
vous-en pour répondre aux ennemis de l'ordre religieux et social, à ces hommes qui voudraient égarer votre jugement en corrompant votre intelligence et votre cœur.

si nombreuses à Rome, voilà en grande partie où vont les revenus de ces biens ecclésiastiques si enviés depuis long-temps.

Les dépenses faites pour la seule construction de S. Pierre vous indiqueront également une autre voie où ces mêmes revenus se sont absorbés dans les derniers siècles. Cette dépense indépendamment de celles appliquées à la sacristie, s'élevèrent à 252,722,689 fr.

Par ce moyen on éleva l'édifice dont voici les dimensions principales :

Longueur extérieure. . .	219 mètres
Hauteur totale.	136
Largeur intérieure de la grande nef.	27,55
Hauteur de la voûte. . . .	48



S. PAUL-HORS-DES-MURS

III.

S. PAUL HORS-DES-MURS.

Porte d'Ostie ou de S. Paul.

La porte par où vous êtes sortis de la ville pour venir ici (1), est connue, depuis longtems déjà, sous le nom *de Porte d'Ostie* ; elle conduisait, en effet, dans cette ville aujoud'hui détruite (2). On l'appelle aussi porte de *S. Paul*, à cause de la basilique voisine.

Pour la construction, elle appartient à l'enceinte de Bélisaire et remplace celle qu'avait construite Aurélien, un peu moins en avant, vers la campagne. Dans l'origine, elle était plus rapprochée encore du centre de la ville. On la désignait alors sous le nom de *Trigemina*, en souvenir, dit-on, du célèbre combat des Horaces.

(1) Sans vouloir traiter la question de préséance d'une basilique sur l'autre, nous visiterons l'église de S. Paul immédiatement après celle du Vatican, à cause des rapports étroits qui existent entre elles.

(2) La ville d'Ostie était située à l'embouchure du Tibre, et servait ainsi d'entrepôt à une partie du commerce de Rome avec l'univers. Plusieurs d'entre vous, en quittant Fiumicino, en auront vu les ruines formées de restes d'édifices publics ou privés, et de murailles d'enceinte avec une porte.

Ce combat, vous le savez, eut lieu entre trois frères romains d'un côté, les Horaces ; et trois frères albanais de l'autre, les Curiaces. Vous savez qu'un des premiers survécut seul à ce combat dramatique, où commençaient les gloires militaires de l'antique Rome. Vous savez aussi qu'il souilla sa victoire par un fratricide. En voici l'occasion.

La sœur du combattant victorieux s'était fiancée à l'un des Curiaces, avant la guerre ; elle avait orné de ses propres mains la cotte de maille de celui qu'elle avait choisi pour époux ; elle la croyait destinée à d'autres combats.

Quand son frère revint en triomphe, à la tête de l'armée romaine, elle vit parmi les dépouilles sanglantes des vaincus, le triste vêtement de guerre. Les cris de joie et les acclamations du peuple lui apprirent ce que le triomphe de la patrie coûtait à son cœur. Elle était femme, elle pleura.

Son frère s'en aperçut ; et le glaive qu'il venait d'illustrer par la victoire, il le déshonora en le plongeant, avec barbarie, dans le sein de la malheureuse, qu'il étendit morte à ses pieds.

Voilà ce que le patriotisme outré de l'antiquité payenne produisait à Rome.

Voulez-vous savoir ce que l'impiété moderne

y renouvella, sous nos yeux, il y a bien peu de temps.

Le jour même de votre entrée dans la ville, plusieurs officiers de l'armée se firent indiquer, par un domestique de place, le lieu de leur casernement. C'était sur le place de Monte-Citorio, non loin du lieu où l'on assassina le prêtre français dont je vous ai parlé ; quand le malheureux serviteur, revenant d'exercer ainsi la profession moyennant laquelle il soutenait sa famille, comment fut-il accueilli par les républicains stationnés sur la place ? Ils avaient juré de massacrer tout homme qui rendrait un service quelconque aux français, et ils exécutèrent leur sentence sur celui-ci. A coups de sabres et de poignards ils le massacrèrent, sans miséricorde.

A la même époque, deux autres officiers français, établis, pendant le siége, à la Villa Carpegna, furent conduits, dans Rome, par un jeune homme de la campagne. Arrivés à un certain point, ils furent tout-à-coup entourés par une foule compacte ; on les désarma avant qu'ils pussent se mettre en défense ; le jeune homme fut égorgé sous leurs yeux ; on lui ouvrit le ventre ; on lui entoura le cou avec ses propres entrailles ; puis on le suspendit à une fenêtre jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir. Les cannibales acharnés sur leur victime laissèrent échapper les officiers,

qui ne pourront jamais, sans frémir d'horreur, songer à une scène aussi barbare.

Nous ne savons trop si les assassins de ces malheureux avaient rendu à leur cause, sur le champ de bataille, les mêmes services qu'Horace l'avait fait pour l'antique Rome ; mais, vous le voyez, la férocité payenne peut facilement renaître dans les cœurs où la foi du Christ ne vit plus.

Grande leçon encore, grande pensée à méditer utilement, dans les temps où nous sommes.

Que la trace de vos boulets empreinte aujourd'hui dans la muraille voisine de la porte actuelle, soit en particulier, pour le peuple de Rome, une durable et vivante mémoire des horreurs commises avec tant de cruauté dans son sein !

Voie d'Ostie. — Aumônes et tombeaux des payens. — Cimetière des protestants et des schismatiques.

A l'entrée de la même porte, sur la voie d'Ostie, le paganisme de l'antiquité réunissait les mendiants. Là, on leur jetait avec dédain quelques secours pour les corps, sans penser qu'il pût y avoir dans ces êtres, quelque chose à faire pour l'âme, pour l'intelligence et pour le cœur. On ne voulait même pas supporter

sous ses yeux, le spectacle, si instructif pourtant de leur misère ; l'opulence y eût trouvé l'occasion d'un remords ; le plaisir un motif de dégoût. Les Work-houses de l'Angleterre protestante (1), n'étaient pas encore imaginés, il est vrai ; mais à l'égal de ce que devait produire, un jour, l'esprit d'opposition à la charité catholique, la *philantropie* payenne croyait faire suffisamment, pour les pauvres, quand elle ne pratiquait point, dans toute la rigueur, ce conseil d'un célèbre auteur dramatique de l'ancienne Rome :

« De mendico *male meretur qui ei dat* quod » edat aut quod bibat ; nam et illud *quod dat* » *perdidit*, et illi *producit vitam ad miserri-* » *mum* (2). »

Les mendians donc se réunissaient hors de la porte d'Ostie, dans les temps de la gentilité

(1) Voir à ce sujet, entre autres livres modernes, sur ces institutions, l'ouvrage intitulé : *La Misère des classes laborieuses*, etc., par Eugène Buret. — In-8. Paris. Paulin. 1840. T. I. p. 159. — Cet ouvrage dangereux, quant aux doctrines, renferme de très utiles renseignements sur le paupérisme.

(2) *Plaute. Trinummus*, act. II. Sc. II. v 56 et 57. — C'est rendre un mauvais service au mendiant que de lui donner de quoi boire et manger; en effet, ce qu'on lui donne est perdu pour qui le donne, et l'on ne fait que prolonger une vie de misère au malheureux.

antique, et ils y recevaient avec le mépris et les dédains de l'orgueil, de misérables aumônes. Quand tout-à-coup, du fond de la Judée, arrivèrent les prédicateurs d'une religion annonçant la vie éternelle à ceux qui auraient nourri, vêtu, visité, soulagé en quelque façon Dieu lui-même dans la personne des pauvres (1). En un mot le christianisme avait paru et et il venait changer la philantropie en charité; il venait ennoblir l'aumône en la sanctifiant.

Tant que dura la persécution des empereurs, cette charité ne put faire éclater, au dehors, toutes les merveilles de ses œuvres. Mais à peine la liberté d'action lui fut-elle accordée, qu'on la vit produire à l'égard de tous, des actes continuels et fréquents du dévouement le plus généreux. Le patricien Gallican, en particulier, donna les plus admirables exemples de cette sublime vertu.

Renonçant aux honneurs et aux jouissances

(1) « A ceux qui seront placés à sa droite il dira : » J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; » j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais » étranger, et vous m'avez recueilli; nu, et vous » m'avez couvert ; malade, et vous m'avez visité; » j'étais en prison et vous êtes venu à moi.... En » vérité je vous le dis, quand vous avez fait ces » choses au dernier de mes frères, vous me les » avez faites à moi-même.»—*S. Mathieu.* C. XXV. V. 34 et suiv.

de la vie, que son opulence et sa position sociale lui avaient procurés, il affranchit, d'un seul coup, cinq mille esclaves. Il quitta Rome et se rendit à Ostie, où il fonda un vaste hospice pour les pauvres qui se dirigeaient en foule vers la capitale du monde sanctifiée désormais par le sang de tant de martyrs. Et là, on vit « l'ancien consul, l'ami des Césars, la-
» vant les pieds de ses hôtes, leur versant de
» l'eau sur les mains, les servant à table, soi-
» gnant les malades et rendant à tous, les soins
» les plus fraternels (1). »

Le philosophe apostat Julien fit, il est vrai, un peu plus tard, trancher la tête à cet homme héroïque, parce qu'il refusait de trahir sa conscience et de brûler de l'encens sur des autels impurs relevés pour un jour ; mais l'exemple de Gallican ne fut pas, à beaucoup près, sans imitateurs (2). Les innombrables instituts pieux fondés par le catholicisme, dans tout l'univers, en seront à jamais la preuve. Et voilà ce qu'opéra, ce qu'opérera toujours la charité chrétienne, la véritable, l'unique charité, digne de ce nom.

Est-ce ainsi, je le demande, que sait agir

(1) *Actes des SS. martyrs Jean et Paul.*

(2) On peut voir, par exemple, d'après la *Lettre* LXVI de S. Jérôme, ce que Pammachius fit également dans son hospice à l'embouchure du Tibre.

la philantropie ? Un simple coup-d'œil de comparaison sur les œuvres de l'une et sur celles de l'autre, fait clairement comprendre la différence absolue qui s'y trouve. Pourquoi ? Les paroles suivantes d'un grand docteur nous en expliquent parfaitement la cause. Pour arriver à la perfection du sacrifice exigé par une véritable charité, il ne suffit pas d'ouvrir ses trésors et de les répandre en dons pour les pauvres. Le Seigneur, dit S. Jérôme, n'a pas promis la gloire à ce prix ; « il n'a pas dit » seulement : Vous qui avez tout quitté ; le » philosophe Cratès et bien d'autres ont mé- » prisé les richesses ; mais encore : Vous qui » m'avez suivi (2). » Et à quelle condition est-il donné de suivre réellement J.-C. dans cette voie ? Un autre Père de l'Eglise nous l'expose de la manière la plus précise, en commentant ces paroles de l'éternelle Vérité : « Qui veut » me suivre se renonce soi-même. Là, dit S. » Grégoire, il nous est commandé de renoncer » aux choses qui nous appartiennent ; ici, de » renoncer à nous-mêmes. Il n'est pas encore » très-difficile à l'homme d'abandonner ce qu'il » possède, mais très-difficile de se quitter lui- » même. Car, c'est beaucoup moins dur de quit-

(1) S. Jérôme. *Comment. sur S. Mathieu.*. Liv. III, c. 19.

» ter ce que l'on a, que de renoncer à ce que » l'on est (1). »

Or, nous le répétons, en ce peu de mots on trouve l'explication complète de la différence si frappante qui existe entre les œuvres de la philantropie, et celles de la charité.

La philantropie renonce parfois à ce qu'elle a ; mais elle se recherche toujours elle-même dans ses bienfaits. Aussi, lui applique-t-on, avec justice, cette sentence de l'Apôtre : « Si » je distribue tous mes biens aux pauvres, » et *que je n'aie point la charité*, mon sacri- » fice est inutile (2). »

La charité chrétienne, au contraire, fidèle aux leçons du Sauveur, renonce à ce qu'elle est, s'oublie complètement, elle et ses bienfaits pour songer uniquement à celui-là seul en vue de qui elle opère, celui-là seul en qui elle veut que reposent ses éternelles espérances.

Vous trouverez encore un grave sujet d'enseignement dans la vue des anciens tombeaux qui accompagnaient cette voie d'Ostie. Le premier, à notre droite, le seul conservé jusqu'à nous, est la pyramide en marbre blanc de Caius Cestius, restaurée sous Alexandre VII.

Ce monument est un de ceux qui ont fait si souvent déclamer contre l'usage des somp-

(1) *Hom. XXIII. sur les SS. Evang.*
(2) I. *Epit. de S. Paul aux Corinth.* C. XIII. v. 3.

tueux tombeaux. Ce Caius Cestius, en effet, n'est autre chose qu'un cuisinier enrichi par les honteuses prodigalités de l'empire.

De semblables tombeaux sont de véritables scandales, j'en conviens ; mais il y a dans l'érection des monuments funèbres, en général, une pensée instinctive de l'immortalité de nos âmes et des espérances d'une autre vie, qui les rend précieux et respectables à un éminent degré. Il répugne, en effet, souverainement à l'homme de croire, que pour lui, tout se termine au moment où son corps est déposé dans le tombeau ; voilà pourquoi il s'efforce, même par des monuments matériels, d'immortaliser les souvenirs de ceux qu'il a perdus.

Sans doute on a trouvé parmi les monuments funèbres du paganisme, des tombeaux sur lesquels, d'après la belle expression des anciens chrétiens, on insultait à la mort. On y vit graver des paroles comme celles-ci : *Maison éternelle.* On y lut, parfois, comme sur l'un des monuments de la Voie Latine, par exemple, des inscriptions ainsi conçues :

« On ne voit ici ni mon nom, ni celui de mon » père, ni d'où je suis venu, ni ce que j'ai » fait.

» Muet pour l'éternité, je suis cendre, osse- » ments, rien.

» Je ne suis plus, je ne fus point ; je ne suis » que le fils du néant.

» Passe, et ne me reproche rien, tu seras
» ainsi (1). »

Sans doute on vit des insensés se couronner de fleurs et s'enivrer de plaisir sur ces mêmes tombeaux. On les entendit répéter avec la licencieuse poësie des anciens :

. . . O beate Sexti
Vitae summa brevis spem nos vetat inchoare, longam
Jam te premet nox, fabulaeque manes,
Et domus exilis plutonia, quo simul mearis,
Non regna vini sortiere talis. . . . (2)

Mais, au milieu de ces aberrations de la raison humaine, la pensée de la mort a toujours été, pour l'homme, un grand enseignement, la matière de réflexions bien profondes. De même aussi, malgré le fastueux orgueil de plusieurs, l'érection des tombeaux a été, de tout temps, nous le répétons, l'expression d'une pensée morale infiniment respectable, une protestation instinctive en faveur de l'éternel avenir, dont le sensualisme voudrait en vain faire oublier la pensée.

Voilà pourquoi les plus anciens de tous les monuments sont les tombeaux. Voilà pourquoi on ne détruira jamais, dans le cœur des peuples, le sentiment de crainte religieuse qu'y

(1) Bosio, liv. III. c. 24.
(2) Horace. Liv. I. Ode. 4. à Lucius Sextus.

rattache la pensée de la mort et de ce qui doit la suivre.

Quant à nous, chrétiens, si la vue des monuments funèbres peut et doit sans aucun doute, nous inspirer de sérieuses pensées, sur les suites d'une vie où nous passons pour un jour; quelles espérances d'immortalité ne doit-elle pas, en même temps, réveiller dans notre cœur, si nous sommes fidèles à Dieu, si nous sommes vraiment dociles à la voix de notre conscience ?

N'est-ce pas, en effet, pour nous, comme pour les chrétiens des premiers âges, que le Prince des Apôtres écrivait jadis : « Béni soit le » Père du Seigneur, qui dans sa grande mi- » séricorde vous a régénérés, dans la résur- » rection de J.-C., et vous a donné l'espé- » rance de la vie, l'espérance de cet héritage » pur, immortel, incorruptible qui vous attend » au Ciel ? . . . . C'est ce qui doit vous » combler de joie, maintenant que dans un » temps si court, vous êtes affligés de diverses » épreuves, afin que votre foi ainsi raffer- » mie, et beaucoup plus précieuse que l'or, » se trouve digne de louange, d' honneur et » de gloire, au jour de la révélation du Sau- » veur (1). »

Et ne pouvons-nous pas nous appliquer à

(1) I. Ep. de S. Pierre Chap. I, v. 3. et succ.

chacun en particulier, les paroles d'un enfant de la France comme nous, d' un apôtre des temps actuels (1): « Il est donc bien vrai que » cette vie n'est autre chose qu'un peu d'espace » entre un berceau et une tombe, autre chose » qu' un chemin fort court, dont les cyprès » tracent les bords .... Et toi, monde or- » gueilleux, qu'es-tu ? sinon un désert aride » où l'on jette sa tente en courant; un vaste » cimetière où de toute part s'élèvent des cris » de douleur, aussi perçants que ceux de Ra- » chel, où coulent des pleurs aussi amers que » ceux d'Agar ou de la fille de Jephté. . . . » O mort ! toi seule es désirable, les in- » sensés te regardent comme le voile qui » couvre l' affreuse nuit du néant; mais pour » moi tu es le fanal du feu qui brille au bout » de l'horison du monde, pour m' introduire » dans l'éternité . . . O mort ! ils sont heureux » les amis du Seigneur, qui s'endorment dou- » cement dans tes bras! accompagnés de leurs » bonnes œuvres, comme de joyeux moisson- » neurs qui sont chargés des fruits de la mois- » son, ils se reposent éternellement de leurs

(1) Mgr. Retord vic. ap. au Tong-King. — Voir nos *Lettres à Mgr. de Langres*, *sur la Congrégation des Miss. Etr.* p. 413.

» fatignes : *Beati mortui qui in Domino mo-*
» *riuntur* (1). »

Oui, bienheureuses les âmes de ceux qui s'endorment dans la paix du Seigneur ! Mais pour celles, qui souillées de péchés, tombent entre les mains formidables de sa justice, quel terrible réveil se trouve au delà du tombeau !

Le cimetière placé de l'autre côté de la muraille, à l'intérieur de la ville, est bien propre à réveiller dans vos cœurs ces tristes pensées. Là se trouvent, en effet, les froides tombes du protestantisme, et celles non moins affligeantes du schisme de Photius (2).

(1) Apoc. C. XIV. v. 13. - Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

(2) Les malheureux schismatiques russes, en particulier.

Malgré les négations intéressées des russes, il est facile de se convaincre, que même après le schisme de Michel Cérulaire, cette église demeura fidèle au S. Siége ; il est également certain que la foi lui est venue de l'Occident, comme de l'Orient.

Le frère de S. E. le cardinal Vizzardelli publia, il y a plusieurs années, à Rome, une intéressante dissertation latine sur cet objet. Le R. P. Theiner, dans ses *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites, en Pologne et en Russie*, a traité la même question avec succès. M. de Bussière parlant de la basilique de S. Pierre, rapporte aussi les souvenirs

Peut-être dans votre séjour à Rome, aurez-vous été à même de voir, le soir, marcher lentement dans les rues, au lieu de ces imposantes processions de religieux qui forment le cortége des convois catholiques, la voiture funèbre destinée aux morts qui n'appartiennent pas à l'Eglise de J.-C.

Un noir attelage, et personne à la suite, pour accompagner le cadavre porté à la demeure, où il restera jusqu'au jour de la résurrection ; voilà ce que vous avez vu. Et ce spectacle vous aura tristement émus.

Au point de vue religieux, ce lugubre spectacle est plus douloureux encore.

Ici, après tout, il ne s'agit que du corps; mais l'âme de ces pauvres morts où va-t-elle ? Où va surtout celle des malheureux égarés par les doctrines de l'hérésie ? Ils ont vécu sans trop savoir, bien souvent, ce qu'ils ont dû croire, ce qu'ils ont dû pratiquer. Ils sont

historiques et l'irréfragable lettre de S. Grégoire VII qui le constatent. Le R. P. Rosaven, dans son livre sur l'église russe, avait précédamment envisagé, sous divers points de vue, la question de ce schisme, traitée de même, par M. de Maistre, dans son livre *Du Pape*. Enfin, dans notre *Lettre aux Evêques de Russie*, nous avons présenté, sur la même matière, quelques considérations que nous crûmes propres à éclairer la bonne foi des russes, sur leurs fatales erreurs.

morts sans aucun secours des sacrements, sans expiation pour les fautes commises, séparés de l'Eglise, de l'unique Eglise de J.-C. — Où vont ces âmes, je le demande ?

Grand Dieu, quel sujet trop fondé de formidables craintes ! quel avenir de terreur et d'effroi !

Parmi les uns et les autres, il en est surtout, qui profondément touchés de la grâce, ont, pendant leur vie, résisté obstinément à la voix de Dieu, et sont morts. Ils ont reculé devant les sacrifices d'ambition, de fortune, que la confession de la vérité eut exigés d'eux ; et ils sont morts, laissant, il est vrai, à leurs fils en héritage, des titres, des emplois et de l'or (1). Mais eux, les infortunés, de quel prix les paient-ils, ces biens et ces honneurs !

(1) Parmi les preuves si nombreuses des conversions arrêtées par des considérations humaines, on peut citer l'exemple que nous allons rapporter. Les faits, il est vrai, se sont accomplis hors de Rome, mais ils ne rentrent pas moins dans le sujet qui nous occupe. Ces faits, les voici : Une grande dame russe, la princesse Alexis Galitzin, morte depuis quelques années, fut touchée de la grâce, et resolut de se faire catholique. Avant d'accomplir l'acte de son abjuration, elle voulut consulter une dernière fois son ancien confesseur, ecclésiastique distingué du clergé russe, et lui dit : « Je suis décidée à me » faire catholique ; mais je veux avoir encore vo-

D'autres, au dernier moment, ont vu la lumière, et ils ont cru ; mais entourés comme ils étaient, il leur a été impossible d'abjurer publiquement leurs fausses doctrines. A ceux-là, nous en avons la confiance, Dieu aura donné, en même temps, la grâce du parfait repentir. Si donc leurs corps sont ici, leurs âmes, nous l'espérons, sont réunies maintenant à celles des chrétiens morts saintement dans la profession de la vraie foi.

Quelques monuments placés dans le même cimetière réveillent en notre mémoire ces consolants souvenirs. Deux tombes russes, entre autres, nous les rappellent.

La première est celle d'un jeune homme, mort à la fleur de l'âge, avec une innocence conservée de la manière la plus admirable. Il a rempli d'espérances, au moment de sa mort, le prêtre catholique et les âmes fidèles réunis, par

» tre avis. Je vous adjure donc, comme si vous » étiez au tribunal de Dieu, de me dire la vérité » sur les catholiques et sur nous. Eh bien ! puis- » que vous me parlez ainsi, je vous dirai : Ne » voyez-vous pas qu'ils ont la vie, et que nous » sommes morts; nous sommes une branche coupée « et desèchée. Puisque vous êtes convaincue et » que vous voulez changer de religion, exécutez-le, » ma fille. — Mais, mon père, pourquoi ne le faites- « vous pas vous-même ? — Plaignez-moi, ma fille, » je suis placé trop haut. » — Et il mourut dans le schisme.

une disposition particulière de la Providence, pour recevoir son dernier soupir.

L'autre, jeune fille pure et animée des plus beaux sentiments, mourut aussi, laissant après elle de véritables consolations.

A celle-là Dieu avait donné une mère qui l'aimait au-delà de tout ce qu'on peut dire. Cette perte fut un coup de foudre pour la malheureuse, dont la raison et la vie furent cruellement en danger. Son enfant morte était l'unique objet de ses entretiens et de ses pensées. Sans cesse entourée des souvenirs qui pouvaient entretenir sa douleur, elle n'avait même plus de larmes à verser, comme soulagement. Une idée fixe, douloureuse et fatale la minait, et la faisait lentement mourir. A chaque heure du jour et de la nuit, elle appelait sa fille ; elle baisait avec désespoir le marbre insensible qu'un crêpe recouvrait, et qui lui rappelait des traits si cruellement chers.

Elle priait Dieu aussi ; mais éloignée du bercail, comment pouvait-elle entendre la voix du pasteur seul capable de lui faire trouver un peu de soulagement à ses maux? Se trouvant hors de l'arche, comment, pour emprunter les expressions de nos divines Ecritures, eût-elle évité d'être submergée dans les eaux de la tribulation ?

Heureusement le Seigneur la prit en pitié; ses yeux s'ouvrirent peu à peu à la lumière de la

vérité divine. Elle put, dans les consolations offertes à sa peine, apprécier d' une manière sensible, en quelle confession chrétienne se trouvait la véritable charité. Elle comprit, que là aussi, se trouvait l'esprit de Dieu, la foi du Christ. Elle quitta le schisme pour rentrer dans l'Eglise d'où ses pères étaient malheureusement sortis.

Depuis ce moment, son cœur eut d'abandantes larmes à verser sur la mort prématurée de sa fille; mais à ces larmes se joignirent la force de supporter une semblable peine, et le courage de la résignation. Depuis ce moment elle sentit, elle éprouva encore la vérité de ces touchantes paroles du Sauveur: » Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes » chargés, et je vous soulagerai (1). »

Des douleurs comme celles d'une mère privée ainsi de toute espérance en ce monde, vous ne les éprouvez pas, sans doute, en ce moment; mais sondez vos cœurs, et voyez, sous d'autres rapports, si vous n'êtes pas accablés de quelque poids dont la religion seule peut vous délivrer, en vous soulageant. Sondez vos cœurs, et voyez s'ils ne souffrent pas uniquement, parce que vous ne faites point

(1) Voyez le beau commentaire de ces paroles de l'Evangile, fait par l'auteur de *l'Imitation de J.-C.* Liv. IV. C. 1.

pour votre âme et pour Dieu, tout ce que le divin Maître vous demande.

Anciens cimetières chrétiens de Lucine, de Ste. Comodille, de S. Cyriaque et de S. Timothée.

Ainsi, vous l' éprouvez en ce moment, un cœur chrétien est profondément attristé à la vue des anciens tombeaux de la gentilité, à la vue de l'enceinte qui renferme ceux de l'hérésie et du schisme modernes ; mais les souvenirs des lieux où nous sommes ne sont pas tous, il s'en faut beaucoup, sans douceurs et sans consolations. Là, en effet, se trouvaient plusieurs des cimetières où l'on déposa jadis les corps des témoins d'une foi que tant de malheureux, parmi nos frères, ont abandonnée depuis, pour suivre l'erreur.

Nous vous ferons pénétrer, un jour, dans les catacombes qui accompagnent d'autres sanctuaires; aujourd'hui nous nous contenterons de nommer celles qui se trouvent ici, et de vous en indiquer l'origine.

La plus célèbre de toutes est celle de Lucine (1). Cette dame romaine, à l'exemple de tant d'au-

(1) La statue de cette sainte femme se trouvait dans l'un des transeps de la basilique avant l'incendie. On y voyait aussi deux inscriptions, dont l'une était ainsi conçue: « Le cimetière de Lucine est ici, le cime- » tière où elle enterra le corps de nombreux martyrs.»

tres, dans tous les âges de l'Eglise, consacrait sa fortune et son temps aux bonnes œuvres. Disciple de S. Paul, qui lui avait fait connaître la vérité de l'Evangile, elle transporta des *Eaux Salviennes*, le corps de l'Apôtre, et le déposa dans le jardin où s'éleva depuis la basilique. Des milliers de martyrs vinrent se grouper autour du vénérable tombeau; et ainsi on forma le premier cimetière.

Non loin de là, Comodille, vierge chrétienne, fit également don à l'Eglise d'un fond de terre, où l'on enterra une quantité d'autres martyrs, et le nouveau cimetière porta le nom de la bienfaitrice.

Au temps de S. Marcel, une autre Lucine ensevelit de ses propres mains, et fit déposer dans le terrain connu plus tard sous le nom de cimetière de S. Cyriacus, les corps de ce généreux martyr et de ses compagnons.

Un autre martyr, S. Timothée d'Antioche, déposé après son supplice, près du lieu consacré par le tombeau de S. Paul, donna son nom à la quatrième catacombe de cette partie des environs de Rome.

Les mêmes cimetières, du reste, en formèrent plus qu'un, avec le temps; ils finirent même par être joints à celui de S. Zénon et de S. Anastase, aux *Eaux Salviennes*.

L'oratoire de S. Anaclet et l'ancienne basilique.— Souvenirs de l'infidélité de l' Angleterre qui s' y rattachent. — Souvenirs et mission catholique de la France.

Peut-être aurez-vous entendu dire aux malheureux nés dans le protestantisme , que le culte des saints était une invention du moyen âge , étrangère à la pureté du christianisme. Ce que nous vous avons dit de l'empressement des fidèles à vénérer , dès les premiers temps , le tombeau de S. Pierre , vous aura déjà fait voir l'égarement funeste de ces hommes à qui l'éducation d' enfance peut inspirer de tels sentiments. Les faits relatifs à la sépulture de S. Paul vous le confirmeront de la manière la plus positive.

De même que pour visiter les reliques de S. Pierre, les chrêtiens s'exposèrent, bien souvent, à la mort; de même le firent-ils, et avec le même empressement, pour celles de S. Paul. S. Tranquillin, par exemple, fut lapidé , sous Dioclétien, pendant qu'il se trouvait en prières, devant ce tombeau.

S. Anaclet, comme nous l'avons vu, y avait fait construire un oratoire que Constantin remplaça par une basiliqne, beaucoup moins grande que celles du Sauveur et de S. Pierre, mais non moins riche, sous certains rapports.

Cette basilique fut consacrée en 324.

En 386 les empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius la firent reconstruire (1) sur le vaste plan qu'elle a conservé jusqu'ici. Un portique couvert y conduisait en ligne droite, depuis la porte de la ville; mais, depuis bien longtems, il n'en reste pas de vestiges.

A l'extérieur, la basilique n'offrait rien de remarquable (2) ; mais l'intérieur renfermait des trésors, dont la perte ne sera jamais complétement réparée.

De tous ces trésors le plus précieux, à beaucoup d'égards, était la série de portraits des Souverains Pontifes, depuis S. Pierre, jusqu'à nous.

Plusieurs de ces portraits n'offraient, il est vrai, aucune authenticité dans la ressemblance; mais il y en avait assez de parfaitement historiques, pour en faire vivement regretter la destruction (3).

Cette série, du reste, venait parfaitement compléter la grande pensée rendue à S. Pierre et à S. Jean, où se trouvent les statues des apôtres, celles des fondateurs d'Ordres religieux

(1) Elle fut terminée seulement en 395. sous l'empereur Honorius.

(2) Il faut excepter la mosaïque de la façade.

(3) Voir les réflexions de l'abbé Gerbet sur ces portraits historiques.-*Esquisse de Rome chrétienne.* T. I. p. 346.

et de quelques docteurs choisis parmi les plus illustres de l'Orient et de l'Occident (1). Réunies ainsi par la pensée, ces images résument, en un seul souvenir, la mémoire des grands hommes qui ont fondé, propagé, défendu et sauvé la foi, dans la lutte incessante de nos dix-huit siécles.

Aujourd'hui que les portraits des Papes se rétablissent à S. Paul, cette pensée, au point de vue religieux, y revivra bientôt; mais, sous le rapport de l'art, le mal causé par l'incendie demeurera en partie sans remède. (2).

Il en sera de même pour les belles colonnes, les fresques et les mosaïques qui ont péri à la même occasion. Dans l'intérêt archéologique, de même, la grande porte en bronze, est encore à regretter.

Quant à la basilique, elle était construite à cinq nefs, avec les transeps divisés, plus tard, par une rangée de colonnes supportant un mur, dans le sens de la longueur, afin de soutenir la charpente des combles.

Le maître-autel avec le baldaquin, de style gothique, avait été construit en 1280, par les soins de Barthélemy, abbé de S. Paul. Une en-

(1) Les quatre docteurs qui soutiennent dans l'abside, la chaire de S. Pierre.

(2) Une portion des anciens portraits a été sauvée.

ceinte formant le chœur, l'accompagnait, dès cette époque, et fut agrandie par Sixte-Quint. Au-dessous de l'autel s'ouvrait la Confession, portant aussi le nom d'oratoire de Léon III, à cause des embellissements opérés, en ce lieu, par le Pontife. Venait ensuite l'oratoire dit de S. Julien, servant d'entrée au cimetière de Lucine. Sixte-Quint ferma cette entrée, à l'occasion de la nouvelle construction du chœur.

On trouvait aussi, dans les transeps, d'autres chapelles, parmi lesquelles celle du Crucifix de Ste. Brigitte. Cette dernière chapelle avait été construite par Benoît XIII, pour recevoir l'image devant laquelle la sainte priant à la Confession de S. Paul, avait eu ses sublimes révélations (1).

On y voyait enfin, sur la porte d'entrée latérale de la basilique, la célèbre devise d'Angleterre : *Honny soit qui mal y pense.* Ce monument, jusqu'à ces derniers temps, demeurait là, comme un témoin des devoirs de protection spéciale contractés jadis, sur la basilique, par la couronne de la Grande-Bretagne. Il y de-

(1) Devant le même Crucifix vint souvent prier, de nos jours, une sainte âme dont il nous a été donné de retracer les vertus, et dont nous vous ferons visiter le tombeau. — Voir la *Notice sur la vie et sur les vertus de l'humble servante de Dieu Anna-Maria Taigi.* Rome, 1849.

meurait, comme un vivant reproche de l'infidélité persévérante à les remplir.

Dieu ne permit pas que ce témoignage d'erreur obstinée subsistât plus longtems; l'incendie le détruisit. Et Dieu attend encore que la voix de la conscience rappelle enfin les souverains d'Angleterre à la profession de la véritable foi du Christ, à l'accomplisement des devoirs que cette profession impose.

Sur un autel de l'ancienne nef, les armes de nos rois témoignaient également en faveur de cette vérité, que le souvenir de la France se trouve, à Rome, partout où l'on signale une grande pensée de générosité ou de dévouement.

Cet autel était celui de S. Urbain, l'un des sept principaux de la basilique.

Le don beaucoup plus considérable fait par Charlemagne, sous le pontificat d'Adrien I, avait, du reste, depuis bien longtemps, acquis à la France, dans cette église, des droits à la reconnaissance du S. Siége (1).

Aujourd'hui un autre monument précieux, sous bien des rapports, rappellera, dans la nouvelle église de S. Paul, la pensée de notre

(1) Ce don se composait d'un autel en argent, de vases sacrés et d'une Bible conservée à la bibliothèque de S. Calixte.

pays, la mission providentielle que Dieu nous a confiée pour la propagation de la foi dans le monde.

Je veux parler des colonnes d'albâtre oriental, envoyées d'Egypte, à Grégoire XVI, par Méhémet-Aly, pour la reconstruction de l'édifice.

Cet acte fut suivi, sous le règne de Pie IX, du mouvement extraordinaire qui porta le Sultan de Constantinople à se rapprocher du Pontife de Rome, à échanger avec lui ces présens devenus une ressource de Providence, aux jours de l'infortune. Cet acte fut suivi, sous la prétendue république romaine, d'un fait bien plus étonnant encore. Pendant le règne des sectaires, en effet, on vit, dans la cité des Pontifes, le drapeau de Mahomet devenir un symbole de protection pour des chrétiens fidèles à leur foi, pour des religieux, pour de hauts dignitaires de l'Eglise persécutés par des ingrats. Oui, ce drapeau si longtems emblême de sang et de mort pour les disciples de J.-C., nous vous l'avons déjà dit, on l'a vu flotter, comme signe de paix et de sécurité, sur un couvent catholique (1) menacé, comme tous les autres, par l'impiété triomphante, au temps de l'usurpation des impies.

(1) Le couvent des Arméniens de S. Antoine, près S. Pierre.

Et tous ces faits, dont l'acte du vice-roi d'Egypte fut le prélude, à qui les doit-on, dans l'origine? A l'influence française, qui agissait avec tant de puissance, sur le Pacha, dans les jours de sa gloire. On les doit à l'influence française qui, nous l'avons vu de nos propres yeux, en parcourant ces mers, étendait les stations du catholicisme, à mesure que triomphaient la politique de Méhémet-Aly et les armes d'Ibrahim (1).

La France, en effet, même sans le savoir, même sans le vouloir, ne fait pas un seul pas sur la terre infidèle, sans y servir la cause du catholicisme, dont elle est le drapeau.

A l'Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique, la cause de l'hérésie; à la Russie, celle du schisme; mais à la France, la cause de l'Eglise romaine, la cause de la vraie foi sur toutes les mers; voilà ce qui, par la seule nature des choses, est réservé, dans le présent, et dans l'avenir, aux grandes puissances maritimes de l'Europe.

Pour unique preuve, je vous dirai d'examiner un instant, les actes accomplis, même

(1) Ces stations s'échelonnaient, en effet, sur les côtes de la mer rouge, jusqu'à la colonie anglaise d'Aden. Cette dernière chrétienté seule est restée debout, après que l'Angleterre eût refoulé dans les anciennes limites, la puissance du vice-roi.

dans un temps où, certes, l'on ne saurait dire que le gouvernement français ait préféré aux intérêts matériels, le bien du catholicisme.

Dans la Méditérannée, la France à peine maîtresse d'Alger, y replante aussitôt la foi, y relève la croix que nulle puissance désormais n'osera plus abattre. La France, en protégeant Tunis, fait également, sur la plage sanctifiée par la mort du plus saint de nos rois (1), élever un sanctuaire à Dieu, sous l'invocation de ce martyr de la piété chrétienne. A Constantinople enfin, comme en Egypte, la cause catholique est demeurée la sienne; et si le monde chrétien lui reproche une chose, c'est de ne pas accomplir avec assez de force une telle mission.

Dans l'Océan, sur les côtes occidentales de l'Afrique, les stations de ses navires ou de ses marchands, offrent partout où elles se rencontrent un asile à la tente des missionnaires. En Chine, la politique anglaise entreprend et termine une guerre d'intérêts matériels et de commerce; c'est un traité de paix et de liberté que la France négocie et conclut en faveur des chrétiens. Jusqu'aux extrémités de ces mers orientales où l'Amérique marchande tend à s'établir, les navires de la France paraissent, et leur première œuvre est d'y assurer du moins la vie des missionnaires. En Cochinchine ils foudroient la

(1) S. Louis.

flotte des bourreaux d'un nombre infini de prêtres et de chrétiens. Dans l' Océanie, ces mêmes navires deviennent également les appuis ou les vengeurs de nos frères. Ils l'étaien hier, ils le sont encore aujourd'hui (1); ils le seront surtout demain, plus puissants et plus glorieux, quand la France aura traversé les angoisses de mort où elle se trouve.

Et voilà, nous le répétons , le magnifique avenir de la France sur les mers (2). Voilà quelles pensées de grandeur et de gloire doivent vous nourrir, quand vous contemplez à S. Paul, la richiesse matérielle des colonnes de Méhémet-Aly.

(1) Voyez au sujet de la récente expédition faite dans l'archipel Salomon, pour venger la mor de trois missionnaires, la *Revue Coloniale*. Mars et avril 1849, p. 161.

(2) Dans ces dernières années ,plusieurs officiers de notre brave marine militaire, se sont acquis des droits à la plus vive reconnaissance de l'Eglise. Les noms de l'amiral Cécille , par exemple, de MM. Lapierre, Favain-Lévêque, Fornier-Duplan, Dutaillis et de tant d'autres, ne seront jamais oubliés. Le dévouement bien plus méritoire encore du commandant Marceau, neveu de l'illustre général, et celui du vicomte des Cars offriront dans les annales des missions, un exemple qui produira un jour de grands fruits.

Quant à M. de Lagréné à qui l'Eglise doit le traité de Chine, sa conduite est également digne d' une éternelle reconnaissance.

Voilà enfin les espérances que nous offrent l'esprit catholique de notre pays, l'esprit de dévouement, de générosité des enfants de la France, toujours fils des croisés quoiqu'on dise, et toujours dignes de leurs pères, les plus constants, les plus glorieux défenseurs de la sainte Eglise.

Oui, les jours approchent, où pénétré d'une nouvelle reconnaissance pour les grandes œuvres accomplies par la France, le Vicaire du Christ rappelant les services anciens et les comparant aux services nouveaux, répétera, comme le firent jadis les plus saints et les plus grands de ses prédécesseurs: « La glorieuse mémoire » de vos pères vit dans le souvenir de la » très-sainte Eglise romaine, de telle sorte que » la rappelant constamment à la pensée de no- » tre cœur, nous ne cessons, un moment, de » rendre à Dieu nos actions de grâce (1). »

» Les relations des anciens nous appren- » nent combien nos prédécesseurs, les Ponti- » fes Romains, ont travaillé à la délivrance » des chrétiens de l'orient; leurs actes d'ail- » leurs nous le disent. L'un d'eux, en effet, » le Pape Urbain, d'heureuse mémoire, a fait » retentir sa voix au loin, s'adressant aux en- » fants de l'Eglise, dans les diverses contrées

(1) Lettre du Pape Alexandre III. à la reine de France.—Apud Mansi. *SS. Conc. Coll.* T. XXI.

» de la terre. Et à son appel, les peuples au
» delà des monts, *particulièrement ceux du*
» *royaume des français, guerriers très valeureux*
» *et très-forts* ; ceux d'Italie de même, se réu-
» nirent, enflammés par la charité. Puis for-
» mant une grande armée, au prix de leur
» sang répandu en grande abondance, avec
» l'aide de Dieu, ils purgèrent des souillures
» de l'infidélité, la ville où Notre Sauveur
» voulut souffrir pour nous, le tombeau glo-
» rieux qu'il nous a laissé en témoignage de
» sa Passion (1). »

Il approche le jour, où sortant des épreuves cruelles que Dieu lui envoie, pour la punir et la purifier, la France méritera d'entendre répéter, par l'Eglise, ces autres paroles d'un Souverain Pontife : « Le fils de Dieu, aux
» ordres de qui obéit l'univers, devant la vo-
» lonté de qui s'incline l'armée des esprits
» célestes, a constitué, comme signe de la di-
» vine puissance, les différents empires, d'après
» la division des langues et des races; il a
» institué les régimes divers des peuples, afin
» de les employer à l'exécution des ordres du
» ciel. De ce nombre, comme autrefois, la
» tribu de Judas, parmi les fils du patriarche

(1) Lettre L. XXXVIII du Pape Eugène III à Louis VII roi de France. Apud Mansi. *SS. Conc. Coll.* T. XXI.

» a reçu le don d'une bénédiction particulière;
» de même *le royaume de France a été décoré*
» *d'une prérogative d'honneur et de grâce, au*
» *dessus de toutes les nations de la terre* (1). »

Le souvenir d'un autre monument placé sous l'ancien portique pourra vous servir encore de leçon bien utile dans les présentes conjonctures. C'est le tombeau de Pierre Léon, défenseur des Papes Urbain II et Gélase II (2).

Le père de ce bienfaiteur de l'Eglise était juif; son fils, portant le même nom que lui, devint, plus tard, un des anti-papes. Il mourut impénitent, et fut jeté ignominieusement dans une fosse profonde, d'où il ne fut jamais tiré.

(1) *Greg. PP. IX. Epis. XXXI ad S. Lud. Franc. regem.* Apud Mansi. T. XXIII. « Dei filius
» cujus imperüstotus orbis obsequitur, cujus bene-
» placitis coelestis exercitus agmina famulantur, se-
» cundum divisiones linguarum et gentium signum
» divinae potentiae diversa regna constituit, diversa
» populorum regimina in ministerium mandatorum
» coelestium ordinavit: inter quae sicut tribus Ju-
» da inter ceteros filios patriarchae ad specialis be-
» nedictionis dona suscep'tur, sic *regnum Franciae*
» *ceteris terrarum populis a Domino praerogativae*
» *honoris et gratiae insignitur.* »

(2) Il contribua à la délivrance de ce dernier. Urbain II réfugié dans son palais, y mourut.

Tous ces faits, nous le répétons, sont extrêmement utiles à méditer, dans le temps où nous sommes.

Le père, en effet, défendit et vengea les Souverains-Pontifes; et le fils enorgueilli des services rendus, voulut s'élever en usurpateur, sur le siège de S. Pierre si noblement protégé par sa famille. Il oublia que défendre le S. Siège est un devoir; que Dieu récompense, il est vrai, avec magnificence, les nations ou les individus, quand ils savent dignement l'accomplir; mais que ni les individus, ni les peuples n'ont le droit de s'enorgueillir pour l'avoir fait. Il oublia que toute puissance dans le monde se brise, quand elle veut imposer à l'Eglise, pour reconnaissance, des exigences incompatibles avec la liberté, avec la dignité du Souverain Pontificat.

Incendie et reconstruction de la basilique.

De grands travaux de réparations s'exécutaient, par ordre de Pie VII (1), lorsque, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823, le feu prit à la charpente, et consuma, en peu d'instants, presque tout l'édifice.

Pie VII alors sur le point de mourir, ne connut point le malheur, occasionné par la négligence d'un ouvrier employé aux réparations.

(1) Il avait été moine bénédictin, à S. Paul.

La Providence permit que le tombeau de l'Apôtre, les reliques, plusieurs portraits des Papes, la chapelle du Crucifix et celle du S. Sacrement fussent conservés au milieu de ce terrible incendie.

A peine parvenu au trône pontifical, Léon XII s'occupa sérieusement de la reconstruction du vénérable édifice. Sur l'appel qu'il en fit à la charité catholique, d'abondantes offrandes arrivèrent à Rome, des diverses contrées de l'Europe; et, là encore, on eut une preuve sensible de cette foi vivante à l'unité romaine, qui forme un des caractères fondamentaux de la véritable Eglise de J.-C.

Les prudents et les sages du siècle avaient opiné pour l'abandon complet de l'édifice, et pour le transport du tombeau de l'Apôtre, dans une autre église. Le mauvais air, disait-on, rend ce lieu inhabitable, pendant un tiers de l'année. Les dépenses de la reconstruction seront énormes, ajoutaient les autres; *ad quid perditio haec* (1)? il y a tant d'autres basiliques à Rome pour y déposer honorablement les précieuses reliques.

D'autres proposaient l'adoption d'une demi-mesure. Ils conseillaient de substituer à la

(1) A quoi bon cette perte?-Paroles de murmures des disciples du Sauveur, au moment de la Cène. — S. Matt. c. XXVI. v. 8.

vaste construction d'autrefois, une église restreinte, de forme toute moderne (1), et de conserver le souvenir de l'ancienne étendue, par un mur d'enceinte placé en avant du nouvel édifice.

Heureusement on ne suivit ni l'un ni l'autre de ces conseils.

La reconstruction de la basilique fut résolue; on décida qu'elle se relèverait avec une splendeur digne des temps antiques; et la fécondité de la foi catholique prouva que Rome avait eu raison de compter sur la Providence.

Quelques modifications de détail furent apportées au plan de l'ancien édifice. Le sol en fut un peu élevé, au-dessus des inondations habituelles du Tibre. Un plafond à soffites fut ajouté, pour couvrir la charpente autrefois en vue, dans la grande nef. La tour fut reportée derrière l'abside; et en avant du transept, du côté de Rome, on construisit un portique servant d'abri à l'entrée latérale. Ces modifications sont, pour la plupart, des améliorations heureuses; mais le style choisi pour le portique l'a rendu tellement discordant avec le reste de l'édifice, qu'il est impossible de n'en pas déplorer la construction.

(1) Nous en avons vu autrefois le modèle chez l'architecte Valadier.

Les travaux intérieurs seraient déjà terminés aujourd'hui, sans les derniers troubles politiques. Et c'est ainsi que partout, et pour toute chose, dans Rome, on est à même d'apprécier les bienfaits du pouvoir éphémère sous lequel la ville a gémi jusqu'au moment de votre triomphe.

Monuments de piété, richesses et souvenirs historiques appartenant à l'Eglise S. Paul.

Moins riche que la basilique du prince des Apôtres, l'Eglise consacrée au docteur des nations, renfermait néanmoins des trésors de toute nature, que les plus illustres sanctuaires lui eussent enviés.

L'on pourrait mentionner les pierres précieuses, les lames d'or employées à l'ornement du maître-autel, par l'empereur Valentinien III et par le saint Pontife Léon III ; le magnifique baldaquin en argent, construit par le même pape, et pillé par les Sarrasins (1) ; les autres ornements en argent ajoutés par le Pontife et par ses prédécesseurs S. Symmaque et S. Hormisdas à la Confession, et même aux portes de l'édifice. On pourrait également décrire les mosaïques de S. Léon I, d'Honorius

(1) Ce baldaquin était du poids de 2015 livres.

III et de Jean XXII ; mais il nous est impossible d'entrer en de semblables détails.

Nous ne saurions également vous parler des reliques insignes qu'on y avait réunies, sinon pour vous en indiquer brièvement les principales.

Ainsi, vous ne devrez jamais entrer dans l'auguste sanctuaire, sans vous rappeler, qu'indépendamment du corps de l'Apôtre, là se conservent des restes précieux de la Croix du Sauveur, des vêtements de la Sainte Vierge et des reliques de martyrs et de confesseurs des plus célèbres.

Les corps de plusieurs Souverains Pontifes y furent également déposés.

Quant aux souvenirs historiques rattachés à la même église, nous devons encore nous restreindre à quelques uns des principaux, parmi les autres.

Ainsi, les Vandales de Genséric, en 455 ; les Goths, sous Vitigès et Totila, l'entourèrent du même respect que celle de S. Pierre. Et ainsi S. Augustin célébrant ce triomphe inouï de la religion sur les barbares, put dire, comparant le prise de Rome à celle de Troie: » Là, au milieu de l'incendie des temples et » des statues des dieux, on enlevait les dé- » pouilles saisies, non pour les rendre aux » vaincus, mais pour les partager entre les » vainqueurs. Ici, on reportait, avec honneur et

» religieux respect, les choses prises ailleurs,
» quand on les reconnaissait comme apparte-
» nant aux saints lieux. Là, on perdait; ici,
» l'on conservait la liberté. Là, on enveloppait
» dans l'esclavage ; ici, on interdisait la capti-
» vité. Là, on était opprimé par des ennemis,
» dont on devenait la possession; ici, on était
» élargi par des soldats compatissants. Là, enfin,
» l'avarice et l'orgueil des grecs vaniteux s'at-
» taquait au temple de Junon. Ici, la misé-
» ricorde et l'humilité des barbares, même
» les plus cruels, respectait les basiliques de
» J.-C. (1). »

Mais en 739, avec Luitprand, et en 773, sous la conduite de Didier, les Lombards pillèrent ces mêmes basiliques ; ce que firent également les Sarrasins, en 846. L'empereur d'Allemagne, Henry IV, l'assiégea, sous le pontificat de S. Grégoire VII. Enfin, lorqu'en 1377, Grégoire XI, après la sévère punition infligée à Rome par l'absence prolongée des Papes, vint y reporter le S. Siége, c'est dans l'ancien *atrium* de S. Paul qu'il voulut débarquer, après avoir remonté le Tibre.

D'autres souvenirs pleins d'intérêt, s'y rattachent également. Là, fut déposé, pour quelque temps, le Pape Paul I, mort dans le monas-

(1) De civit. Dei. lib. I. c. 3.

tère voisin, où il était venu, par dévotion, en 768. Trois mois après, le peuple de Rome vint en foule enlever le saint corps et le transporter processionnellement à S. Pierre.

Ste Brigitte, Ste Françoise Romaine, Saint Charles Borromée, S. Philippe Néri et Saint Ignace visitèrent souvent cette église, avec une dévotion toute particulière. S. Ignace et ses compagnons voulurent même y faire, pour la première fois, profession solennelle, suivant la règle de leur institut.

Anciens établissements pieux fondés près de la basilique. — Ville de Giovannipoli.

Dès le temps qui suivit la paix donnée à l'Eglise, par Constantin, de pieux établissements chrétiens se formèrent aux environs de la basilique.

Ainsi le Pape S. Symmaque y fonda un hospice comme, il l'avait fait à S. Pierre et à S. Laurent-hors-des-murs. Saint Grégoire-le-Grand parle d'un monastère de femmes qui s'y trouvait de son temps. Plus tard, on voit qu'il y avait aussi un couvent pour les hommes. Grégoire II, en 715, releva ces établissements désolés, dès cette époque. Vers le milieu du dixième siècle, on y plaça les religieux de Cluny. Ceux-ci, dans le siècle suivant, commen-

cèrent le cloître remarquable qu'on y voit encore.

Hildebrand, depuis Grégoire VII, en fut nommé Abbé par S. Léon IX. Il y exécuta une réforme devenue encore une fois nécessaire, sous Martin V. A cette époque, le monastère fut réuni à la Congrégation bénédictine du Mont-Cassin, qui le possède encore aujourd'hui.

Vers le milieu du neuvième siècle enfin, Jean VIII, pour garantir la basilique contre les invasions du dehors, l'avait entourée d'un bourg fortifié, nommé, pour cette cause, Giovannipoli. Mais les inondations du Tibre et le mauvais air du lieu ne pouvaient pas permettre à la population de s'y fixer pour bien longtemps. Elle s'en retira complètement en effet; et il ne reste pas vestige des anciennes habitations.

Sanctuaires des trois fontaines.

A deux milles environ de la basilique, près d'une route qui s'éloigne, à gauche, de la voie d'Ostie, se trouve une enceinte de murailles renfermant trois églises.

Ce lieu, autrefois nommé *ad aquas Salvias*, fut le théâtre du martyre de S. Paul.

Là, se trouve l'église connue sous le nom de *S. Paul-aux-Trois-Fontaines*, à l'occasion du

miracle opéré, lorsque la tête de l'Apôtre bondit, trois fois, sur le sol, et en fit jaillir les sources qui s'y voient encore.

On y conserve également la colonne où la tradition rapporte que l'illustre témoin de J.-C. fut attaché, pour le supplice.

En avant de ce premier sanctuaire, on trouve celui de *Sainte-Marie-échelle-des cieux*, ainsi nommée par suite de la céleste vision de S. Bernard. Ce grand docteur, cette gloire de la France et de l'Eglise, célébrant un jour la sainte messe, pour les morts, dans l'ancienne église bâtie en ce lieu (1) fut ravi en extase. Il vit, sur une échelle s'élevant de la terre aux cieux, les anges conduire les âmes délivrées du purgatoire, à la suite du saint sacrifice.

Le tableau de l'autel représente cette vision merveilleuse et si consolante, dont l'église a pris le nom.

Parmi les saints représentés dans la mosaïque, au-dessus du même autel, il en est un, S. Zénon, dont vous devez conserver pieusement la mémoire.

Zénon, tribun militaire d'une légion romaine, fut d'abord, en punition de sa constance dans la foi, condamné à travailler de ses mains, à la constructiou des thermes de Dioclétien. Puis

(1) La nouvelle église a été reconstruite d'après es dessins de Vignole, en 1582.

à la tête de *dix mille deux cent-trois soldats*, fidèles, comme lui, à la foi du Christ, il fut décapité aux *Eaux Salviennes*, le 9 juillet 298.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit, à S. Pierre, de Maurice et de ses compagnons, égorgés par des tyrans et morts pour leur foi, sans se défendre. N'oubliez jamais cet exemple ; joignez-le à celui des dix mille hommes de Zénon; et comprenez, par là, comment un soldat chrétien, alors même qu'il lui faut subir la plus cruelle des injustices, doit souffrir en patience, rendre à César ce qui est à César, sans jamais oublier, ni trahir le devoir suprême de rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

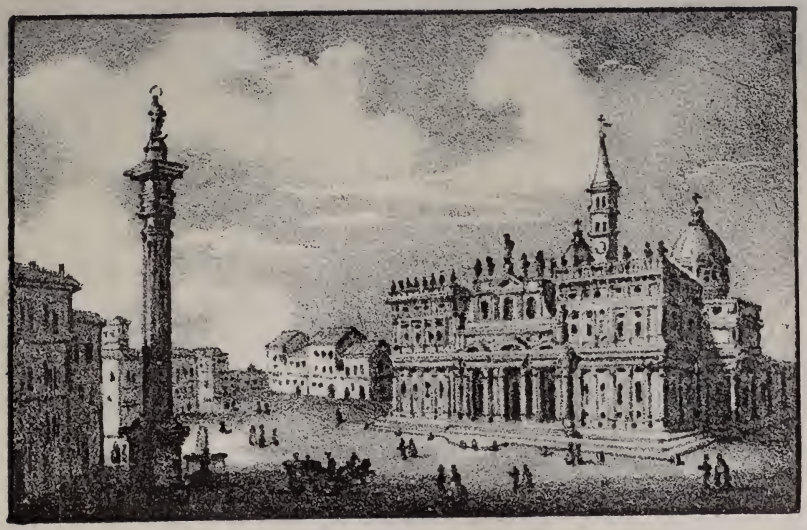
Descendez maintenant, avec respect, dans la crypte qui servit d'entrée au cimetière connu sous le nom du glorieux martyr. Autrefois une voie souterraine conduisait de ce lieu à S. Paul, par le cimetière de Lucine. « Au » jour de la fête de S. Anastase, les moines » de S. Paul, passant par ces catacombes, se » rendaient processionnellement à l'église du » saint titulaire. De leur côté, les religieux » de S. Vincent et S. Anastase allaient, par » la même voie, à S. Paul, à l'occasion de la » station du quatrième mercredi de carême, » qui se célébrait dans la basilique (1). »

(1) *Les sept. basiliques, etc.* T. II. p. 54.

Aujourd'hui le monastère des SS. Vincent et Anastase est désert; la voie souterraine n'existe plus ; et cette touchante communication des jours solennels, entre les religieux, se trouve réduite à un pieux et regrettable souvenir. L'insalubrité de cette portion de la campagne romaine en est la principale et indestructible cause.

L'église et le couvent des SS. Vincent et Anastase, dont nous venons de parler, se trouvent à peu près en face de la *Scala-cœli*. Le Pape Honorius I, les construisit en 627. L'église restaurée par Adrien I, en 772, fut rebâtie en entier, par Léon III, et richement dotée par Charlemagne. Innocent II, en 1138, reconstruisit, sur de plus vastes proportions, le monastère qu'il donna ensuite aux moines de Clairvaux. S. Bernard l'habita, chaque fois qu'il vint à Rome, et y laissa, en qualité d'abbé, Pierre Bernard de Pise, élu ensuite Pape, sous le nom d'Eugène III. On y montre encore, dans une salle basse, jointe au cloître, le lieu où, sur la sépulture des religieux, S. Bernard parla si éloquemment de la mort, aux Pères assemblés pour l'entendre.

Honorius III, en 1221, consacra l'église actuelle. Cette dernière n'offre, à l'intérieur, rien de remarquable; on y distingue seulement les figures d'apôtres, peintes sur les pilliers, d'après les dessins de Raphaël. Par



S. MARIE - MAJEURE

suite de l'excessive humidité du lieu, on n'y conserve même plus les reliques des saints titulaires, et de S. Zénon qu'on y révérait.

Voilà tout ce que nous avions à vous dire de la basilique de S. Paul et des sanctuaires construits sur le lieu de son martyre. Nous allons maintenant rentrer, avec vous, dans l'intérieur de la ville, où nous visiterons la plus remarquable des églises consacrées à Dieu, sous l'invocation de la Ste Vierge.

IV.

SAINTE MARIE-MAJEURE.

Origine de la basilique.

Il n'est pas certain que la basilique connue sous le nom de Ste Marie-Majeure, soit le plus ancien des sanctuaires consacrés à Dieu, sous l'invocation de la très-sainte Vierge, par les chrétiens de Rome. Cet honneur est disputé par la remarquable église de Ste Marie-in-Trastevere (1). Mais Ste Marie-Majeure est

(1) L'origine de cette église est pour vous doublement intéressante à connaître. Là, se trouvait jadis la *taberna meritoria*, lieu d'asile pour les vieux soldats de l'antique Rome. Au commencement du troisième siècle, le pape S. Calixte I l'obtint de l'empereur Alexandre-Sévère, et en fit

incontestablement la plus riche et la plus splendide.

Bien des gens trouvent même que cette richesse est trop éclatante, qu'il y a prodigalité dans les trésors employés par la charité publique, pour orner ce temple de Dieu. Ces hommes sont les mêmes qui, à la reconstruction de S. Paul, répétaient, comme nous l'avons dit : » Ad quid perditio hœc (1)? »

L'esprit de foi d'un vrai chrétien inspire d'autres pensées; et votre cœur vous fera comprendre quels doivent être, à cet égard, vos propres sentiments.

Vous devez également conserver, dans un esprit de foi, le souvenir du miracle attesté par une tradition des plus vénérables, sur l'origine de cette basilique.

Au temps du Pape Libère, Jean Patricius et son épouse, n'ayant point d'enfants, désiraient employer leur fortune en l'honneur de

un oratoire pour les chrétiens. Les uns pensent que le même Pontife consacra cet oratoire sous l'invocation de la Ste Vierge, se fondant sur ce passage de S. Damaze, dans la vie de S. Calixte : » Il construisit la basilique de Ste Marie, au delà » du Tibre. » D'autres prétendent qu'il n'y eut pas d'église, consacrée dans Rome, sous l'invocation de la Ste Vierge, avant la basilique *Libérienne*, autrement dite Ste Marie-Majeure.

(1) A quoi bon cette perte ? — S. Matth. XXVI. v. 8.

la Ste Vierge; un miracle leur en indiqua le mode le plus agréable à Dieu. « Aux nones » du mois d'août (1), dans le temps où la » chaleur est ordinairement la plus forte dans » la ville, la neige couvrit, pendant la nuit, » une partie de l'Esquilin (2). Cette même » nuit, la mère de Dieu avertit séparément » en songe, Jean et son épouse de faire cons- » truire, sous son invocation, une église dans » le lieu qu'ils trouveraient couvert de neige. » Jean le fit connaître au Pape Libère, lequel » assura qu'il avait eu le même songe.

» C'est pourquoi le Pontife vint au milieu » des solennelles prières du clergé et du peu- » ple, sur la colline, que la neige couvrait, et » il y traça l'emplacement de l'église construite » aux frais de Jean et de son épouse, puis » rétablie par Sixte III.

» Cette église fut d'abord connue sous les » noms de *Basilique Libérienne* et de *Sainte Ma-* » *rie de la Crèche.* Mais comme il existait, » dans la ville, un grand nombre d'autres » sanctuaires, en l'honneur de la Ste Vierge, » afin que cette basilique, plus illustre que

(1) Le 5 août.

(2) L'une des sept collines. Le *forum esquilinum*, situé non loin de l'emplacement actuel de l'église, a été abreuvé du sang d'un grand nombre de martyrs.

» toutes les autres, par la grandeur du mira-
» cle, et par la dignité, fût aussi distinguée par
» l'excellence même du nom, elle fut appelée
» Sainte Marie-Majeure. On en célèbre la dé-
» dicace, par une solennité anniversaire du
» jour où tomba cette neige (1). »

Ainsi parle le Bréviaire romain, dans les leçons de la fête destinée à perpétuer le souvenir de cet éclatant miracle.

Comme on le voit, dans ces leçons, le pape Sixte III, au cinquième siècle, reconstruisit l'église à laquelle il donna la forme et les dimensions qu'elle conserve encore aujourd'hui (2).

Nous dirons bientôt à quelle occasion eut lieu cette reconstruction, qui fit, pour un temps, porter le nom de *Basilique Sixtine* à l'église.

Coup-d'œil d'ensemble.

Grâce aux reconstructions plus ou moins heureuses de Paul V et de Benoît XIV, Ste

(1) *Brev. rom.* - Fête de Notre-Dame-des-neiges, le 5 du mois d'Août. — Voir pour les preuves du miracle le grand ouvrage de Paul de Angelis, intitulé : *Basilicae Sanctae Mariae Maioris de Vrbe a Liberio Papa I. usque ad Paulum V. Pontif. Max. descriptio et delineatio.* In 8. Rome B. Zannelli. 1621.

(2) Il faut en excepter, bien entendu, les deux grandes chapelles du S. Sacrement et de la Ste Vierge.

Marie-Majeure, à l'exception de la tour, ne présente plus rien d'antique au dehors. La précieuse mosaïque (1) due à la généreuse piété de deux cardinaux de la maison Colonna, sous Nicolas IV, a beaucoup perdu pour l'aspect, depuis l'adjonction de la disgracieuse façade actuelle (2).

L'intérienr au contraire, malgré les réparations modernes, a conservé, en grande partie, l'antique aspect des basiliques ; seulement, on y regrettera toujours plusieurs monuments que l'antipathie des artistes modernes pour l'art chrétien des vieux âges, en a fait disparaître.

Parmi ces monuments, il faut compter les ambons d'Alexandre III, et les autels du chœur, le maître-autel et le baldaquin élevé, au XV siècle, par le cardinal français, Guillaume d'Estoutteville, archevêque de Rouen.

Heureusement la belle disposition des colon-

(1) On y voit, entre autres, représentés les faits du miracle de la neige et de la fondation de l'église.

(2) Une partie de la mosaïque a même été complètement perdue sous la reconstruction.

En entrant dans l'église, sous le portique, on trouve la statue en bronze de Philippe IV. Ce monument est un témoignage des prérogatives dont jouissent les rois d'Espagne dans cette église, comme la France et l'Autriche, dans les deux premières basiliques de Rome.

nes en marbre (1), qui séparent les trois nefs, n'y a pas disparu, comme à S. Jean ; les mosaïques de Sixte III ornent encore les murs latéraux et l'entablement que supportent ces mêmes colonnes; l'abside enfin a conservé celles que Nicolas IV y fit exécuter, au treizième siècle, par Jacques de Turrita.

Chapelle de la Crèche.

Parmi les chapelles qu'on rencontre dans la même église, celle du S. Sacrement, ou de la Crèche, et celle de la Ste Vierge, sont extrêmement remarquables, même à Rome, où les arts ont tant prodigué de richesses et de génie pour l'ornement des sanctuaires.

La première est due à Sixte-Quint, l'autre à Paul V. Elles sont, l'une et l'autre, décorées de peintures, de sculptures et de marbres, avec une pompeuse magnificence.

On trouve en entrant, dans la celle de la Crèche, les deux oratoires de S. Jérôme et de Ste Lucie, renfermant l'un et l'autre des mouuments pleins d'intérêt pour la piété. Il faut y remarquer surtout l'antique sarcophage chrétien, formant l'autel de ce dernier. Ce mo-

(1) Ces colonnes sont antiques et proviennent du temple de Junon Esquiline.

nument du quatrième siècle, fut extrait du cimetière de Lucine, à S. Paul, quand Sixte-Quint fit transporter ici les reliques des SS. Innocents, pour le motif de piété si touchant exprimé, comme il suit, dans la Bulle donnée en faveur de la Basilique. « Nous avons, dit-il, » placé dans un cercueil en marbre, sous cet » autel, les saints petits corps des Bienheureux » Innocents, transportés par notre ordre, de » S. Paul hors de la porte d'Ostie ; nous les » y avons placés afin que ces fleurs et prémices » des martyrs, ces victimes très-agréables à » Dieu, veillassent en quelque sorte, près du » berceau de Jésus enfant. »

Le sacrophage qui renferme les précieux ossements, est en outre décoré de bas-reliefs symboliques sur lesquels nous appellerons, plus tard, votre sérieuse attention. Nous les laissons, en ce moment, pour vous parler d'abord de l'autel qui a donné le nom à la Chapelle.

Cet autel, placé au dessus du riche tabernacle en bronze qui surmonte l'autel papal, est celui de la Crèche (1). Sixte-Quint le fit construire pour y déposer la vénérable relique

(1) Dans la crypte où cet autel est placé, au lieu même où S. Gaétan reçut de si éminentes faveurs de Dieu, se trouve la statue faite par Bernin, pour rappeler le souvenir de ce grand serviteur de Dieu.

à la quelle rattache si intimemant le souvenir de la naissance du Sauveur.

Ce grand Dieu, dont l'apôtre pénétrant dans les profondeurs de l'éternité divine, nous a dit: » Au commencement était le Verbe, et » le Verbe était en Dieu, et le Verbe était » Dieu; tout ce qui est, fut fait par lui; et » rien ne s'est fait sans lui; » ce même Dieu s'est anéanti jusqu'à prendre notre nature humaine, jusqu'à venir habiter parmi les enfants des hommes: « Et le Verbe se fit chair, et il » habita parmi nous (1). »

Cette naissance selon la chair, eut lieu, comme l'Eglise, dans les pompes religieuses de ce grand anniversaire, le rappelle à ses enfants, « l'année cinq mil quatre-vingt-dix- » neuf, depuis la création du Monde, alors » que Dieu forma le ciel et la terre: depuis » le déluge deux mil neuf cent-cinquante » sept: depuis la naissance d'Abraham deux » mil quinze: depuis Moïse et la sortie » d'Egypte, par le peuple d'Israël, mil cinq- » cent-dix: depuis le sacre du roi David mil » trente deux: la soixante-cinquième semai- » ne suivant la prophétie de Daniel: dans la » cent quatre-vingt-quatorzième olympiade: » l'an sept cent cinquante-deux après la fon-

(1) S. Jean. c. I. v. 1. et 14.

» dation de Rome: la quarante-deuxième année
» du règne d'Octave Auguste, lorsque le mon-
» de entier était en paix: au sixième âge de
» l'univers, JESUS-CHRIST Dieu éternel, fils
» du Père éternel, voulant sanctifier le mon-
» de par sa très-misericordieuse venue, ayant
» été conçu du S. Esprit, neuf mois après
» sa conception, J.-C. fait homme naquit
» de la Vierge Marie, à Bethléem de Ju-
» das (1). »

Et cette naissance si importante dans les destinées de l'humanité; cette naissance à la quelle était intimement liée l'œuvre du salut du monde, avec quelle pompe mondaine fut-elle annoncée aux hommes? Quel palais assez splendide fut jugé digne de recevoir le divin Enfant et sa mère? Quels soins empressés les entourèrent l'un et l'autre? Quels trésors furent prodigués par l'opulence, à la naissance du grand roi?

Cette pompe, ce palais, ces empressements, ces trésors, les voici, tels que le S. Evangile nous les fait connaître.

Un pauvre artisan se rendait à Bethléem, pour y concourir au dénombrement des peuples, ordonné par l'orgueil du César de Rome. La foule des riches descendants de David encom-

(1) Martyr. rom. pour la fête de Noël.

brait les habitations de la ville royale ; l'artisan rebuté partout se refugia dans une étable, avec son épouse, dont la délivrance approchait.

» Et (Marie) enfanta son fils premier-né ;
» elle l'entoura de langes et le déposa dans
» une crèche, parce qu'il n'y avait pas de
» place, pour eux, dans les hôtelleries (1). »

Puis quelques bergers avertis par les Anges; quelques uns de ces hommes de bonne volonté, que la grâce divine favorise et remplit toujours ; quelques bergers bien pauvres et bien simples, vinrent adorer le fils de Dieu fait homme, pour notre amour.

Et ainsi le monde reçut, pour la première fois, les leçons vivantes de celui qui était venu prêcher l'humilité, la pauvreté, l'amour des souffrances ; de celui qui était venu vaincre dans l'homme, le trois penchants de la concupiscence : Orgueil, avarice, et amour du plaisir.

Ainsi commença la grande lutte, qui se poursuit à travers les siècles, sous tous les noms, sous toutes les formes, entre le ciel et l'enfer, entre le bien et le mal ; la lutte engagée, dans ce moment, parmi les peuples de l'Europe, en particulier, d'une manière si éclatante et si profonde.

(1) S. Luc. c. II, v. 7.

Les hommes qui la soutinrent, cette lutte contre l'Eglise et contre Dieu, voulurent dans le principe, étouffer, par la violence, la vérité chrétienne à son berceau. Ils firent couler par torrents, le sang de ses premiers défenseurs. Puis, nombrant la quantité de cadavres qu'ils avaient amoncelés autour d'eux, ils crurent dans cette hécatombe impie, avoir anéanti la foi nouvelle. Et ils élevèrent leurs monuments insensés *au christianisme vaincu* (1). Mais ils s'apperçurent bientôt que cette vérité fécondée par le sang même qu'on avait répandu; que cette foi éternelle, comme Dieu lui même qui l'a fondée, renaissait plus glorieuse et plus forte sur le tombeau des martyrs. L'enfer alors employa un autre moyen. Il se couvrit du masque de la vérité même qu'il voulait détruire, en la faussant. Et il continua ainsi alternativement, dans le cours des siècles. Dans les derniers temps, la violence était l'arme de prédilection, et on ne l'a pas épargnée. On recommence aujourd'hui à reprendre l'ancien masque sous lequel, bien souvent, on a vainement cherché à dissimuler une cruelle perfidie.

Le génie du mal et les siens aujourd'hui voulant, comme dans tous les temps, détruire,

(1) Sous Dioclétien, en particulier.

s'ils le pouvaient, la foi du Christ, recommencent à se dire chrétiens. Ils prétendent, comme tant d'autres imposteurs l'ont fait avant eux, ramener les peuples au véritable esprit de l'Evangile. Mais, examinez bien leurs œuvres, pesez leurs paroles, et voyez combien les unes et les autres s'éloignent des sentiments et des exemples de Jésus-Christ.

Notre adorable Maître nous a dit : Soyez humbles, obéissez; les socialistes vous inspirent l'orgueil, et vous prêchent l'indiscipline. Le Christ, notre Sauveur, a dit : Respectez, même dans vos désirs, les biens d'autrui ; et le socialisme vous affirme que quiconque possède a volé. Notre Dieu crucifié nous a dit : Réprimez en vous l'amour des plaisirs, mortifiez votre chair, faites pénitence ; et les doctrines impures qu'on vous prêche, font reposer dans les jouissances de la vie, tout l'espoir de l'avenir, tout le bonheur auquel on doive aspirer.

Quant au mode de propagation des doctrines adopté par les Apôtres et par les ennemis de l'Evangile, il est aussi différent l'un de l'autre, que les principes eux-mêmes le sont.

» Aimez vos ennemis ; priez pour ceux
» qui vous persécutent ; ne rendez jamais le
» mal pour le mal, mais faites du bien á tout
» le monde. Si l'on vous insulte, souffrez en
» patience; si l'on vous frappe au visage, prè-
» sentez humblement l'autre joue à qui vous

» a frappé. Obéissez à vos chefs; donnez le tri-
» but à qui revient le tribut, l'honneur à qui
» revient l'honneur; et ne faites jamais le mal,
» même pour en obtenir un bien (1). » Telles sont les règles de conduite prescrites aux chrétiens, par l'Esprit de Dieu, et mises en pratique par les fondateurs de la foi.

Et l'impiété moderne, comme l'impieté des anciens jours, proclame, que pour arriver au but, tous les moyens sont bons. Le renversement des empires, l'usurpation des biens publics et particuliers, le parjure, l'ingratitude, la violence, l'assassinat juridique ou privé, tout sert aux hommes que cette fatale séduction a précipités dans les voies de l'erreur et du crime. Les chrétiens des vieux âges ont versé, il est vrai, des flots de sang pour fonder l'Eglise et affermir la foi basée sur la parole même de Dieu; mais tout ce sang est sorti de leurs veines; ils n'en ont pas demandé une seule goutte à leurs persécuteurs. L'impiété de nos jours en a couvert le monde; mais, jettez les yeux sur les morceaux de cadavres qu'elle entasse depuis un demi-siècle, vous en verrez qui lui appartiennent en propre, il est vrai; ce sont les cadavres des insensés que sacri-

(1) S. Math. V. 39. 45.-S. Paul. aux Héb. XIII. 17.-Aux Rom. III. 8, et XIII. 7.

lient les chefs; mais à côté de ceux-la, combien d'innocentes victimes immolées par elle, à sa vengeance !

Voilà ce qu'on devait, ce qu'on devra toujours attendre de cette impiété qui se plait dans le mal, et suit en aveugle l'impulsion de l'enfer, dont elle s'est faite l'instrument. Voilà ce qu'on devra toujours attendre des hommes qui cherchent dans un bouleversement social, l'unique moyen, pour eux, d'assouvir leur soif ardente de domination, de richesses et de plaisir.

Or, comme la religion chrétienne est vraiment l'unique obstacle qui s'oppose encore à la réalisation de leurs vœux; comme d'ailleurs en l'attaquant de front, ils ont vu qu'on n'arrivait point au but, la violence ne leur suffit plus; il leur faut l'hypocrisie. Et ils ne savent pas même reculer devant un moyen aussi honteux.

Mais croyez-le, ô soldats, le manteau de l'imposture n'est pas plus impénétrable aux traits victorieux de la vérité, que ne le fut l'armure de la violence. Les Julien, comme les Néron, se brisent, les uns et les autres, contre la pierre angulaire sur laquelle est fondée l'Eglise ; sur laquelle, par conséquent, reposent et reposeront toujours nos immortelles espérances.

Ces espérances nous les nourrissons vivantes, non seulement pour le ciel, mais pour la société politique de nos jours, pour la société française, en particulier. Ce qui se passe au milieu de vous, suffirait pour nous inspirer la confiance la plus consolante.

Que voyons-nous, en effet, s'opérer dans vos cœurs, à vous, hommes de droiture et de bonne volonté ? Je ne parle plus ici seulement de ces vertus morales, dont toute l'armée donne tant de preuves. Je veux parler des vertus chrétiennes, de la docilité du cœur aux grâces de la conversion, de la pratique entière et complète de tous les devoirs.

Eh ! bien, depuis le jour où, pour la première fois, nous avons eu le bonheur de vous réunir et de vous faire entendre l'expression de nos vœux pour vous, nous avons vu tant et de si belles choses opérées par la grâce de Dieu dans vos âmes, qu'il nous est impossible de désespérer de la France et de l'avenir.

Une seule chose manque encore à notre complète consolation; mais celle là, comme les autres, nous espérons également l'obtenir un jour. Cette consolation qui nous manque encore, la voici.

Pourquoi ceux qui reconnaissent clairement la nécessité de la foi chrétienne pour sauver le monde; pourquoi ceux qui sentent vivement pour vous, non seulement la nécessité d'une

croyance dans la vérité religieuse, mais la pratique des devoirs qui s'y rattachent, se tiennent-ils encore éloignés de ces mêmes devoirs? Pourquoi, s'ils réclament de vous le courage toujours nécessaire pour les bien remplir auraient-ils la faiblesse de ne pas l'employer pour eux-mêmes?

Cette foi et ces pratiques, si elles ont des consolations pour les petits, leur offrent en aussi, comme aux grands, des obstacles à surmonter pour y être fidèles. Pour les petits comme pour les grands, il faut se vaincre soi-même, et résister pour Dieu, à ses mauvais penchants. Est-ce donc que les grands trouveraient trop lourd le fardeau que les petits s'imposent? Croiraient-ils donc qu'avec un corps pétri du même limon qui a formé les autres hommes, ils ont reçu néanmoins une âme soumise à d'autres devoirs que ne l'est celle des pauvres et des petits?

Sans doute il leur en coûte pour se déterminer à une conversion sincère; il leur en coûte pour rompre de criminelles habitudes; pour sacrifier leur orgueil et pour fouler aux pieds le respect humain. Mais si les petits le font, pourquoi d'autres n'agiraient-ils pas de même?

Les grands plus que les petits, ignorent-ils donc la vérité de cette parole d'un grand saint, d'une lumière de l'Eglise et de la France : » C'est la plus grande des victoires de céder » à la Majesté divine ; c'est le comble de l'hon-

» neur et de la gloire de ne pas se révolter » contre la maternelle autorité de l'Eglise (1)? » Ignorent-ils donc, plus que les petits, que s'il y a de la honte à repousser la vérité, par manque de courage, c'est chose digne de respect, au contraire, d'y revenir généreusement, si l'on a eu le malheur de l'oublier, pour un temps? Car pour le dire avec un autre docteur de l'Eglise, pour qui se trouve en un cas aussi triste, « il » n'y a pas de honte à changer de sentiment: » mais c'est chose fatale et terrible que de per- » sévérer dans le mal (2). » Ignoreraient-ils donc combien fut glorieux Saul persécuteur, renversé sur le chemin de Damas, et se relevant, demandant à Dieu sur quelle plage de ce monde, il devait, pour lui, verser tout son sang? Ignoreraient-ils donc combien fut glorieux le chef immortel des Francs (3), courbant la tête et recevant l'eau sainte et promettant de bruler ce que précédemment il adorait, d'adorer ce qu'il avait brulé? Ignoreraient-ils donc combien fut glorieux le Béarnais triomphant de ses faux amis et de lui-même, alors que revenu sincèrement à la foi, il abjura, pour le bonheur de la France, les erreurs de son protestantisme?

(1) S. Bernard lett. CLXXXV à Eust.
(2) S. Grégoire de Nazianze, serm. pron. au Conc. I. de Constantinople.
(3) Clovis.

Et s'ils n'ignorent aucune de ces chose, croiraient-ils donc se déshonorer, là où de tels hommes trouvaient leur honneur et leur gloire? Et d'ailleurs, ici, devant ce berceau du Christ, devant cette vivante mémoire de l'abaissement le plus prodigieux, quel grand, quel puissant aurait le courage de se refuser à une humiliation nécessaire, et voudrait méconnaitre son propre néant, sa misére et sa bassesse?

Ainsi, grands et petits, qui que vous soyez, humiliez-vous ici profondément, à l'exemple de votre Dieu anéanti, pour vous, dans le mystére de son amour. Apprenez devant la crèche du Sauveur, qu'aucune humiliation n'est trop grande, aucun sacrifice trop pénible, quand il s'agit d'aimer Dien et de le servir. Apprenez ici à vaincre votre orgueil, à triompher de vous-mêmes, en tout ce qui peut être un obstacle à l'accomplissement des devoirs chrétiens que la foi vous impose, à l'accomplissement de l'œuvre incomparable, unique pour vous, sur la terre, l'œuvre de votre salut éternel.

Tombeaux de S. Pie V et de Sixte-Quint.

La chapelle de la Crèche renferme les magnifiques tombeaux de deux Papes bien illustres, l'un et l'autre, quoique sous divers rapports.

Ces monuments furent élevés par l'un de ces Pontifes, Sixte-Quint, lequel en parle de la manière suivante, dans la bulle relative à la même chapelle : » Nous y avons fait, dit-il, con-
» struire deux tombeaux, avec splendeur et ma-
» gnificence, en les ornant de colonnes de grand
» prix et de marbres très-riches. Nous avons
» consacré l'un à la sainte mémoire de notre
» prédécesseur, le Pape Pie V, qui a bien mé-
« rité du monde chrétien, et de nous, en par-
» ticulier. Nous l'avons placé au côté droit de
» la chapelle, comme monument perpétuel lais-
» sé à la postérité, de notre reconnaissance et
» de notre piété à son égard. Nous avons ré-
» servé celui de gauche pour notre sépulture. »

Ce tombeau de Pie V, digne à tous égards, d'une attention particulière, vous rappellera la pensée de foi que nous vous indiquions à S. Pierre, au sujet de Léon XII.

S. Pie V, par humilité, s'était fait élever un modeste tombeau, dans l'église des Dominicains, au Bosco, son pays natal. Comme pour Léon XII, et d'une manière beaucoup plus éclatante encore, Dieu exalta, même en ce monde, une humilité aussi chrétienne. La reconnaissance de Sixte-Quint devint par l'érection du monument de Sainte Marie-Majeure, l'instrument de la divine justice, en cette occasion.

Le corps du saint pontife avait été déposé provisoirement à S. Pierre, dans la chapelle de

S. André, d'où Sixte-Quint le fit transporter, en grande pompe, à Sainte Marie-Majeure.

Quant au tombeau destiné à recevoir ces vénérables restes, il est orné de la statue du Pontife et de bas-reliefs extrêmement intéressants pour l'histoire. Vous y remarquerez, en effet, les deux qui se rapportent à l'envoi de Marc-Antoine Colonna, à la tête des troupes pontificales, et à la grande victoire de Lépante à laquelle contribuèrent si puissamment les prières de Pie V.

Ces bas-reliefs vous rappellent, comme vous le voyez, un des nombreux titres acquis par les Souverains Pontifes à la reconnaissance éternelle de l'Europe, pour l'infatigable persévérance du S. Siège à lutter contre les invasions musulmanes.

Vous trouverez représenté, dans les autres, un fait qui rappelle, pour la France, une dette non moins sacrée de reconnaissance particulière envers le même Pontife. Nous voulons parler de la victoire remportée à Montcontour, sur les huguenots, par le Duc d'Anjou; victoire à laquelle contribuèrent activement les troupes du S. Siège commandées par le comte de Santa-Fiora.

Vous savez qu'à cette époque, en France, les protestants excitèrent partout les troubles, et la guerre civile; qu'ils livrèrent le pays à l'invasion d'allemands liés à leur cause; que nos

rois attaqués par tant d'ennemis, durent aussi se résigner à recevoir les secours des armées catholiques de l'étranger.

Dans ces tristes conjonctures, comme la France avait si souvent défendu, comme elle devait encore défendre, plus d'une fois, le S. Siège; que d'ailleurs la religion de J. C. s'y trouvait tellement en danger, qu'il était impossible de ne pas tout essayer pour y porter secours, le Pape S. Pie V sentit vivement toute l'étendue de son devoir, et il sut dignement le remplir. Vous pouvez lire, dans le travail d'un de ces hommes nouveaux en qui reposent aujourd'hui l'espoir de la France (1); vous pouvez, dis-je, lire dans la belle histoire du Pontife, par M. de Falloux, ce que notre pays lui doit. Il nous suffira de vous rapporter, que dans sa lettre au Doge de Venise, il disait en parlant du Roi menacé par la sédition protestante: » Nous avons résolu de » l'assister de tout notre pouvoir, et même au delà » de nos forces (1). »

Tels sont les faits représentés dans les sculptures du tombeau.

Celles du monument de Sixte-Quint, placé

(1) *Histoire de S. Pie V, Pape, de l'ordre des frères prêcheurs*, par le Vicomte de Falloux. In 8. Paris. Sagnier et Bray. 1844. T. 1. p. 210 et suiv.

(2) Lettre à Jérôme Priuli, doge de Venise. 18. octobre 1567.

en face, offrent également un véritable intérêt historique, indépendamment du grand souvenir que le seul nom d'un tel Pontife rappelle.

Dans l'une est representée la conclusion de la paix entre le roi de Pologne et l'empereur d'Allemagne, par l'entremise du Pontife. Une autre est relative à l'exécution des travaux sans nombre opérés avec succès, pendant les cinq années de son règne, en trouvant tout à la fois, le moyen de rétablir les finances de l'Etat. Une troisième donne l'idée des actes de justice énergique auxquels on dut la destruction du brigandage, dans les domaines du S. Siège.

Ce bas-relief, dans les conjonctures où nous sommes, est de nature à faire naitre de bien sérieuses réflexions. Après un régne comme celui de Pie IX, où il a été donné des exemples si admirables de bonté, de mansuétude, il est bien probable qu'une main sévère exercera, un jour, dans toute sa rigueur, l'œuvre de la justice. Un nouveau Sixte-Quint se prépare peut-être dans l'ombre, pour ces jours d'éclatants exemples de fermeté substitués, qnand la patience divine atteindra son terme, à l'œuvre de la douceur et de la miséricorde. Le secret de l'avenir est entre les mains de Dieu. Inclinons-nous; attendons avec patience, et prions.

Chapelle de la Ste. Vierge.

Les grands tombeaux de la chapelle en face, sont également dignes de toute votre attention.

Vous y lirez d'abord, au dessous de la statue du Pontife, à qui le premier de ces monuments appartient :

PAVLVS . V . PONT . MAX.
MORTIS MEMOR
VIVENS SIBI POSVIT (1)

Inscription profondément chrétienne, qui rappelle la vérité dont je vous ai parlé, au sujet du Vatican ; je veux dire, que la pensée du jugement et de la mort sera toujours, pour les Papes, la plus utile et la plus féconde des pensées à méditer, dans les difficultés infinies, et dans les périls incessants de leur formidable ministére; que cette pensée, ils n'ont jamais refusé de la bien comprendre (2).

(1) Paul V Souverain Pontife, se souvenant de la mort, vivant se l'est fait construire.

(2) Parmi les cérémonies du couronnement des Souverains Pontifes, il en est une bien instructive et bien frappante; c'est celle où, par trois fois, on brule de l'étouppe devant le Pape élu, en chantant: *Très-saint Pére, ainsi passe la gloire du monde.*

Ce sont là des actes qui conviennent à ceux qui doivent entourer de leurs conseils et de leurs soins le chef visible de l'Eglise de J. C.

Parmi les bas-reliefs, vous remarquerez celui qui représente l'envoi de secours militaires faits par le Pape, à l'Allemagne, contre les Turcs. Vous y verrez, dans la réception des députations de chrétiens venus de l'Arménie, de l'Abyssinie, et jusque des contrées lointaines du Japon, une image sensible de la catholicité de l'Eglise romaine votre mère. Votre piété s'édifiera enfin en examinant celui de la canonisation de Ste. Françoise et de S. Charles Borromée, l'un des plus illustres parmi les grands saints envoyés pour consoler et pour défendre l'Eglise, à l'époque du protestantisme.

Au point de vue historique, le plus intéressant bas-relief du tombeau de Clément VIII est celui qui représente la paix conclue, sous ce Pontife, entre les rois de France et d'Espagne.

Une autre mémoire funèbre conservée dans la même chapelle, doit être également, pour vous, l'objet d'utiles et pieuses réflexions. Cette mémoire est celle de la princesse Pauline Borghèse, sœur de l'Empereur.

Cette princesse est ici, enterrée avec les autres membres de l'illustre famille à qui elle s'allia par son mariage avec le prince Camille.

Dans les jours de splendeur que le génie de Napoléon procura, pour un moment, à la France, la princesse Pauline se fit remarquer par des qualités brillantes, dont malheureusement elle

abusa, et qui lui furent conséquemment bien nuisibles.

Eloignée du prince son mari, pendant longtemps, elle revint enfin à la pensée du devoir; puis elle mourut, offrant à Dieu son sacrifice, avec une véritable résignation. Un jour, surtout, cette femme dont le désir de plaire avait été si longtemps toute la pensée; cette femme qui avait tant aimé la toilette et le plaisir, se fit apporter, devant elle, un assortiment complet de ces vanités futiles qui lui avaient fait tant de mal. Elle prit, l'un après l'autre, les divers objets d'un habillement qu'elle destinait à une solennelle parure. Elle les examina, les choisit avec soin, les baisa l'un après l'autre. Puis, recommandant aux personnes qui l'entouraient d'en prendre soin, elle dit: » Conservez tout » cela, jusqu'au moment où il plaira à Dieu » que sa pauvre servante en soit revêtue, et » songez à l'usage auquel ces objets sont de- » stinés. »

Cet usage était la parure mortuaire de la princesse repentie. Pauline venait de choisir les vêtements que son cadavre porte encore aujourd'hui, ici, dans ce caveau sur lequel vous marchez. Elle venait faire ses derniers adieux au monde, que ces vanités lui rappelaient d'une manière si douloureuse.

Cette mort de Pauline avait été précédée, quelques années auparavant, d'une autre dont

le souvenir est une leçon bien plus importante encore pour vous, la mort de l'Empereur.

Napoléon, nous l'avons dit, avait mérité le châtiment que lui valut sa conduite violente envers le Chef de l'Eglise; mais il avait, précédemment, fait tant de bien, que Dieu ne l'abandonna point, à ses derniers instants. Le premier de tous les généraux républicains, en effet, à la campagne de Marengo, il avait osé faire pratiquer un acte public de religion à l'armée, que le gouvernement impie de la révolution en détournait jusque là. C'est lui, qui par le concordat conclu avec Pie VII, rétablit en France l'exercice public de la foi proscrite par la violence de la même impiété. C'est lui, qui dans les jours les plus brillants de sa gloire, humilia la science anti-chrétienne de l'époque en contraignant le malheureux auteur du *Dictionnaire des athées,* à faire, en pleine séance de l'Institut, amende honorable à la Providence dont la protection jettait alors nn si vif éclat sur nos armes (1).

(1) C'était après Austerlitz; Napoléon fut indigné du livre de Lalande. Il écrivit à l'Institut pour témoigner combien il était irrité d'une telle publication, au moment surtout où, pour employer ses propres expressions, *la Providence venait de protéger si ouvertement les armes de la France.*

Puis, les jours de l'expiation suivirent les fautes commises, contre l'Eglise et contre Dieu. Cette expiation fut rendue cruelle par les hommes qui abreuvèrent cette grande victime d'amertumes, d'injustice et d'outrages.

Napoléon mourut lentement, dans les douleurs d'une agonie morale, qui sera, pour toujours, la honte des instruments d'un tel supplice. Il mourut purifié de bien des fautes par tant de douleurs. Il mourut de plus en chrétien, repoussant avec énergie, les conseils impies qu'on avait osé lui donner à ses derniers jours. Il mourut, ainsi qu'il le protesta, dans ce moment suprême, comme un catholique fidèle à sa foi doit mourir.

Le parti de l'impiété voulut, à cette époque, atténuer, autant qu'il était en lui, l'effet que cette mort chrétienne eut produit dans le monde. On chercha, par tous les moyens, à en couvrir au moins l'éclat sous les voiles du doute et de l'incertitude. Et ainsi les hommes, qui suivant leur expression outrageante pour l'armée, regardaient comme *chose indigne d'un vieux soldat* (1) de mourir ainsi; ces hommes

(1) Voyez au sujet de la mort chrétienne de Napoléon, dans le livre écrit à ce sujet, par M. de Beauterne, ce propos d'une personne qui avait accompagné l'empereur à Sainte-Hélène.

secondés par d'autres passions politiques, firent, pendant longtemps, mettre en problême si Napoléon avait, ou non, rempli ses derniers devoirs.

Aujourd'hui cette incertitude n'existe plus ; c'est donc pour vous, ô soldats, une nouvelle et puissante considération de plus, pour imiter ce grand exemple.

Voilà pourquoi, bien que le fait soit étranger aux souvenirs du monument qui nous occupe, nous n'avons pas voulu, en vous rappelant les derniers instants de la princesse Pauline, passer sous silence la mort chrétienne de son frère.

Du reste, pour ce qui regarde la chapelle des Borghèse, que vous visitez en ce moment, comme Sixte-Quint avait bâti celle en face pour en former un digne sanctuaire à la crèche du Sauveur, de même aussi la célèbre image de la Ste. Vierge devint, pour Paul V, l'occasion de fonder celle-ci.

Cette image, l'une des plus anciennes et des plus vénérables de Rome, est placée dans le centre d'un retable de la plus grande richesse, sur le principal autel. Au dessus, on voit un bas-relief représentant le miracle de la neige.

La voûte de la coupole et les murailles de la chapelle sont ornées de remarquables pein-

tures, que nous considérerons surtout au point de vue dogmatique.

Quant aux oratoires latéraux, ils sont consacrés aux deux Saints canonisés par Paul V, S. Charles et Ste. Françoise Romaine.

Signification dogmatique de quelques monuments de la basilique.

Nul autre sanctuaire de Rome n'offre peut-être réunis comme à Sainte Marie-Majeure, autant de monuments précieux au point de vue historique, sur la perpétuité des dogmes de l'Eglise. Voilà pourquoi il importe de vous en faire remarquer la signification.

Et dabord les bas-reliefs du sarcophage formant l'autel de Ste. Lucie, vous rappelleront, suivant l'explication si exacte de M. de Bussière, le bel ensemble des grandes vérités que voici : » Moïse en recevant la loi immédiate-
» ment de Dieu, et en la promulgant au peu-
» ple, prouve la nécessité d'une révélation.

» Celle de la rédemption par un Dieu fait
» homme, est doublement exprimée par le sa-
» crifice d'Isaac et dans le jugement de Pilate.
» Ce dernier, en se lavant les mains, proclame
» l'innocence du Sauveur et sa propre injustice.

» La guérison de l'aveugle-né est une figure
» de la lumière de l'Evangile, dissipant les
» ténèbres qui enveloppaient le genre humain.

» Les grâces que nous a meritées notre ado-
» rable Rédempteur découlent sur nous par le
» canal des sacrements; quatre d'entre eux sont
» symboliquement rappelés dans le sarcophage;
» l'eau que fait jaillir Moïse est une image du
» baptême; Daniel, revêtu de la force d'en-haut
» dans la fosse aux lions, représente la con-
» firmation; nous trouvons la pénitence dans
» la faute de S. Pierre, et dans le pardon qui
» lui est accordé; la multiplication des pains
» est un frappant symbole de la très-sainte
» eucharistie. Enfin le dogme de l'immortalité
» de l'âme et de la résurrection des corps, est
» exprimé par celle de Lazare (1). »

L'existence seule de la basilique est une preuve éclatante de la perpétuité du culte voué par l'Eglise, à la Ste. Vierge; une preuve de l'ignorance volontaire et des égarements du protestantisme. Cette basilique, en effet, date du quatrième siécle, époque où les prétendus réformateurs du seizième, admettent que durait encore la pureté du christianisme. Or, cette basilique, dès le premier instant, comme aujourd'hui, fut consacrée à Dieu, sous l'invocation de Marie, mère du Sauveur.

Cet autre dogme de la maternité divine est consacré ici par un souvenir également précieux; nous voulons parler de la splendide mosaïque placée en avant de l'abside, par le Pa-

(1) *Les sept basiliques, etc.* T. II. p. 80.

pe Sixte III, après le concile d'Ephèse, où furent condamnées les erreurs de Nestorius (1).

Enfin, dans la magnifique chapelle construite par ses ordres, Paul V a complété, pour ce qui regarde le culte si consolant de la mère de Dieu, ce qu'avait déja si bien indiqué son prédécesseur. Toutes les peintures de la chapelle Borghèse, peuvent se considérer, en effet, comme un hymne pompeux aux gloires de Marie, et comme une réponse dogmatique aux hommes assez malheureux pour repousser avec dédain ce culte si doux et ce bénit amour.

Les reliques et les tombeaux.

A ces souvenirs importants pour confirmer le chrétien dans la foi de ses pères, se joignent parfaitement les pieuses mémoires rappellées ici, par d'insignes reliques, et par quelques tombeaux.

Au premier rang, sont placés la Crèche et les autres objets qui se rattachent d'une manière si touchante aux souvenirs de la naissance du Sauveur ; les reliques de la Croix et des autres instruments de la passion et

(1) Voyez à ce sujet *l'Esquisse de Rome chrétienne*. T. I. p. 374 et suiv. 426 et suiv. - *Les sept basiliques*. T. II. p. 82 et suiv.

quelques reliques de la Ste Vierge. Viennent ensuite le corps de S. Mathias, et les fragments considérables d'ossements d'apôtres et d'évangélistes ; les corps de quelques SS. Innocents, de S. Jérôme, et de S. Pie V ; les reliques de S. Jean-Baptiste, de S. Etienne premier martyr, de S. Laurent, de S. Antoine, de S. Grégoire VII et de S. Thomas de Cantorbéry, ces deux héroïques défenseurs des droits de l' Eglise, contre les souverains d'Allemagne et d'Angleterre ; enfin une quantité d'autres précieux restes des plus grands serviteurs de Dieu, dans tous les siècles.

Les reliquaires où l'on a refermé tant de trésors, ont beaucoup souffert des soldats de Charles-Quint, lors du sac de Rome, en 1527. Tout récemment, les sectaires qui gouvernaient la ville se disposaient à imiter cet exemple, et à faire leur proie des richesses nouvellement réunies en ce lieu. Ils convoitaient particulièrement la magnifique châsse donnée pour la crèche, par la duchesse espagnole D. Maria-Emmanuela de Villa-Hermosa (1). Heureusement tout fut sauvé, à temps; et la main des impies essaya vainnement de s'étendre sur d'aussi précieuses dépouilles.

(1) Parmi les reliquaires on distingue ceux que donna le Cardinal français d'Estoutteville, insigne bienfaiteur de la basilique.

Quant aux tombeaux, il faut citer, parmi les plus dignes d'iutérêt, ceux des Papes Nicolas IV et Clément IX. Honorius III y repose également (1).

Les cardinaux Etienne de Fossanova, grand ami de S. Dominique; Pierre Capocci, célèbre dans la lutte contre l'empereur Frédéric, Pierre Colonna, sauvé miraculeusement d'une tempête, par l'invocation de la Ste Vierge; Gonzalès, dont une ancienne mosaïque orne le tombeau, et d'autres, en grand nombre, ont également reçu la sépulture dans le sanctuaire si vénéré de Marie.

Souvenirs historiques.

Des souvenirs historiques très-variés se rattachent également à cette basilique. Nous en rapporterons quelques uns plus remarquables, parmi les autres.

Au quatrième siècle, le diacre Ursin s'étant fait élire comme anti-pape, et voulant maintenir son usurpation, à main armée, soutint, pendant tout un jour, un véritable siège, dans la basilique civile de Sicinius, voisine de Ste Marie-Majeure.

Sous le pontificat de S. Grégoire-le-grand, à l'occasion de la peste qui ravageait Rome,

(1) L'anti-Pape Benoit X y a été de même enterré.

depuis l'année 590, eut lieu la grande procession de pénitence qui devint, plus tard, si célèbre, et à la suite de laquelle la maladie cessa. « Avant d'arriver à Sainte Marie-Majeure, » quatre-vingt personnes étaient mortes, dans » les rangs de la procession, telle était la fu- » rer avec laquelle sévissait la terrible ma- » ladie. Grégoire prenant alors en ses mains » l'image de la Madonne, s'achemina vers la » basilique de S. Pierre, pieds nus, et couvert » d'un sac; ceux qui le suivaient portaient » aussi le vêtement de pénitents. Le cortège » traversait lentement et silencieusement les » rues d'ailleurs désertes de Rome, lorsque » arrivé en face du môle d'Adrien, on enten- » dit dans les airs une voix angélique, qui » prononçait ces paroles: *Regina cœli, lætare,* » *alleluia. Resurrexit sicut dixit, alleluia.* Le » Pontife et le peuple, pénétrés de joie et » d'un saint respect, s'agenouillèrent, et saint » Grégoire, inspiré s'écria: *Ora pro nobis Deum* » *alleluia.* En ce moment, un messager céleste, » se posant sur la cime du mausolée, remit » une épée dans son fourreau, pour faire com- » prendre ainsi que l'Eternel appaisé par les » pieuses supplications de son Vicaire sur ter- » re, voulait mettre un terme aux maux qui » désolaient Rome. En effet, au moment mê- » me la peste cessa ses ravages et ceux qui en » étaient atteints furent instantanément guéris.

» Telle est l'origine du nom de Château-
» Saint-Ange, qui a remplacé celui de Môle
» d'Adrien, et de la statue en bronze qui le
» surmonte (1). »

Le même Pontife célébrant dans la basilique, fut encore une autre fois favorisé d'une faveur analogue du ciel. Il en fut de même des saintes Romola et Redenta dont les reliques s'y conservent, et qui, non loin de là, s'étaient consacrées à Dieu, par dévotion pour la Ste Vierge.

En 654, après la condamnation du monothélisme, l'exarque Olympius envoyé de l'empereur hérétique Constant, voulut essayer de tuer, par trahison, le pape Martin I, qu'il ne se croyait pas en état d'attaquer à force ouverte. Il feignit, comme d'autres le renouvellerènt à notre époque, une conversion hypocrite, et un retour à la verité. Il se préparait à exécuter son crime, alors même qu'il recevrait le corps du Sauveur, des mains du Pontife, dans la basilique Libérienne; lorsque, tout-à-coup, le complice qui devait lui donner le glaive, fut frappé de cécité, au moment où allait se consommer l'attentat. Olympius terrifié par un tel miracle, se jetta aux pieds du

(1) *Les sept. basiliques* T. II. p. 110.

Pontife, fondant en larmes, et demandant pardon et pénitence.

Nous avons vu comment, à S. Jean-de-Latran, Calliopas exécuta les ordres de l'empereur.

Etienne III, au huitième siècle, fut élu Pape, par acclamation, dans Sainte-Marie-Majeure. Il y ordonna de solennelles prières, pour obtenir de Dieu qu'il protégeât Rome contre le lombard Luitprand, et y fit bruler publiquement les livres des Manichéens

En 856, Benoît III, contraint malgré les répugnances extrêmes de son humilité, à se laisser revêtir du souverain pontificat, y passa trois jours et trois nuits, en jeûnes et en prières, pour obtenir de Dieu les grâces dont il sentait si vivement le besoin.

Adrien II y priait, près de la crèche, quand il fut élu ; et il fallut, de même, lui faire violence pour le déterminer à recevoir le redoutable fardeau.

Sous Benoit VIII, l'antipape Pierre Léon dévasta l'église et employa une partie des richesses à corrompre le peuple. Mais, vers le même temps, le Pontife eut la consolation d'y voir l'empereur S. Henry et Ste Cunégonde, y passer les nuits entières en oraison, dans le sanctuaire des saintes reliques.

S. Henry du reste, avait rétabli le Pontife sur trône, et avait mérité ainsi d'être

consacré empereur dans l'église S. Pierre, où le Pape le couronna, ainsi que la reine (1).

Sainte-Marie-Majeure fut également le théâtre d'un grand attentat commis sur la personne de S. Grégoire VII, et du triomphe éclatant qui suivit aussitôt.

Le vénérable Pontife y célébrait les divins mystères, la nuit de Noël 1075 ; Cenci, préfet de Rome, excommunié à cause de ses scandales, et tout dévoué au parti de l'empereur d'Allemagne Henry IV, vint le saisir à l'autel. La troupe de sicaires qu'il conduisait, blessa grièvement le Pontife, qu'on saisit violemment par les cheveux et qu'on entraina, en le frappant, jusque dans une tour, sur les bords du Tibre. Mais le peuple se souleva aussitôt, et contraignit Cenci à rendre Grégoire, qui revint encore tout sanglant de sa blessure, et porté en triomphe, terminer l'office dans la basilique.

La translation des reliques de S. Jérôme, qu'on y fit, à la suite d'une manifestation extraordinaire des volontés de Dieu, devint également, pour la même église, l'occasion d'une fête pompeuse, et d'un grand triomphe de la foi.

(1) Voir les détails de cette belle cérémonie dans la *Rome chrétienne* de M. de la Gournerie. T. I. p. 282.

Colonne de la place et croix commémorative du retour d'Henry IV à la foi catholique.

Sur la place, en face de l'église, s'élève la colonne triomphale de la Ste Vierge, prise par Paul V, dans les restes de l'ancienne basilique civile de Constantin. La statue en bronze qui la surmonte, est d'un artiste français, G. Bartolet.

Non loin de là, se trouve un autre monument devant lequel, sans aucun doute, vous aurez passé, pour la plupart, avec une grande indifférence, n'en connaissant ni l'origine, ni le but.

Cette simple croix de bronze, sur une colonnette en granite oriental, vous rappelle cependant une des plus importantes mémoires françaises qu'on rencontre à Rome. Vous en jugerez d'aprés ce que nous allons vous en dire. Cette croix, en effet, fut élevée comme monument de la réconciliation de notre grand roi Henry IV, avec l'Eglise.

La droiture d'idées, l'intelligence supérieure de ce prince lui avaient fait comprendre, dès sa jeunesse, que le protestantisme, comme corps de doctrine, n'est rien ; que c'est purement et simplement une négation. Or, cette négation arbitrairement restreinte à certains dogmes, par ses docteurs, lui paraissait une duperie et

une absurdité, si elle ne condusait pas à une destruction complète de toute foi surnaturelle. Les claires paroles de l'Evangile où la présence réelle de J.-C., dans l'Eucharistie, est si parfaitement exprimée, lui étaient présentées, en effet, comme des expressions symboliques abandonnées à l'interprétation particulière de chacun. Il en concluait qu'il devait en être de même de toutes les autres où sa raison ne serait pas l'unique juge; et il était conséquent avec ses principes. Qu'arriva-t-il ? Henry IV en vint rapidement au point où le protestantisme conduit nécessairement quiconque veut y suivre sans contradiction, les règles invariables de la logique. Il perdit la foi, même à son propre symbole.

On peut le voir, entre autres preuves, dans la lettre suivante, écrite avant l'époque de sa conversion (1) : « Mons. de Bats, jay antan-
» du avec plesir les servyces que vous et
» Mons. de Roquelaure aves fet a ceuls de la
» Relygion et la sauveté que vous partyculyere-
» munt aves donnée an votre chateau de su-
» perbie à ceuls de mon peys de Bearn et aus-
» sy Lofre que je accepte pour ce tams de
» votre dyt ch. de quoy je vous veus bien re-

(1) Nous avons copié cette lettre sur l'autographe conservé à la bibliothèque publique de Malte.

» mersyer et pryer de croyre que byen que soyes
» de ceuls la du Pape, je ne aves com le
» cuydyes malfyance de vous dessus ses cho-
» ses. *Ceuls quy suyvent tout droyt leur con-*
» *syance sont de ma religion et moy je suys de*
» *cele de tous ceuls laquy sont braves et bons.*
» Sur ce je ne feré la presante plus longue sy-
» non pour vous recommander la place qaves
» an meyn et d'estre sur vos gardes pour ce
» que ne peut faylir que ne eyes byentot du
» bruyt aus oreyles mes de ceuls la je man
» repose sur vous comme le devez fere sur
» votre plus assuré et meyleur amy.
« Henry. »

Cette lettre toute remplie d'ailleurs des sentiments de bonté, de noblesse et de bravoure qui distinguèrent constamment Henry et sa race, démontre clairement que le prince professait alors une indifférence religieuse à peu près complète. Il ne faut donc point s'ètonner s'il quitta, une première fois, et reprit sans difficulté, peu de temps après, la profession du protestantisme.

Plus tard, il est vrai, la foi lui fut donnée avec la démonstration évidente de la vérité catholique; mais, pendant longtems, alors que de nouveau il voulut rentrer dans le sein de l'Eglise, la sincérité de sa croyance inspira de grands et légitimes doutes au S. Siége.

Il en résulta de très-graves difficultés apportées à sa nouvelle réconciliation.

Ces difficultés, du reste, étaient d'une double nature. La sagesse et la prudence du S. Siége s'opposaient, en premier lieu, à ce qu'on admît tout d'abord, à la communion catholique, un prince retourné si promptement à ses erreurs, après une première abjuration. D'un autre côté, dans ce temps, comme aujourd'hui, les partis politiques opposés à la pacification de la France, et au bien de la religion, employaient tous les moyens pour empêcher cette réconciliation d'Henry IV avec l'Eglise.

Deux grands serviteurs de Dieu, Baronius et S. Philippe Néri, furent les instruments dont la Providence se servit pour vaincre tous ces obtacles, en éclairant le Souverain Pontife.

Clément VIII occupait alors le S. Siége; il avait pour confesseur Baronius, fils spirituel privilégié de S. Philippe. D'un autre côté, Baronius, comme S. Philippe, était un de ces hommes au cœur dévoué, à la parole libre et généreuse, que nulle crainte, nul intérêt humain n'arrêtent quand il s'agit d'accomplir un devoir; et Clément VIII savait l'apprécier à sa juste valeur.

Cet heureux concours de circonstances ménagées de Dieu, fit arriver à bon terme la

grande et difficile négocation de l'absolution du Roi.

Voici comment un historien de Baronius parle de ces faits si honorables pour ce dernier, pour S. Philippe Néri, et pour le Souverain Pontife. » Il serait difficile d'exprimer, dit-
» il, combien cette question fut ardue et pé-
» nible, les princes chrétiens se trouvant alors
» divisés en différents partis; combien elle
» tint en suspens et agitée l'âme du Pontife.
» D'un côté le S. Père considérait l'ancienne
» rigueur de la discipline ecclésiastique, dont
» le doute généralement conçu relativement à
» une manvaise foi supposée de la part du
» roi, semblait exiger l'application, dans
» cette circonstance. D'un autre côté, il crai-
» gnait que les évêques français ne prissent
» en mauvaise part que le Pontife Romain ne
» reconnût pas celui qu'ils avaient accepté
» pour roi et qu'ils déclaraient être véritable-
» ment catholique. De plus, un royaume aussi
» illustre pouvait être déchiré par le schisme
» ou par de nouveaux troubles, pour la cessa-
» tion et préservation desquels les anciens
» pontifes avaient pris tant de peines. Il com-
» prenait que d'après le sentiment des Pères,
» on devait subir tous les inconvénients, plu-
» tôt que de voir l'Eglise souffrir ainsi, au mi-
» lieu des tempêtes de l'hérésie et de la di-
» scorde.

» Dans la décision d'une si grande question,
» l'habileté de César Baronius fut loin d'être
» oisive; ce fut lui qui contribua le plus à en-
» gager le Pontife à donner l'absolution au
» Roi. Non content de cela, après avoir prié
» Dieu, pendant longtemps, et versé d'abon-
» dantes larmes; après s'être couvert, comme
» c'était son habitude, en pareille circonstance,
» d'un rude cilice; obéissant d'ailleurs aux or-
» dres de S. Philippe, il alla trouver le Pon-
» tife, et s'étant mis à genoux, il le supplia
» de déposer tout sentiment de perplexité, de
» ne plus douter des intentions du roi repen-
» tant, et, certain de la paix de l'Eglise, d'ac-
» cueillir avec bonté, celui qui demandait le
» pardon de sa faute et de l'absoudre.

» Cette conduite avait excité de la part des
» ennemis du Roi, une telle haine contre Ba-
» ronius, que ses amis le prièrent de ne plus
» parler dorénavant de cette affaire au Pape,
» *parce qu'il était menacé par plusieurs d'une*
» *mort presque certaine.*

» Rempli, comme il l'était de l'esprit apo-
» stolique Baronius se garda bien, par crainte
» de la mort, de se désister de l'entreprise. Il
» répondit avec une intrépide assurance, qu'il
» désirait répandre son sang et donner sa vie,
» non pas une, mais des milliers de fois,
» pourvu que sa mort pût accroître la gloire
» du nom de Dieu, procurer la paix dans

» l'Eglise et le salut des âmes. En conséquen-
» ce, après avoir souvent prié le Pape d'ab-
» soudre le Roi, voyant qu'il n'avait pas en-
» core obtenu l'objet de sa demande, enflam-
» mé de l'ardeur de l'Esprit divin, excité par
» le conseil et l'ordre qu'il en avait reçu de
» S. Philippe, il dit librement et franchement
» au Pape, qu'il ne l'entendrait plus en con-
» fession, s'il ne ne se déterminait à faire déli-
» bérer sur l'absolution à donner au Roi. De-
» là il advint que le Pontife si longtemps te-
» nu en suspens, dans les anxiétés de l'incer-
» titude, entreprit la délibération désirée sur
» l'admission de ce prince au pardon. Puis, la
» chose s'exécuta, non sans une grande joie
» et utilité pour la chrétienté; et ce que tous les
» bons désiraient, dans ces temps de calamités
» et de troubles; ce qu'un petit nombre osaient
» espérer, s'accomplit (1). »

D'après ce qu'on voit ici, du temps de Baronius, comme de nos jours, il était impossible de parler sur certaines matières, avec la liberté qui convient à une âme détachée de tout, sans être menacé jusque dans sa vie. Mais alors, comme aujourd'hui, le poignard des assassins, comme la glaive des persécuteurs, ne

(1) *Raymundi Alberici, de vita et scriptis venerabilis cardinalis Caesaris Baronii*, etc. In 4. Rome. Komarek. 1759. T. I. p. 48.

va pas au delà de ce que Dieu veut permettre. Alors, comme aujourd'hui, abandonnant sans crainte son avenir à la Providence, l'âme vraiment fidèle devait répéter avec le poëte:

« Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots;
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas
d'autrecrainte (1). »

Aujourd'hui comme alors, par conséquent, on devra les braver ces impuissants complots, ces vaines menaces des méchants. Et puis, après tout, quand on arriverait à nous l'arracher cette vie, on aura, il est vrai, tué nos corps, mais on n'aura fait que glorifier nos âmes. Toujours par conséquent, l'homme qui détaché de ce monde, a placé toutes ses espérances en un lieu que la fureur des impies ne saurait atteindre, cet homme devra tout braver quand il s'agira de servir Dieu et d'accomplir un devoir. Toujours il devra se rappeler cette courageuse parole de S. Jérôme menacé d'assassinat, lui aussi, par les ennemis de l'Eglise : » Canes latrant pro dominis suis, et tu non

(1) Racine. *Athalie. Act. I. Sc.* 1.

» vis me latrare pro Christo ? . . . mori pos-
» sum, tacere non possum (1). »

Le grand Baronius suivit généreusement cette ligne de conduite toute chrétienne ; et le poignard dont il était menacé ne l'atteignit pas; et l'absolution d'Henry IV pacifia la France, en y désarmant le protestantisme.

La cérémonie de la réconciliation du prince eut lieu à S. Pierre, le 7 Septembre 1595.

Clément VIII assis au milieu des dignitaires de la cour romaine, reçut au portail de la basilique, Duperron et d'Ossat (2) ambassadeurs du roi. Un cardinal lut, à haute voix, les conditions imposées, par l'Eglise, pour cette réconciliation. C'étaient l'acceptation en France, des décrets du S. Concile de Trente, l'exacte observation du Concordat de Léon X, le rétablissement de la foi catholique en Béarn, et la promesse de travailler à la conversion du prince de Condé.

Les ambassadeurs acceptèrent à genoux, et avec serment ces conditions, tandis qu'on chantait le *miserere* ; après quoi, un *Te Deum* so-

(1) *Contra Ruffin. lib. III. n.* 42, *et* 43. - Les chiens aboient pour défendre leurs maîtres et tu ne veux pas que j'élève la voix pour J. C. ? . . . . Je puis mourir, mais je ne puis rester en silence.

(2) Le S. Père les fit ensuite l'un et l'autre cardinaux.

lennel annonça au peuple cette grande consolation de l'Eglise.

A Paris, Alexandre de Médicis, légat du S. Siège, releva le roi des censures ecclésiastiques, ainsi que nous l'avons vu représenté, dans le bas-relief du tombeau de ce cardinal, devenu Pape (1).

Quant à Clément VIII, il éleva, en mémoire d'un fait si important ponr le bonheur de la France et du monde, le monument que vous avez, en ce moment, sous le yeux.

Le Roi reconnaissant fit également, à cette occasion, reconstruire le couvent en face. Vous pouvez vous en assurer à la simple vue des fleurs de lys sculptées sur l'une des portes, comme sur le piédestal de la croix en bronze.

De plus, si comme chaque français le doit être encore, même après trois siècle, si vous êtes pénétrés d'un véritable sentiment de gratitude pour Baronius et pour S. Philippe Néri, vous irez, dans le sanctuaire où ils reposent (2), remercier Dieu et prier pour le bonheur de la France. Là, vous trouverez un autre souvenir du grand événement que nous vous rappelons.

Comprenant bien toute l'étendue du service rendu, Henry IV voulut donner à Baronius

(1) Dans la basilique de S. Pierre, au tombeau de Léon XI.

(2) La Chiesa Nuova.

un témoignage des sentiments qu'il conservait à son égard. Il lui fit offrir, par son ambassadeur, une chapelle en vermeil, d'une richesse vraiment digne d'un roi. Mais Baronius, en qui l'amour de la sainte pauvreté n'avait fait que s'accroître par l'élévation au cardinalat, refusa, par trois fois, le présent royal. Il l'accepta enfin sur l'ordre positif du S. Père, mais à la condition d'abandonner le tout à son église chérie de la Chiesa-Nuova, ce qui eut lieu. On y conserve encore aujourd'hui le calice fleurdelisé, ayant fait partie de cette chapelle.

Quant à Henry IV, il persévéra constamment, depuis lors, dans la foi catholique. Malheureusement il porta sur le trône des scandales de mœurs continués plus malheureusement encore, après lui, par plusieurs princes de sa race. Henry IV et ses successeurs préparèrent ainsi l'effroyable catastrophe que subit cette noble maison de Bourbon, si glorieuse à tant d'autres égards, et depuis plus d'un demi-siècle, battue si cruellement par la tempête.

Du reste, il ne faut pas vous étonner de l'opposition mise par les ennemis de la France à la réconciliation du roi avec l'Eglise. Cette réconciliation était, nous vous l'avons dit, l'unique moyen de calmer à l'intérieur, l'agitation excitée par le protestantisme. C'était l'unique moyen de mettre un terme aux guer-

res civiles que les malheureux sectateurs de Calvin y avaient allumées partout; de réparer les ruines accumulées ainsi, par ce derniers, dans notre beau pays; d'essuyer les larmes de tant de victimes; d'arrêter les flots de sang dont la terre de France était arrosée depuis si longtemps.

Henry IV, de plus, était un des ces hommes énergiques et forts qui, lorsque Dieu les envoie pour gouverner notre peuple, font et feront toujours de la nation française une puissance si formidable.

Et les ennemis de la France s'efforçaient d'annuler, par tous les moyens, le roi que la divine miséricorde nous envoyait pour cicatriser tant de blessures.

Les souvenirs du passé leur démontraient clairement les dangers qu'ils allaient courir avec un tel roi gouvernant des français unis ; ils essayèrent pendant longtemps, d'écarter ce péril, par tous les moyens.

L'histoire constante de nos malheurs et de nos triomphes était là, depuis les temps antiques de la Gaule, jusqu'aux règnes de Charles VI et Charles VII, jusqu'aux guerres encore si ardentes du protestantisme; ils comprenaient d'après le passé, ce que leur réservait l'avenir. Et ils voulurent le conjurer.

Il savaient qu'un peuple une fois connu par plusieurs siècles d'histoire, ne varie jamais

sensiblement dans sa conduite. Ils savaient que si pour toutes les nations de la terre se vérifie journellement la parole du Sauveur, « tout » royaume divisé contre lui-même sera déso- » lé (1), » cette vérité s'appliquait à la France plus particulièremeut peut-être qu'à tout autre peuple. Ils savaient qu'avec un caractère impétueux et docile à la fois , comme est le nôtre, si la discorde intestine est le plus grand des maux, l'autorité puissante d'un homme fort peut opérer chez nous, plus qu'ailleurs, des prodiges; que le français confiant dans son chef sacrifie tout et se sacrifie lui-même avec un entraînement qui va jusqu'à l'héroïsme. Ils voyaient dans Henry IV le roi qu'une nation chevaleresque et passionnée pour la guerre environnerait bientôt d'un amour poussé jusqu'à la passion.

Et ils combattaient d'avance avec obstination, à Rome, ce qu'ils craignaient pour eux en France, si Henry pouvait réussir,

Mais ils ne savaient pas que la divine justice satisfaite de tant de souffrances, daignait s'adoucir en faveur d' un peuple que la Providence ménage constamment pour l'exécution de quelque grand dessein. Ils ne savaient pas que la France d'Henry IV, que la France de tous les siècles et de tous les régimes, sera toujours prête à redevenir la France des beaux jours de la foi, la France à qui l'Egli-

(1) S. Matth. c. XII: v. 23.

se a tant de fois répété, dans le cours des âges: « La glorieuse mémoire de vos ancêtres » vit dans le souvenir de l'Eglise Romaine; » eux qui par leurs bienfaits envers la même » Eglise se sont constamment déclarés fidèles » et fervents dans l'obéissance due au Bien- » heureux Pierre. C'est pourquoi, sans l'ou- » blier jamais, nous avons constamment ce » souvenir présent aux yeux de notre cœur (1). »

Rome, au contraire en était pénétrée depuis longtemps. Aussi, fut-ce vraiment avec bonheur, que le Pontife rassuré sur la sincérité de Henry, put céder au mouvement de son cœur qui l'eût, depuis longtemps porté à l'absoudre (2).

(1) Lettre XXIII d'Alex. III à la Reine de France. - Apud Mansi. *SS. Conc. Coll.*

(2) L'office pontifical de la nuit de Noël se fait avec grande pompe à Sainte-Marie-Majeure. Vous y eussiez remarqué la belle prière de la bénédiction de l'épée: « Nous vous en prions, Seigneur J. C., daignez bénir pour la défense de l'Eglise Romaine, cette épée que nous avons consacrée par notre bénédiction, pour la punition des malfaiteurs et la gloire des bons: afin que par celui qui par votre disposition en est revêtu, vous exerciez la force de la justice, vous ranversiez la puissance de l'iniquité, vous protégiez et vous défendiez contre tout péril, votre sainte Eglise et les fidèles que voulant racheter de votre sang précieux vous avez aujourd'hui daigné descendre sur la terre et prendre notre chair; afin que vous maintenioz dans la protection de votre miséricorde et sauvegardiez celui qui en est revêtn eu votre nom, etc. »

Tels sont, ô soldats, les importants souvenirs rattachés au monument que vous voyez, en ce moment devant vous. Tels sont les souvenirs que nous désirions laisser dans vos cœurs, en terminant la visite de cette belle et vénérable église.

S. LAURENT-HORS-DES-MURS

V.

S. LAURENT HORS-DES-MURS

Cette basilique est la plus considérable des nombreux sanctuaires consacrés à Rome, à la mémoire du Saint martyr (1).

(1) On trouve à Rome, indépendamment de la basilique, sept autres églises dédiées à ce glorieux martyr. Ce sont: I. S. Laurent *in Damaso*, ainsi nommé à cause de Pape S. Damaze qui fit construire cette église, jointe aujourd'hui au palais de la Chancellerie, où les républicains de Rome assassinèrent le Comte Rossi. II. S. Laurent *in fonte*, élevé sur le lieu occupé autrefois par la maison de S. Hippolite, chargé de garder S. Laurent prisonnier avant le martyre, et converti par ce dernier à la foi. Pour baptiser le néophyte, S. Laurent fit jaillir du sol, une fontaine d'où l'église a pris son nom. III. S. Laurent *in Lucina*, ainsi nommé d'un temple de Junon, qui se trouvait au même lieu. Là se conservent le gril et la fourche en fer qui servirent au supplice du martyr. IV. S. Laurent *in Miranda*, bâti sur les ruines du temple d'Antonin et Faustine, au Forum. On croit que de ces magnifiques ruines, l'église a pris la dénomination particulière qui la distingue. V. S. Laurent *a Macel de Corci*, la moins considérable de toutes. VI. S. Laurent *in panisperna*, bâtie primitivement sur le lieu du martyre, avec une magnificence que décrit Grégoire de Tours, et qui n'existe plus aujourd'hui. VII. enfin S. Laurent *in piscibus*, nom qui lui vient d'un ancien marché au poisson qui existait jadis, non loin de là, sur les bords du Tibre.

Laurent, suivant l'expression de S. Pierre Chrysologue, était né pauvre et privé des biens de ce monde ; mais riche des trésors du Ciel. Et l'Eglise, qui ne fait acception de personne, l'Eglise aussi étrangère, dans ses principes, à la doctrine insensée de l'égalité absolue entre les hommes, qu'à l'orgueil payen des divisions par castes de superbes et d'avilis, l'Eglise éleva la gloire de ce pauvre, à l'égal des plus éclatantes illustrations sorties de son sein.

Rien n'est plus touchant, du reste, que la vie et la mort du diacre courageux, dont les écrits des Pères nous ont conservé, en détail, la sainte mémoire. Nous vous en parlerons ailleurs, quand nous vous dirons les moyens employés par les premiers chrétiens vos frères, pour triompher de l'orgueil du monde, de la cruauté des empereurs, de la haine aveugle des peuples et de la rage de l'enfer. Aujourd'hui ce que vous en avez appris, dès votre enfance, suffit, pour vous intéresser vivement à la basilique consacrée à Dieu, en honneur de cet héroïque disciple de J.-C.

Fondation et réparations successives de la basilique.

Vers l'an 330, Constantin fit bâtir, sur le lieu de la sépulture du saint, une basilique

plusieurs fois ruinée, dans les troubles dont Rome fut le triste théâtre, pendant si longtemps. Cette même basilique fut agrandie et réparée successivement par plusieurs Pontifes, et autres personnages illustres, pour arriver enfin à l'état où elle se trouve aujourd'hui.

La fondation de Constantin y fut, comme partout ailleurs, d'une grande magnificence. Le Pape Sixte III, y ajouta de nouvelles richesses. S. Léon-le-Grand obtint de Galla Placidia fille de Théodose, la reconstruction et l'agrandissement de la basilique, ainsi que l'enlèvement d'une colline voisine, dont les eaux nuisaient à la conservation de l'édifice.

S. Hilaire, avant et pendant son pontificat, l'enrichit de dons précieux, et y construisit un monastère remplacé, plus tard, par celui de Léon III (1). S. Anastase II et S. Jean I y déposèrent également de riches offrandes. Et, comme il le fit pour les autres basiliques dont nous avons parlé, S. Symmaque, dans l'intervalle, y avait construit un hospice, en faveur des pèlerins et des pauvres.

(1) Les premiers religieux bénéditins furents remplacés, sous Agapite II, par les moines de Cluny. Ceux-ci comptèrent parmi eux S. Grégoire VII, et Pascal II. S. Jean Ficoccia en fut abbé. Sixte IV y plaça les chanoines réguliers de S. Jean-de-Latran.

C'est ainsi qu'à Rome, si la piété trouve à s'édifier et à se nourrir en parcourant les pieux sanctuaires, la charité, de même, rencontre, à chaque pas, des monuments non moins précieux, pour l'exercice complet des œuvres de miséricorde.

Dans la seconde moitié du sixième siècle, la basilique de S. Laurent eut à subir une triste dévastation ; elle reçut à la même époque, un nouveau trésor bien supérieur aux richesses matérielles que la devotion publique y avait pu réunir. Les Lombards, en effet, la pillèrent; et bientôt après, le pape Pélage y déposa les reliques de S. Etienne.

Pélage II fit à l'édifice d'importantes réparations, et l'orna de la grande mosaïque mutilée depuis, ainsi que vous pouvez le voir. Grégoire II, Adrien I et Léon III, au huitième siècle, firent également enrichir ou réparer l'illustre sanctuaire.

L'an 1188, Clément III refit le cloître voisin; mais la plus considérable des reconstructions date du siècle suivant. Je veux parler du renouvellement presque entier de la basilique, par Honorius III, qui donna la forme actuelle à l'édifice également décoré par ses soins.

Les dernières réparations un peu importantes, eurent lieu, sous Nicolas V., en 1447; au XVII siècle, on entoura la Confession de la

décoration disgracieuse qui la dépare encore aujourd'hui.

Aspect général actuel.

Fatigué comme on l'est, à l'aspect des réparations modernes qui ont enlevé leur caractère primitif à la plupart des églises de Rome, on éprouve une satisfaction bien sensible à visiter, pour la première fois surtout, la basilique dont nous parlons.

Une tour du neuvième siècle ; le portique à colonnes ioniques construit par Honorius III, au treizième ; l'aspect simple et sévère des murs latéraux ; et, dans le fond, à l'entrée du couvent, le porche qui conserve encore malgré les réparations modernes, le caractère de sévérité religieuse qui convient à de telles constructions ; tout cela frappe et dispose l'âme au recueillement religieux et à la paix.

A l'intérieur, c'est quelque chose de beaucoup plus remarquable, et plus satisfaisant encore.

Une basilique à trois nefs, formées par vingt-deux colonnes de granite égyptien, prises dans les ruines d'anciens édifices ; des murs latéraux sans ornements, couronnés par un plafond à soffites, malheureusement, il est vrai, badigeonné à la moderne ; un pavé en *opus alexandrinum*, avec les ambons d'Honorius à peu-près

intacts ; une abside à double rang des colonnes antiques, avec le vieux siége pontifical, au fond , et les colonnes en porphyre de la Confession ; tout cela , malgré les taches que forment, en quelques endroits, les déplorables décorations modernes ; tout cela produit une impression de piété qui remplit le cœur , et qui fait regretter plus vivement les pertes éprouvées par d'autres sanctuaires.

Peintures , mosaïques et tombeaux.

Après ce premier coup d'œil jetté sur l'ensemble de l'édifice, vous pourrez en examiner quelques détails dignes d'un véritable intérêt.

Les peintures du portiqne sont surtout remarquables , au point de vue de l'histoire et de l'archéologie. Elles sont du temps d'Honorius III , qui voulut y représenter divers traits de sa propre vie , et de celle de S. Laurent. Parmi les premières il en est une , dont nous parlerons, en vous rappelant les souvenirs historiques attachés à la basilique. C'est le compartiment où l'on a peint le couronnement de Pierre de Coutenay , empereur français de Constantinople.

Celles qui occupent le rang inférieur , à droite , sont relatives à la mort de l'empereur Henry II.

A gauche, en entrant dans l'église, de semblables peintures rappellent différents actes de la vie et du martyre de S. Laurent.

Il en est de même d'une partie des fresques modernes qui ornent les bas-côtés ; les autres représentent le supplice de S. Etienne.

Quelques peintures du seizième siécle, remplissent aussi le fond de l'abside. Celles qui ornaient l'arc d'entrée de la même portion de l'édifice, ont été, comme le *bon goût* des derniers siècles le fit opérer en bien des églises, couvert d'un badigeon sous lequel on les voit aujourd'hui, reparaitre en partie (1).

Sur la partie opposée du même arc, Pélage II a fait placer la grande mosaïque , dont les dégradations ont été simplement réparées à fresque. N.-S.-J.-C., plusieurs Saints, et le Pontife lui-même y étaient représentés , ainsi que les villes symboliques de Béthléem et de Jérusalem.

Deux monuments funèbres remarquables sont conservés dans la même basilique. Le bas-relief du premier , qui est antique , représente un mariage (2).

(1) On vient d'en découvrir de semblables à Ste Agnès-hors-des-Murs.

(2) Ce monument sert de tombeau au cardinal Fieschi; neveu d'Innocent IV.

L'autre est le sarcophage où le Pape S. Zozime fut enterré, en 418. Suivant l'usage très-fréquent, dans les premiers siècles du christianisme, il a été orné d'un bas-relief représentant la vendange.

Les saints pontifes Sixte III et Hilaire, ainsi que Damaze II, ont également reçu la sépulture à S. Laurent.

Chapelle souterraine et dogme catholique du purgatoire.

Indépendamment de la Confession où les Papes ont déposé les reliques des martyrs honorés en cette église, on trouve, dans le bas-côté de gauche, la célèbre chapelle souterraine construite à l'entrée du cimetière dont nous parlerons.

Cette chapelle consacrée à Ste. Cyriaque, a été enrichie des trésors spirituels les plus considérables, en faveur de ceux qui viennent y célébrer les saints mystères, pour la délivrance des âmes du purgatoire. Bien étudiée, la tradition séculaire qui se rattache à cette pratique, usitée généralement, dès les principe, près du tombeau des martyrs, donne de grandes lumières sur la perpétuité du dogme catholique du purgatoire. Sous ce rapport donc, la visite de cette chapelle ne peut que produire en vous de bons fruits.

Du reste, on doit à la vision extraordinaire arrivée en ce lieu, sous le pontificat d'Alexadre II, la dévotion particulière des fidèles à venir prier pour les défunts, près de cet autel (1).

Les Reliques.

Les principales reliques conservées dans la basilique sont celles de S. Laurent et de S. Etienne.

Le saint diacre de Rome avait été enterré en ce lieu, après son martyre, et à cette occasion Constantin avait, comme nous l'avons dit, fait construire l'église primitive. Sous le pape Pélage II, les vénérables restes furent découverts, dans la portion secrète de la Confession, où, suivant l'usage, les anciens chrétiens les avaient déposés, dans l'origine (2).

On vit se produire, à cette occasion, un fait analogue à ceux qui, dans l'Ancien Testament, nous montrent le respect que Dieu exige de l'homme à l'égard des choses saintes.

(1) Voyez au sujet de cette vision: *Les sept basiliques*. T. II. p. 150.

(2) De là vient que même pour les tombeaux les plus authentiques des martyrs, il est souvent impossible d'indiquer le lieu précis où le corps se trouve.

Voici comment le rapporte S. Grégoire. « Mon » prédécesseur de sainte mémoire voulant faire » quelques améliorations à la Confession de » Saint-Laurent, et ne sachant au juste où le » corps se trouvait, ordonna des recherches. » Alors il arriva que, sans le savoir, les ou- » vriers ouvrirent le saint tombeau. Et tous » ceux qui assistaient aux travaux, ouvriers, » moines, mansionnaires, qui avaient vu les re- » liques (bien qu'aucun d'entre eux n'eut eu » l'audace de les toucher), moururent avant » dix jours (1). »

La découverte des reliques de S. Etienne avait été l'occasion d'un nombre prodigieux de miracles, au commencement du cinquième siècle. On en transporta une partie en France, où Grégoire de Tours raconte la quantité de guérisons merveilleuses opérées à cette occasion. En Afrique, les prodiges furent si nombreux, que S. Augustin disait: « Si je devais, » décrire ceux arrivés en deux villes seu- » lement de ce pays, deux livres entiers ne » pourraient suffire (2). »

La plus grande partie de ces mêmes reliques fut donnée à Eudoxie, femme de Théodo-

(1) Lettre de S. Grég. à Const. Aug. Reg. liv. III. lett. 30.

(2) *Epist. ad Quint. - De civ. Dei.* lib. XXII. c. 8. *Serm.* XXXI. et seq.

se II, et transportée, par elle, à Constantinople, puis à Rome, où Pélage I déposa le précieux trésor, dans la Confession même de S. Laurent.

Touchante union qui rapprochait ainsi deux martyrs dont la vie offre tant et de si saintes analogies.

Les principales parmi les autres reliques, sont la portion de la Croix, une épine de la couronne, et d'autres objets relatifs à la passion du Sauveur; une partie du vêtement de la Sainte Vierge; des ossements de plusieurs apôtres, martyrs ou confesseurs; des reliques de Sainte Madelaine; plusieurs pierres du martyre de S. Etienne; un vase en bronze ayant servi, à ce que l'on croit, à S. Laurent pour plusieurs baptêmes, entre autres pour celui de S. Hippolite et de sa maison.

Enfin, l'on conserve dans l'abside, le marbre sur lequel S. Laurent fut déposé, après son supplice, et où la trace du corps ainsi brulé se voit encore empreinte aujourd'hui.

Quant à la tête si parfaitement conservée de l'héroïque martyr, on la garde précieusement dans une chapelle du Quirinal, où, peut-être, nous vous la ferons vénérer un jour.

Souvenirs historiques.

La piété romaine se rappellera toujours avec un grand sentiment de dévotion, que le Pape S. Grégoire-le-grand prononça plusieurs de ses éloquentes homélies dans l'église de ce même martyr.

Le souvenir de Sainte Brigitte et de Sainte Catherine sa fille, y est également conservé par suite du fait prodigieux arrivé à l'occasion des résistances faites par celle-ci à consacrer son existence à d'autres qu'à Dieu, dans un second mariage (1).

Quant à nous, français, nous devons trouver un intérêt tout particulier, dans l'un des faits historiques représentés par Honorius III, dans les fresques du portique.

Nous l'avons déja mentionné; c'est le sacre de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, alors nouvellement élu empereur de Constantinople.

En 1217, le Pontife venait de succéder à Innocent III, lorsque Pierre passant à Rome, avec Yolande sa femme, pour se rendre en

(1) Voyez à ce sujet *Les sept basiliques*. Tom. II. p. 152.

Orient, fut couronné par Honorius, à S. Laurent, le dimanche du bon Pasteur (1).

Ce souvenir, tout français, acquiert une plus grande importance que jamais, dans les circonstances où l'Europe se trouve, où elle sera, dans quelque temps.

Tout ce qui arrive en France, en effet, nous annonce, pour notre pays, un grand retour vers la foi. Une révolution profondément antichrétienne, dans son origine, dut, poussée par le mouvement irrésistible des populations, s'incliner devant le Christ et devant l'Eglise. Cette révolution a produit et produit, chaque jour, pour les chefs vénérés de cette même Eglise, dans nos contrées, une influence sans cesse croissante. Les doctrines du vieux scepticisme se décréditent de plus en plus, chaque jour; les livres de l'école voltairienne tombent dans l'oubli (2). Le vent de Dieu, pour em-

(1) Le S. Père ne voulut point que la cérémonie se fît à S. Pierre, afin de ne pas créer au nouvel empereur un prétexte de revendiquer la suzeraineté de Rome, comme héritier des Césars d'Orient.

(2) Un de ces hommes qui désirent l'ordre social sans vouloir comprendre sur quelles uniques bases cet ordre peut subsister, disait dernièrement avec une sorte de regret: « Mais voyez donc cette ré-» volution ce qu'elle a produit; *les évêques au-» jourd'hui, en France, sont plus puissants que les » préfets* !

prunter cette expression à nos divines Ecritures, le vent de Dieu souffle sur ces os que l'impiété avait desséchés, pour un temps, et les fait revivre.

D'un autre côté, du moment où la portion influente de la société française sera suffisamment revenue à la foi, fidèle au caractère de la nation elle fera, pour le bien, ce qu'elle a tenté pour le mal. Elle ne voudra pas laisser régner au dehors la fièvre dont elle aura guéri, par un miracle des miséricordes de Dieu; elle s'efforcera de la combattre avec énergie partout, et de répandre de près, comme de loin, les bienfaits de la religion où elle trouvera de nouveau la source de sa grandeur.

Or si, comme il est probable, la croix à cette époque, avance de nouveau vers l'Orient, c'est à la France qu'il appartiendra de l'enlever aux mains de quiconque ne serait pas alors en communion parfaite avec l'Eglise. C'est à la France qu'il appartiendra, même en accom-

» Une autre personne disait: « J'ai des rapports » fréquents avec la librairie; je puis vous l'assurer, » et tout le monde l'avoue, *Voltaire ne se vend* » *plus.* »

Ce sont là, pour qui réfléchit à l'état de la France, il y a vingtans, des pronostics assurés d'un mouvement réel et consolant dans la portion éclairée du peuple.

plissant, par l'épée, sa mission providentielle ; c'est à la France qu'il appartiendra d'exiger de quiconque, en ces contrées, l'union d'un seul troupeau et d'un seul pasteur, sous la conduite suprême du Pontife de Rome. Car, nous aimerons toujours à le répéter, non par un étroit sentiment d'amour propre national, mais parceque nous en avons l'intime conviction, au fond du cœur, Dieu seul connait l'avenir de grandeur et de gloire réservé à un pays où plus d'un siècle de propagande impie a pu laisser tant de principes de dévouement et de foi.

Voilà ce que doit rappeler à vos cœurs la peinture du Pape Honorius ; et sous ce point de vue, il n'en existe pas à Rome, de plus précieuse.

Cimetière ancien et moderne.

Au temps où fut martyrisé S. Laurent ; je veux dire au milieu du troisième siècle, une de ces veuves chrétiennes qui consacraient leur temps et leurs biens aux bonnes œuvres, possédait un vaste terrain, près de la ville, sur la route de Tibur. Elle l'offrit à l'Eglise, pour y ensevelir le corps du martyr, que vinrent y joindre bientôt les dépouilles d'autres témoins de la foi, les dépouilles d'autres chrétiens désireux de reposer, eux aussi, près de ces glorieuses tombes.

Telle fut l'origine de la célèbre catacombe de Sainte Cyriaque, la veuve chrétienne, dont nous venons de parler.

Une portion de cette catacombe fut nommée cimetière de S. Hippolite, depuis que les corps du nouveau martyr et des siens y furent déposés. Adrien I, au huitième siècle, pour satisfaire la dévotion des fidèles qui s'y rendaient en foule, depuis longtemps, la fit décorer avec grande décence.

La chapelle souterraine qui s'ouvre dans le bas-côté de la basilique, se trouve à l'une des entrées de cette réunion de cimetières, où tant de généreuses victimes des persécutions reposent encore; mais les anciennes galeries sont presqu'en entier condamnées.

Quant au cimetière moderne établi près de l'église, il date de l'invasion du choléra, en 1837.

Ce cimetière ne renferme, il est vrai, absolument aucun monument remarquable, ce qu'il est facile de comprendre. Les grandes familles de Rome ont toutes, en effet, leurs chapelles funéraires dans les églises de la ville, où l'on obtient d'ailleurs assez facilement la permission de se faire enterrer.

Les arts n'auront donc jamais à s'exercer beaucoup ici. Or, d'après le peu qu'ils y ont produit, jusqu'à ce moment, on est loin de le regretter.

En effet, on devrait espérer, au moins dans l'asile de la mort, en présence de tant d'objets capables de rappeler aux hommes la pensée des jugements de Dieu, l'absence des représentations indécentes si malheureusement répandues ailleurs avec profusion.

Cette chair que l'art payen de la renaissance s'efforça de diviniser autant qu'il était en lui; cette chair dont la corruption peut s'observer dans toute son horreur, au fond de ces tombes, est-il possible qu'on ait le triste courage de la ranimer ici, avec indécence, sous le marbre des tombes; d'y faire insulter à la justice de Dieu par des pensées impures ? Et pourtant déja, il en est ainsi.

La vue du buste demi-nu qui nous inspire ces réflexions, aura révolté votre sentiment de pudeur naturelle; cette vue, j'en suis sur, vous aura inspiré aussi un sentiment profond de douleur et de compassion, pour un peuple que l'on veut à tout prix corrompre, en lui exposant aux regards de semblables objets, jusque sur les tombeaux.

D'autres pensées bien tristes vous rempliraient, également le cœur, si vous pouviez lire sur ces marbres, l'expression de la douleur sincère chez les uns, de l'adulation et de l'hypocrisie poussée par les autres, au delà même de la tombe.

De plus, à côté de ces vieillards pleins de jours, ainsi que parle la Sainte Ecriture, reposent ici, comme partout où l'on réunit les victimes de la mort, l'enfant né de la veille; la mère dont les regards se sont voilés trop tôt pour jouir, un seul jour, du sourire si désiré de son unique enfant; la jeune fille pleine d'espérances, moissonnée au moment où le monde l'entourait des plus brillantes séductions; le père dont la mort plonge dans la misère toute une famille. Et en lisant les noms de tous; en observant le jour de leur naissance et celui de leur mort, souvent si rapprochés l'un de l'autre, une réflexion bien grave se présenterait d'elle-même à votre pensée; vous songeriez sérieusement à l'incertitude de l'instant où l'on dira de chacun de vous: Il est mort!

Voyez en particulier, près d'ici, non loin de cette porte latérale qui conduit à l'église, voyez cette tombe; elle appartient à un français. Comptez les années de sa vie; voyez, elles sont inscrites sur le marbre que nous touchons, comme un jour on marchera sur notre fosse. - Il n'avait pas vingt ans!

Et il est mort, loin de son pays, loin de la tombe de ses pères; et il est ici, seul, en attendant le dernier réveil!

Levez maintenant les yeux, ô soldats; portez vos regards au loin, devant vous; voyez ces collines qui s'élèvent à l'occident de Rome.

D'autres français y sont aussi, attendant le même réveil de leurs corps, le même jugement suprême; subissant, dès aujourd'hui, les mêmes peines, ou jouissant de la même récompense, et pour toujours! Ces français, vous le savez, ne sont pas comme celui-ci, seuls, isolés au milieu de tombes étrangères; ils y sont réunis en grand nombre au contraire. Le canon des impies, vous le savez, les moissonna cruellement en plusieurs rencontres. Ils y sont, et vous pourriez y être avec eux; car vous étiez là, quand la main de Dieu les a choisis parmi vous!

Etiez-vous prêts alors, pour entrer dans cette éternité de bonheur ou de peines, que nul ne saurait éviter? L'êtez-vous davantage aujourd'hui?

Cet avertissement solennel, ô soldats, vient de Dieu; il ne faut pas le négliger. Il ne faut pas endurcir votre cœur à la grâce qui vous presse.

Rappelez-vous ce que vous éprouvâtes naguère, pendant le siège, au moment où la mort frappait ainsi vos malheureux camarades, à vos côtés. La pensée d'un Dieu justement irrité contre vous est venue bien vive, à ce moment, se présenter à votre souvenir. Au fond du cœur vous lui avez promis, à ce grand Dieu, qui tenait alors d'une manière si visible votre vie entre ses mains; vous lui avez pro-

mis repentir et conversion, s'il daignait vous ménager du temps pour mériter cette miséricorde. Et la justice de Dieu suspendue sur vos têtes s'est arrêtée pour un instant. La miséricorde vous a laissé le temps que vous demandiez pour vous repentir; elle attend maintenant les actes qui constatent votre retour.

Depuis que le danger n' est plus aussi pressant, qu'avez vous fait pour donner à Dieu ce témoignage de fidélité à votre promesse?

Ne l'oubliez point, ô soldats, Dieu est miséricordieux, il est patient; mais il est juste. Il vient parfois à nous, avec une tendresse plus pressante encore que de coutume; il frappe fortement à la porte de notre cœur; puis il se retire. Il cesse, du moins, de nous solliciter d'une manière aussi sensible. Si nous obéissons docilement à la voix de notre conscience si facile à entendre dans les jours de grâces comme ceux que Dieu vous a donnés, l'œuvre de notre salut s'accomplit. Si, au contraire, nous endurcissons volontairement notre cœur, qui nous promet, pour plus tard, la même grâce de conversion? Et si cette grâce ne nous vient pas; si nous mourons impénitents, où allons-nous?

Au nom de Dieu, ô soldats, que cette voix de la conscience n'ait pas retenti en vain dans vos cœurs! Pour le salut éternel de vos âmes, ne rendez pas inutiles, en ce moment, les prières

si ardentes faites pour vous, dans les jours du danger, par ceux qui vous sont chers !

Rappelez-vous, que dans ces jours où votre vie était à chaque instant exposée, sous les murs de Rome, votre mère, votre pauvre mère priait et pleurait pour vous, aux pieds des autels.

Oui, dans ce sanctuaire où l'eau sainte en baignant votre front, vous a régénérés pour la vie éternelle; dans ce sanctuaire où, pour la première fois, la chair sacrée du Sauveur est venue reposer dans votre poitrine; sur ce pavé que vos pieds ont foulé, aux jours de votre innocence, dans ces fêtes pompeuses, dans ces touchantes solennités de l'Eglise, votre pauvre mère priait et pleurait pour vous.

Oui, dans ce cimetière lointain que celui-ci vous rappelle; aux pieds de cette croix que vous voyez en ce moment, dans votre souvenir, aussi présente que si vous l'aviez réellement sous les yeux; sur cette tombe où votre père, où plusieurs des vôtres reposent; au milieu de ces longues herbes qui recouvrent leurs fosses, qui s'y flétrissent chaque année et qui s'y reproduiront, un jour, sur la terre fouillée pour y déposer votre propre cercueil, elle était là, votre mère, versant des larmes à la fois sur ceux que vous avez perdus, et sur vous. Elle songeait avec douleur que chaque instant du jour et de la nuit pouvait être, pour vous, le dernier; elle

se disait, que vainement peut-être, dans les tristes jours de sa vieillesse, elle monterait la colline d'où elle s'était promis d'aller, de loin, vous découvrir au moment où vous reviendriez essuyer ses larmes. Elle songeait, avec douleur, que peut-être déja il était sur les mers le messager chargé de lui apporter la triste nouvelle. Et votre mère priait et pleurait sur vous. Elle pleurait, elle priait, demandant à Dieu, si du moins, elle n'avait plus le bonheur de vous revoir, une fois encore avant de mourir; s'il entrait dans les desseins de la divine justice de vous emporter de ce monde avant elle, et loin d'elle, elle demandait qu'au moins votre mort fût chrétienne et sainte.

Voilà ce que votre pauvre mère demandait à Dieu, ce qu'elle demande encore, chaque jour, pour vous. Résisterez-vous donc toujours aux grâces si puissantes que vous attirent de telles prières.

Vous qui l'aimez, cette mère, ô soldats; vous qui auriez tant de bonheur à la soulager dans ses peines, ne savez-vous pas que vous avez pour elle, entre les mains, une consolation qui surpasse tous les autres?

Représentez-vous, un moment, le bonheur qu'elle éprouverait si, un jour, recevant de vous l'annonce d'une conversion sincère, elle pouvait se dire: Cette fois, ô mon Dieu, si vous me l'enlevez, mon cœur, du moins, en pensant

à lui se reposera en d'éternelles espérances. Je l'ai perdu pour toujours en ce monde, il est vrai ; mais, Seigneur, avec votre appui, avec votre grâce, je le retrouverai, un jour, dans votre gloire, dans le séjour de vos saints !

A cette pensée, je le sais, votre mère verserait encore des larmes; mais quelles larmes, adoucies, quelles larmes heureuses, comparées à celles qu'elle répand depuis si longtemps!

Et ce bonheur, ô soldats, pourquoi donc le refuser au cœur si aimant de vos mères ? Pourquoi refuser à elles et à vous, les uniques consolations, propres à vous faire supporter, en patience, l'idée d'une séparation, qu'à la vue de ces tombes, vous êtes bien forcés de considérer comme inévitable, peut-être même comme très-prochaine.

Ce qui vous entoure ici, en effet, vous rappelle qu'un jour vous serez dans l'état décrit par un grand docteur, parlant d'une sainte âme de son siècle: « Son corps était déjà presque sans » mouvement, et la mort en s'approchant com- » mençait à lui glacer les membres. De quel » secours lui était alors sa famille ? A quoi lui » eussent servi de vaines paroles de consola- » tion (1) ? » Ce qui vous entoure ici, vous rappelle dans un langage bien éloquent, l'inévitable passage de ce monde à l'éternité. Ces

(1) *S, Hier. Epist. XVVVIII. ad Marcellum.*

morts du fond de leur tombeau vous crient qu'un jour, un jour viendra où ces membres dont vous avez fait des istruments pour l'iniquité, frappés d'impuissance par la mort, ne vous obéiront plus, où ils refuseront de vous servir. Ces yeux par où, bien souvent, la tentation s'est introduite dans votre cœur, ces yeux se voileront, pour ne s'éclairer de nouveau, qu'au jour de la résurrection finale. Cette bouche tant de fois ouverte pour l'injure et pour le blasphême, se fermera malgré vous. Cette langue, hélas ! trop souvent souillée par des paroles impures, ne s'agitera plus. Et de votre poitrine où vous avez nourri tant de mauvaises pensées, tant de mauvais désirs; de votre cœur si souvent profané par les passions les plus honteuses, il ne s'exhalera plus que la puanteur; rien n'y séjournera plus que la corruption et les vers.

Et pendant ce temps, si vous êtes mort dans la haine de Dieu, votre âme, votre pauvre âme où ira-t-elle ? Malheureux que vous êtes, vous le savez ; et pourtant vous avez le courage de dormir avec indifférence sur le bord d'un tel abîme !

Mais, dans le même temps, ô soldats, si ces tombes parlent un langage sévère à qui ne vit point dans la grâce de son Dieu, quelles pensées de consolation et d'espérances ne réveillent-elles point dans l'âme fidèle !

Ces tombes, que disent-elles, en effet, à qui veut conserver son cœur pur, à qui veut retourner sincèrement à Dieu, après ses fautes ? Elles disent, qu'au sortir de la vie actuelle, ce grand Dieu nous prépare celle de l'immortalité. Elles disent, qu'après ces jours de misère et d'épreuves, l'infinie miséricorde nous ménage, et pour toujours, un lieu où il n'y aura plus ni douleurs, ni larmes ; où l'on trouvera un bonheur, une gloire sans terme. Elles nous redisent avec l'apôtre, parlant de ces délices que l'infirmité de notre chair, ne saurait même imaginer : « L'œil de l'homme n'a point » vu, l'oreille de l'homme n'a point entendu, » et son cœur n'a jamais compris ce que Dieu » réserve à ceux qui l'aiment (1). »

Voilà ce qn'elles nous disent ces tombes ; voilà ce que répète en particulier, celle où nous voulons, en ce moment, vous conduire.

Voyez ici, prés de la chapelle provisoire placée au fond de la première enceinte du cimetière, la pierre sépulcrale d'une pauvre femme. Nuls titres mondains, nul éloge n'y sont inscrits ; et pourtant, quelle sainte vie ce monument rappelle !

Anna-Maria Taigi, tel fut le nom de cette humble femme. Elle vécut pauvre et obscure, malgré les dons extraordinaires dont le jugement

(1) I. Cor. II. 9.

de l'Eglise fixera un jour, nous l'espérons, le caractère et la certitude. Elle souffrit et pleura beaucoup, en ce monde; mais aujourd'hui, si, comme nous en avons la douce confiance, le bonheur et la gloire des saints ont remplacé pour elle, ces souffrances et ces larmes; que lui importent, en ce moment, les quarante années d'épreuves et de fidélité qui lui valurent un semblable bonheur (1)?

Et ce que nous disons en particulier, de cette grande âme, s'est realisé, sans aucun doute, pour plusieurs autres morts dont les corps reposent ici. Le même bonheur est non seulement possible pour vous; mais Dieu veut positivement vous le donner, et votre infidelité seule pourrait vous le ravir.

Si donc, nous le répétons, si la mort a desévères enseignements pour les méchants, que d'espérances n'a-t-elle pas aussi pour les bons? Et quand on aime Dieu, quand malgré sa misère, on est réellement décidé à se donner tout à lui, c'est ici, sur les tombeaux de ceux qui ne sont plus, en face de ces ossements qui rappellent si vivement les pensées de l'immortalité, que la mort perd ses amertumes, que la vie humaine n'offre plus rien de désirable, si ce

(1) Voyez à ce sujet, le petit travail dont nous avons parlé au sujet des pieuses visites d'Anna-Maria à la basilique de S. Paul.

n'est une sainte mort. Ici, plus qu'ailleurs, on éprouve combien le prolongement de cette même vie devient un retard pénible à supporter avant d'entrer en un monde meilleur. C'est ici qu'on aime à répéter, dans la consolation que donnent les plus saintes, les plus légitimes espérances, ces belles paroles d'un martyr des anciens jours: » Il faut considérer, ô mes frères, que nous » avons vécu, en ce monde, comme des hôtes » et des étrangers. Soupirons donc ardemment » après le jour où chacun de nous trouvera son » vrai domicile ; où enlevés d'ici-bas et délivrés des liens du siècle, nous reprendrons » possession du paradis et du céleste royaume. » Quel exilé, en effet, ne s'empresserait de » revoir la patrie ? Quel voyageur ne désirerait, sur les mers, un vent favorable qui » hâte pour lui, les embrassements des siens ?

» Notre patrie, à nous, c'est le ciel ; les » bienheureux sont notre famille: pourquoi ne » point nous hâter et courir, afin de la connaître » cette patrie, afin de nous trouver près de » ceux qui nous sont chers (1) ? »

Dieu veuille, ô soldats, qu'une vie chrétienne couronnée d'une sainte mort, nous permette de voir réaliser, pour chacun de nous, ces magnifiques espérances !

(1) S. Cyprien. *Lib. de mortalitate.*

VI.

SAINTE-CROIX-DE JERUSALEM

Les reliques

De même que la Sainte-Chapelle fut construite, à Paris, par S. Louis, pour y déposer la couronne d'épines du Sauveur; de même Constantin, à Rome, fit élever la basilique de Ste Croix pour conserver le pieux trésor récupéré par Hélène sa mère.

Ici donc les instruments de la Passion du Sauveur, sont vraiment l'objet capital du sanctuaire ; l'église n'est à proprement parler, qu'un grand reliquaire fabriqué pour les conserver religieusement à travers les siècles. C'est également un des plus remarquables monuments qui constatent la sainte pratique du culte des reliques, dès les premiers temps du christianisme.

Nous allons donc, même avant de vous parler de l'église, vous faire connaitre l'origine et l'importance du précieux trésor ainsi transmis, d'âge en âge, à notre reconnaissante vénération (1).

(1) Nous prendrons les éléments de notre travail dans le savant livre intitulé: - *De Sessorianis praecipuis Passionis D. N. J. C. reliquiis commentarius.* - In 8. Rome F. Bourlié 1830. - Dans cet ou-

Ste CROIX-DE-JÉRUSALEM

D'après les témoignages recueillis, avec son érudition ordinaire, le grand Baronius a pu écrire ce qui suit, dans ses Annales, au sujet de l'usage adopté à Jérusalem, pour le supplice des condamnés : « Il était défendu de por-
» ter à la sépulture commune les cadavres des
» suppliciés; mais on devait les déposer, à part,
» loin de tous les autres. On devait également
» enfouir les instruments du supplice, c'est-à-
» dire les croix, les clous, les glaives et les
» pierres, suivant le genre de mort qu'ils avaient
» subi (1). »

Or voilà ce que pratiqua l'impiété judaïque, à la mort du Sauveur.

Exécutant, sans le savoir, les dispositions prévues de toute éternité, par la Providence, les juifs avaient fait périr cette adorable victime sur un gibet qui rendait infâme; qui soumettait, par conséquent, ce corps sacré à l'exclusion de la sépulture commune. Et, en effet, le fidèle disciple qui l'obtint de Pilate, l'ensevelit, comme le rapportent nos saints Evangiles, « dans un sépulcre neuf, où personne aupara-
» vant n'avait été mis (2). »

vrage, de Correris a réuni en faveur du trésor des reliques de Ste Croix, tout ce que la science et la piété peuvent désirer de preuves en faveur de la tradiction romaine, sur ce point.

(1) *Ann. eccl.* An 34.

(2) S. Jean c. XIX. v. 41.

De la même manière le paganisme non moins impie des dominateurs de la Judée, voulut effacer des lieux où s'opéra notre rédemption, les souvenirs qui, de toutes parts, y attiraient les fidèles. On y fit placer les statues impures des faux dieux. « Depuis le temps d'Adrien, » jusqu'à celui de Constantin, c'est-à-dire, pen- » dant environ cent quatre-vingts ans, on ado- » rait un simulacre de Jupiter au lieu de la » résurrection, et une statue de Vénus sur le » rocher de la croix (1). »

Ainsi parle S. Jérôme, au témoignage de qui nous pouvons joindre celui d'Eusèbe (2), et de toute l'antiquité. Nous pouvons également renvoyer à la lettre de S. Paulin à Sulpice-Sévère, pour faire connaître la profanation commise, dans le même temps, à Béthléem, par l'érection d'une statue d'Adonis, au lieu même où naquit le Seigneur.

Nous le voyons donc, ces esclaves du démon, agissant avec une intelligente toute satanique, avaient parfaitement choisi l'image qu'ils devaient élever, dans les saints lieux pour les mieux profaner, pour mieux exprimer la haine de l'enfer contre le Christ. Ainsi l'emblême de l'orgueil et de toutes les passions humaines, Jupiter, fut placé, là précisément où le Sauveur

(1) S. Jérôme. *Lettre XIII. à Paulin.*
(2) *Vie de Const. liv. III.*

glorieux triompha de la mort ; ceux de l'impureté furent choisis pour les lieux où Jésus commença et finit des souffrances destinées à l'expiation de ces mêmes crimes.

Oui, vous le savez, c'est pour réparer tout particulièrement les désordres de la chair, que J. C. a voulu souffrir dans sa naissance et dans sa mort. C'est pour désarmer la justice divine irritée contre les hommes, par tant de crimes auxquels vous-mêmes hélas! avez peut-être une si large part, que J. C. est mort au milieu des plus affreuses douleurs.

Ce supplice de la croix auquel fut condamnée l'innocente victime était si cruel, que l'antiquité payenne elle-même le regardait avec Cicéron (1), comme devant disparaitre, non seulement des regards, mais encore de la pensée des hommes. Aussi le destinait-on aux criminels les plus odieux et les plus méprisés. C'était le supplice des esclaves, des *sicaires* et des *séditieux* ; car alors on n'avait pas, comme aujourd'hui, répandu sur les crimes politiques, le fatal aveuglement qui en assure presque toujours l'impunité. On comprenait que si la mort était la juste punition d'un meurtre isolé, commis par cupidité ou par vengeance, une peine plus forte était légitimement due à ceux qui par ambition personnelle, font couler à flots le

(1) *Disc. contre Verrès.*

sang des défenseurs de l'ordre social et celui des insensés qu'ils poussent à la guerre. La sédition donc, en ce temps, était justement considérée comme l'un de plus grands crimes.

Or, J. C. voulant malgré son innocence et sa divinité, prendre dans ses souffrances et dans sa mort, l'apparence la plus honteuse du pécheur, expira sur la croix, accusé d'ameuter le peuple contre César. Il expira, nonseulement en endurant le supplice habituel des condamnés; mais il permit que les tortures les plus barbares et les plus illégales en même temps, lui fussent infligées par surcroit.

Un criminel battu de verges ne pouvait pas recevoir *quarante coups* dans une seule flagellation. Et lui, le divin Sauveur, lui notre maître et notre père, le Dieu de la terre et du ciel, il en reçut un nombre tellement grand; il fut tellement déchiré de blessures qu'il réalisa bientôt, dans son corps sacré, la prédiction du prophète: « Depuis la plante des pieds jus» qu'au sommet de la tête, il n'y a pas en » lui, une partie saine (1). » On inventa de plus, pour lui, le supplice inoui du couronnement d'épines. On lui fit porter sur les épaules l'instrument du supplice. Puis, quand élevé sur ce gibet, d'où il devait, suivant l'expression de son douloureux amour, attirer à lui

(1) Is. ch. I. v. 6.

tout le genre humain (1), il put avec trop de vérité, répéter ce qu'il avait dit par la bouche d'un autre prophète: « Ils ont percé mes mains et » mes pieds; ils ont compté tous mes os (2). »

Voilà, soldats, ce que notre bon Maître a souffert pour vous, pour nous tous, pour le monde entier; ce qu'il a souffert particulièrement pour expier les crimes de la chair, les actes impurs.

Oui, cette passion qui précipite dans l'enfer, à elle seule plus de victimes, que ne le font toutes les autres ensemble; cette passion qui couvre la terre de déshonneur et de sang, c'est elle que J. C. la pureté même, a combattue en vous, par de tels supplices. Y avez-vous jamais sérieusement pensé?

Cette passion, vous le savez, le monde la divinise pourtant, et l'idolâtre dans son cœur; comme si, indépendamment des considérations de la foi, elle n'était pas de toutes la plus honteuse et la plus fatale.

N'est-ce pas elle, en effet, qui ruine le plus, dans l'homme l'intelligence, le corps et le cœur? Ne rend-elle pas, bien souvent, égoïste, ingrat et cruel? N'a-t-elle pas produit, dans tous les temps, même parmi les hommes d'honneur les plus éprouvés, des lâches, des traîtres et des

(1) S. Jean. ch. XII. v. 32.
(2) Ps. XXI. v. 17. et 18.

parjures ? Ne pourra-t-on pas toujours dire de cette passion, avec un grand saint de notre France : « De combien de peines, de quelles » pertes de réputation parfois et d'honneur, mê- » me de la vie, ne paie-t-on pas l'enivrement trom- » peur de la volupté ! Cette vapeur empestée » qui s'évanouit si vite, pousse comme avec des » aiguillons les malheureux qui s'y abandon- » nent ; semblable à des abeilles qui se préci- » pitent, elle perce les cœurs d'un trait opi- » niâtre, partout où elle répand son miel » amer. L'entrainement qui l'excite est plein » de démence et d'anxiété ; les actes qu'elle » produit sont actes d'abomination et d'ignomi- » nie ; la fin qu'elle amène est pleine de honte » et de remords (1). »

Vous le savez, en effet, et tous vous en avez des preuves dans vos souvenirs, combien de malheureux en sont devenus à votre connaissance, les tristes victimes ! Combien de vos amis, peut-être, y ont perdu la santé, quelques uns même la raison ou la vie !

Combien de douleurs sans consolations déposées par cette passion cruelle, dans les âmes où elle détruit la paix et le bonheur pour toujours ! Qu'ils sont égoïstes et durs les hommes qui se rient ainsi de leurs devoirs, et pour qui flétrir l'innocence où trahir la foi conju-

(1) S. Bernard. *Serm. de la Conversion.* c. VIII.

gale est un jeu ! Quelle malice profonde dans ces êtres qui ne craignent pas de sacrifier aux entrainements les plus coupables, l'honneur de tout ce qui les entoure ! Que de scandales, que de haines, que de meurtres commis à la suite de ces affreux désordres! Que d'âmes plongées pour jamais dans l'enfer !

Il faut, de plus, vous le rappeller, et malheureusement hélas ! vous en avez eu pratiquement trop de preuves pour l'ignorer, à l'impureté du cœur, la plupart du temps, vient se joindre en eux l'aveuglement et l'impiété de de l'esprit. « Quiconque en effet s'est accou- » tumé, pour céder aux penchants de la chair, » à secouer le joug de Dieu, si l'occasion se pré- » sente niera Dieu lui-même (1). » D'innombrable faits le prouvent tous les jours.

Et voilà en peu de mots, ce que produisent les crimes de l'impureté pour la perte des particuliers et des familles.

Si l'on songe maintenant aux malheurs publics occasionnés par ces mêmes crimes, il est impossible de le faire un instant sans terreur. Pour ne rien dire des guerres sanglantes qui en furent la suite, nous pouvons rappeler combien de fois on vit surgir au milieu des peuples, dans les empires surtout qu'un bouleversement intérieur menaçait, de ces hommes qui

(1) S. Maxim. Mon. *De Charit. et vit cent. III.*

d'après le langage de l'Esprit Saint, « tiennent » la doctrine de Balaam, lequel enseignait Ba- » lac à mettre le scandale en face d'Israël, » faisant enivrer le peuple dans les festins et » dans la fornication (1). » Il est inutile de citer, à ce sujet, des exemples antiques; permettez-nous uniquement de vous en rappeler quelques uns qui vous touchent plus particulièrement et de plus près.

Ce sont des faits récents, des faits actuels que nous voulons vous indiquer.

Vous aurez entendu, peut-être, se soulever tout récemment des clameurs impies contre une sévère et trop juste parole du Pontife suprême, disant au sujet des derniers excès commis à Rome : « Plus d'une fois les pauvres malades » eux-mêmes, privés de tout secours religieux, » au moment de la mort, furent contraints » d'exhaler leur dernier soupir au milieu des » impudentes séductions d'une prostituée sans » pudeur (2). »

Peut-être même, aurez-vous entendu nier audacieusement les faits auxquels cette parole se rapporte. Mais interrogez vos camarades blessés et prisonniers au 30 avril; plusieurs d'entre eux vous en rendront un trop irrécusable té-

(1) *Apoc.* chap. II. v. 4.

(2) *Encyclique de Pie IX. aux arch. et évêq. d'Italie.* 8. décembre 1849.

moignage (1). Ces faits donc sont exacts; mais il y a plus, d'après les circonstances qui les accompagnèrent, il est impossible d'y voir l'acte d'une corruption isolée ; il faut y reconnaître bien plutôt, l'œuvre froidement calculée d'hommes *tenant la doctrine de Balaam* et voulant essayer, par ce moyen, honteux entre tous les autres, de faire trahir à vos frères blessés le devoir sacré de la fidélité au drapeau.

Mais, grâce au bon esprit dont vous êtes animés, ces moyens tournèrent à la honte de qui les employa; et l'honneur français demeura intact, au milieu de cette épreuve.

Cet honneur, nous en avons la confiance, sortira de même sans tache des tentatives continuées en ce moment, comme on peut le voir par le document qui suit. Il s'agit d'une récente lettre qu'une personne parfaitement à même de

(1) En parlant comme il l'a fait, dans son Encyclique, le S. Père n'a pas entendu confondre sous le nom de *sfacciata meretrice*, toutes les personnes qui, dans les hôpitaux, ont offert leurs secours aux blessés. Il y avait parmi elles, sans doute, quelques honnêtes femmes. Mais il est également avéré que plus d'une *meretrice* s'y trouvait; que plus d'une s'y livra, particulièrement à l'égard des blessés prisoniers du XX de ligne, aux séductions les plus honteuses. Nous pourrions citer plusieurs faits, en détail ; mais la décence publique ne saurait le permettre.

connaitre la vérité des faits, nous écrivait à cette occasion : « On se rappelle, nous disait-
» on, qu'à la chûte du gouvernement révolutio-
» naire à Rome, défense fut donnée par les chefs
» des sectaires d'entrer en relation quelconque
» avec les Français. Il y avait tout particu-
» lièrement un article pour les femmes. Il sem-
» ble aujourd'hui qu'on ait pris une disposition
» contraire, au moins quant à celles-ci. Nous
» savons en effet que les femmes de mauvaise
» vie se prostituent, même gratuitement aux
» français ; qu'elles vont jusque dans les lo-
» gements des officiers et dans les quartiers
» des soldats les solliciter au mal. D'où l'on
» conjecture, avec fondement, que les mêmes
» sectaires veulent se servir de ce moyen de
» séduction pour démoraliser l'armée ; pour y
» détruire la discipline et lui faire perdre tout
» sentiment d'honneur et d'humanité. »

Grâces à Dieu, je le répète, ces honteuses manœuvres de l'impiété près de vous seront vaines. Mais toutes les armées ne sont pas l'armée française ; le sentiment d'honneur qui domine si éminemment parmi vous, ne se remarque pas au même degré partout ; de tristes et récents exemples le prouvent.

Si, pour le malheur de la France et du monde, pour le malheur particulier de chacun de vous, il en pouvait être de notre glorieuse

armée, comme de quelques autres, où en serions-nous, grand Dieu, en ce moment?

Voilà pourtant ce que produisent des passions que le monde traite avec la plus flatteuse indulgence; des passions qui couvrent la terre de honte et de scandales, et dont le monde insensé se glorifie. Voilà pourquoi N. S. afin d'expier tant de crimes, a voulu si cruellement souffrir sur cette croix dont les restes sacrés sont exposés, en ce moment, à votre vénération. Voilà pourquoi, jadis, l'enfer comprenant toute la force de ce même arbre de vie contre l'ennemi tout particulier que J.-C. venait combattre, s'efforça de détruire à Jérusalem, jusqu'aux dernières traces matérielles d'une mémoire à nous sacrée, au démon si odieuse et si redoutable.

Mais, comme Dieu l'ordonne bien souvent pour confondre l'orgueil des hommes et les menées de l'enfer, les monuments impurs élevés dans les saints lieux par le paganisme, ne firent que constater d'une manière plus irréfragable, l'authenticité du théâtre glorieux de nos divins mystères.

Et ainsi nous pourrons toujours répéter, en l'appliquant à cette œuvre de haine et d'impiété la parole si profonde d' un génie des plus sublimes, qui aient jamais honoré la France : » La sagesse humaine toujours courte par quel-

» que endroit, s'enveloppe dans ses propres pièges (1). »

Les choses étaient ainsi disposées à Jérusalem, quand l'impératrice Ste Hélène voulut retrouver la Croix que les légions de son fils portaient déja glorieuse et illustrée sur leurs étendards.

Nous allons brièvement vous le raconter.

La Sainte Croix.

Le principal instrument de la Passion devait être naturellement celui que la piété de l'impératrice rechercherait avec le plus de soins; et en effet, elle n'omit rien pour le recouvrer.

Elle se rendit en personne à Jérusalem, où elle fit procéder aux fouilles qui devaient procurer finalement l'auguste trésor.

Les payens avaient, il est vrai, comme nous l'avons dit, conservé de la manière la plus incontestable, par l'érection de leurs infâmes idoles, le souvenir du lieu où les mystères de la résurrection et de la mort du Sauveur s'étaient accomplis; néanmoins, comme ils avaient fait à dessein, de notables changement partiels à ces mêmes lieux, ils avaient rendu plus difficile la découverte de l'endroit précis où se trouvaient enfouis les instruments du divin supplice. Rien

(1) Bossuet. *Disc. sur l'hist. univ.*

ne rebuta la piété de l'impératrice; et bientôt elle put se livrer aux joies d'un triomphe si dramatiquement décrit en ces termes par un grand docteur : « Voici la place du combat, mais où » donc gît le signe de la victoire ? Je cherche » l'étendard du salut et ne le trouve point. - » Quoi ! je suis sur le trône, et la croix du » Seigneur est couchée dans la poussière! Je » demeure dans les palais, et l'instrument du » triomphe du Christ est enseveli sous des ruines ! . . . Comment me croirai-je rachetée, » si le signe de ma rédemption est célé à tous » les yeux ? Démon, esprit malheureux, c'est » toi qui caches la puissante épée qui t'a frappé; mais Isaac a bien su débarrasser les sources » que des étrangers avaient obstruées, et n'a » pas permis qu'elles demeurassent dans l'oubli; » qu'on enlève donc ces ruines, afin que la » source de vie apparaisse ; qu'on montre au » grand jour le glaive qui a coupé la tête au » véritable Goliath ; que le sein de la terre » s'ouvre, afin que l'instrument du salut brille » à tous les yeux ! Père du mensonge, tu nous » caches le bois très-saint, dans l'espoir de nous » vaincre encore; mais Marie t'a abattu, elle » a donné le jour au triomphateur, et sans » cesser d'être vierge, elle est devenue mère » de celui qui t'a subjugué du haut de la croix. » - Tu seras vaincu de même aujourd'hui, et

» une autre femme dévoilera tes embûches (1)! »

En effet le lieu exact du supplice fut retrouvé, ainsi que le glorieux tombeau; puis, trois croix semblables l'une à l'autre apparurent, dans la même fosse, avec le titre détaché de celle du Sauveur.

Une pauvre malade guérie instantanément par l'attouchement de la troisième croix, fit connaitre de la manière la plus incontestable, quel de ces instruments de supplice avait été baigné du sang de J. C. Un mort résuscité par le même attouchement, confirma encore la démonstration désirée. Aussi, depuis cette époque, l'aveuglement volontaire seul pourrait faire douter de l'authenticité d'une aussi sainte relique.

Tels sont les faits représentés dans la belle fresque de Pinturicchio, au fond de l'église actuelle.

La pieuse impératrice divisa en trois, le bois sacré retrouvé aussi heureusement par ses soins. Elle en donna une portion à l'évêque de Jérusalem, S. Macaire. Elle envoya la seconde à Constantinople, et conserva la plus considérable pour Rome.

Il n'en reste plus aujourd'hui que trois fragments renfermés dans le reliquaire fait en 1803, par la duchesse de Villa-Hermosa, pour rem-

(1) *S. Ambroise. Orais. funèb. de Théod.*

placer celui qu'enlevèrent, en 1798, les gens de la première république impie fondée à Rome.

Ce faible reste de la plus grande portion de la Sainte Croix, montre que d'innombrables parcelles en ont été détachées et distribuées dans le monde entier. On peut facilement, d'après cela, et par cela seul, comprendre sur quelles misérables bases reposent les assertions de ceux qui prétendent trouver dans une diffusion aussi considérable de l'auguste relique, une preuve contre l'authenticité d'un pareil trésor.

Les clou sacré et les épines de la couronne.

Après la Sainte Croix, et même sous certains rapports, avant la croix elle-même, on doit placer en tête des reliques les plus insignes, qui soient au monde, le clou de la Passion conservé ici.

Toutes les parcelles de la croix, en effet, n'ont pas été baignées du sang adorable de J. C. Mais, pour le clou qui servit au supplice, il est impossible d'en douter un instant. Par conséquent, lorsque nos mains, à nous, prêtres du Seigneur, le saisissent, nous touchons immédiatement ce qu'il y a sur la terre de plus vénérable et de plus saint; nous touchons en quelque manière, le sang même de J. C.

Ainsi, ce que notre foi, ce que notre amour adorent, sous les espèces sacrées, dans nos di-

vins mystères ; ce que les anges du ciel contemplent avec un saint tremblement, nous, pauvres pécheurs, nous le touchons ici, nous le baisons, nous le vénérons sans obstacle, avec l'amour d'un fils, avec la confiance d'un enfant à qui la tendresse et la condescendance d'une mère ne savent rien refuser.

Inclinez-vous donc, vous aussi, ô soldats, à l'aspect de cette insigne relique. Et si moins heureux que nous, vous ne pouvez toucher à nu ce fer qui a déchiré le corps de votre Dieu, qui a fait couler son sang, pressez du moins avec adoration sur vos lèvres, cette châsse bénite qui le renferme.

Ce clou a été trouvé avec la Croix; il est parfaitement conservé, à l'exception de la pointe enlevée, dit-on, pour un pieux usage, par Ste Hélène.

Voici ce qu'en rapporte Théodoret, parlant de cette pensée dictée à la pieuse impératrice par un sentiment un peu trop exclusif d'amour maternel : » La mère de l'Empereur, dit-il, fit » enchâsser avec habileté une partie des clous, » dans le casque de son fils, pour lui protéger la tête et le garantir contre les traits » des ennemis. Elle en plaça de même une partie » dans le mors du cheval de l'Empereur afin » de lui donner de la sureté (1). »

(1) Grégoire de Tours rapporte aussi que pour appaiser les fréquentes tempêtes de l'Adriatique, Ste Hélène y plongea l'un de ce clous.

Malgré ces divers emplois d'une portion de ces clous, celui qu'on vénère ici, est tellement authentique , qu'il n' y a pas à le mettre en doute.

Voilà pourquoi, si jamais vous retournez un jour, à Sainte-Croix pour le vénérer, vous ne saurez trop vous pénétrer d'amour, de respect et de reconnaissance envers Dieu, pour les sanglants mystères de rédemption qne cette relique sacrée rappelle.

Il en est de même des deux épines de la couronne, conservées dans un autre reliquaire.

Le titre de la croix.

Ce titre, comme nous l'avons dit, était détaché de la croix, au moment ou Ste Hélène retrouva l'un et l'autre. Pendant longtemps, probablement même depuis l'origine, il avait été déposé au dessus du grand arc de la basilique, là où il fut découvert, en 1492, lors des réparations faites à l'église, par le Cardinal Gonzalve Mendoce.

C'était le 1. février, jour auquel parvenait à Rome la nouvelle de la défaite des Maures , en Espagne, et de la prise de Grenade.

Ce titre, aujourd' hui incomplet , a été en partie distribué par fragments à différentes églises.

Dans ce qui reste aujourd'hui, l'inscription hébraïque est détruite, presqu'en entier; mais

on distingue parfaitement une portion du latin et du grec, où le mot *Nazaréen* est encore très-lisible.

Conservation authentique de ces reliques. Conduite des républicains de 1798 *et de* 1849.

Ces reliques si importantes (1) sont conservées dans une petite chapelle intérieure du monastère joint à l'église actuelle. La présence d'un évêque est nécessaire, pour qu'à l'exception des jours où elles sont publiquement exposées, dans l'église, les fidèles puissent les vénérer.

Ce soin de conservation; ce respect pour un aussi grand trésor ne sont, du reste, qu'une tradition du passé, un témoignage de plus en faveur de l'authenticité du sacré dépôt. Cette authenticité d' ailleurs est regardée comme tellement certaine que de Corrieris n'hésite point à en parler, comme il suit: « Quiconque, dit-» il, aura seulement pénétré sur le seuil de » l'histoire sainte de la ville, ne pourra dou-» ter un moment de la perpétuelle existence » des instruments de la Passion du Sauveur, » dans la basilique Sessorienne (2). »

(1) Il y encore d'autres reliques très précieuses dans la même basilique, entre autres le doigt de S. Thomas.

(2) *De Sess. praecip. Pass. D. N. J. C. reliq.*, etc. p. 59.

Deux fois néanmoins ce même trésor courut de grands dangers. C'est à l'époque des deux gouvernements révolutionnaires de 1798 et de 1849.

Dans ces temps où, suivant l'expression de l'auteur déja cité, « l'impiété triomphait à ce » point, qu'on ne pouvait même pas gémir sans » danger sur les maux endurés par la reli- » gion (1); » voici comment, se conduisirent les républicains de Rome : « L'an du salut 1798, » après le pillage de la basilique Sessorienne et » du monastère; après l'expulsion des moines, le » 18 des calendes d'octobre (2), par ordre de la » soi-disant république romaine, une invasion im- » pie eut lieu dans la conserve des reliques. » Par là, en même temps qu'on enlevait les » riches ornements du Titre et du Clou, qu'on » dérobait les châsses d'or et d'argent des très- » saintes reliques de la Croix et des Epines, » ces trésors sacrés enveloppés, sans soin, eus- » sent été enlevés également et perdus, si, par » une disposition de la Providence, l'excellent » D. Sixte-Bénigne (3), à force d'efforts et de » prières, après que ces odieux criminels se » furent emparés de l'or et de l'argent, seul véri- » table objet de leurs désirs, n'eût pu les détermi-

(1) Loc. cit. p. 60.
(2) Le 14. Septembre.
(3) Religieux du monastère.

» ner à renoncer a l'entreprise. Ce fut néanmoins
» pour peu de temps. En effet, le 12 des ca-
» lendes du même mois (1), quelques indivi-
» dus ayant obtenu la faculté d'enlever ces re-
» liques, se présentèrent au religienx dénom-
» mé, lui demandèrent les clefs de la conser-
» ve, que ce dernier leur refusa. Puis, com-
» me on employa la violence, ces mêmes clefs
» furent remises entre les mains du Préfet de
» la République. Cependant l'une de ces clefs,
» la principale, avait été perdue à dessein, et
» par une admirable permission de Dieu, le
» Préfet impie n'osa pas enfoncer la porte de
» la chapelle. De cette manière il ne put y
» entrer, ni enlèver les reliques. Finalement,
» le 8 des calendes d'avril (2) de l'année sui-
» vante, il fit rendre toutes ces clefs au mê-
» me Religieux qui les réclamait sans s'effra-
» yer des menaces, ni se rebuter des refus (3). »

En 1849, la protection de Dieu fut également évidente sur le saint trésor ; puisqu'au milieu d'un pillage accompagné de meurtre, des hommes comme le trop fameux Sterbini, contribuèrent efficacement à le sauver. Le courage des religieux n'y manqua pas non plus; car la conduite du Vicaire-Général actuel de

(1) Le 20 Septembre.
(2) Le 25. Mars.
(3) *De Sess.* etc., p. 60.

l'Ordre, D. Wenceslas Marchini, en ces cruelles circonstances, fut digne réellement des plus grands éloges.

Les faits authentiques que nous allons rapporter vous en donneront une preuve.

A peine le gouvernement révolutionnaire fut-il établi par l'assassinat et par la violence, qu'on voulut se débarrasser des religieux dont la présence, à Sainte-Croix, gênait pour les projets futurs. On fit conséquemment, répandre à dessein, dans le peuple, le bruit homicide qu'ils conspiraient pour introduire l'étranger dans Rome. De là naquirent une quantité de vexations, de menaces, de violences, l'invasion à main armée et le pillage de l'église et du monastére (1).

Dans les premiers jours de mai, les religieux menacés de mort par des sicaires, durent s'enfuir de leur couvent, d'où le gouvernement les chassait.

On y avait, il est vrai, dès le 29 avril, établi un poste de garde civique pour protéger l'établissement; mais ce poste trop faible, ne put s'opposer à rien, par la force. Le rapport officiel du sergent qui le commandait existe, et sera pour toujours un irréfragable témoi-

(1) On commença la première visite violente le 1. Mars.

gnage des crimes médités ou commis à cette occasion (1).

Les passages suivants pourront vous en donner quelque idée: « Vers six heures du soir, » dit le sergent Rinaldi, auteur de ce rapport, » j'étais sur la porte du couvent, lorsque je » vis arriver, dans cette direction, une qua- » rantaine de bourgeois armés de fusils, avec » la giberne en avant, et suivis d'une quan- » tité d'autres personnes, tous mal vêtus, quel- » ques uns même sans habit sur la chemise. » Ils se présentèrent à la porte, demandant » l'entrée avec arrogance. Pour ne pas com- » promettre moi et le peu d'hommes que j'a- » vais, je leur répondis avec bonnes manières, » que je n'avais pas d'ordre. L'un d'entre eux me » poussa rudement en disant: *Nous sommes ve-* » *nus pour manger, boire et massacrer les moi-* » *nes, avant leur départ.* Et s'exprimant ainsi, » lui et les autres commencèrent à entrer. »

Heureusement le même chef de poste parvint, en les invitant à boire, au rez-de chaussée, à les détourner de pénétrer, en ce moment, dans

(1) Ce rapport que nous avons sous les yeux, est intitulé: *Fatto informativo dei giorni di permanenza fatta dal sergente Francesco Rinaldi, nel convento di S. Croce in Gerusalemme, cioè dalla notte del 29 aprile a tutte le ore 9 e mezzo pomeridiane del 5 maggio 1849.*

les étages supérieurs, où ils eussent trouvé les religieux occupés à leurs préparatifs de départ. Mais bientôt il y eut un moment terrible pour ces derniers. C'est celui que Rinaldi indique de la manière suivante : « Un homme de la » bande se leva, disant à haute voix: *Allons* » *égorger les moines*. Une douzaine refusèrent de » le suivre et sortirent du couvent. Les autres » voulurent, par force, monter dans les corri- » dors ; mais ils n'y trouvèrent pas les Reli- » gieux. Alors ils déchargèrent leur fureur » sur les portes qu'ils enfoncèrent, sur les meu- » bles qu'ils brisèrent ; emportant le peu de » linge qui leur tomba sous la main. » Ils quittèrent cependant la place et les religieux purent s'échapper.

Les jours suivants, la populace vint s'enivrer dans le monastère et le piller, sans épargner l'église (1). Les soldats se mirent aussi de la partie, brisant et saccageant tout.

Sur les plaintes énergiques du Vicaire-Général de l'ordre, Sterbini et un certain Griffi, secrétaire-général du ministère des travaux publics, furent députés pour accompagner le religieux (2) à Sainte Croix. Ils virent à cette

(1) Vous pouvez voir en particulier les deux palmes en cuivre doré arrachées au tombeau du maître autel.

(2) Ce dernier bien entendu était vêtu d'habits séculiers.

occasion, que s'il est facile à un révolutionnaire de soulever les passions du peuple, il ne lui reste plus de force pour les calmer, quand la somme des crimes commis surpasse celle qu'il s'était fixée à lui-même.

» C'est chose impossible de décrire l'état » dans lequel nous avons trouvé le monastè- » re, à notre arrivée, et les dangers que nous » avons courus. Ainsi parle dans son rapport, » le religieux déja indiqué. Il était occupé par » une troupe de 750 soldats sans frein, sans » discipline. Ils avaient enfoncé les portes pour » pénétrer dans l'église, dans la bibliothèque » et dans la cave. Là, perçant les tonneaux à » coups de baïonnettes, ils avaient bu à satié- » té, de telle manière que pour la plupart, ils » étaient ivres. C'était chose hideuse d'avoir, » à chaque pas, à rencontrer les traces im- » mondes de leurs orgies . . . A un tel spec- » tacle Sterbini s'irrita fortement. Il fit réunir » autour de lui un grand nombre de ces mi- » litaires, leur adressa les plus acerbes repro- » ches, et publia un ordre du jour renfermant » de sévères menaces, même de mort, contre » quiconque continuerait de tels actes d'indi- » scipline et un vandalisme aussi barbare. Tout » cela ne servit de rien; les paroles et l'ordre » du jour de Sterbini, au lieu d'être respe- » ctés, furent reçus avec mépris; à un tel point » qu'une quantité des plus furieux s'éloigna de

» nous avec menaces, disant qu'ils avaient fait peu
» de chose encore; qu'ils regrettaient de n'avoir
» pas fait davantage, et de ne pas avoir en-
» tre leurs mains les religieux du couvent
» qu'ils eussent voulu tous massacrer. »

Malgré ces menaces, on doit le dire, pour rendre justice à tous, Sterbini et Griffi parvinrent à force d'énergie et de courage, en s'y employant avec le Vicaire-Général de l'Ordre, depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir, à sauver bien des choses dans le monastère (1).

Les saintes reliques, par une grâce toute spéciale de Dieu, furent du nombre. « On les
» transporta, rapporte le religieux, dans une
» voiture où je me trouvais avec M. Griffi,
» et on les déposa dans une chambre du mi-
» nistère des travaux publics, avec le plus de
» décence possible, l'heure étant trop avancée
» pour les placer en un lieu convenable. Le
» lendemain, elle furent transportées à la ba-
» silique S. Pierre du Vatican, où l'on en prit
» le reçu authentique (2). »

(1) Ils furent également aidés par une commission municipale envoyée à cet effet.

(2) On voit d'après ceci la fausseté du bruit qui a couru au sujet du mode dont ces précieuses reliques furent sauvées. On avait cru, sans fondement, qu'elles avaient été cachées par Sterbini, dans une voiture de foin et transportées ainsi de Ste Croix à S. Pierre.

Mais, pour en revenir aux dévastateurs du monastère, vous vous rappelez le malheureux vigneron dont nous vous avons déja parlé à S. Pierre. Voici comment le chef de poste Rinaldi mentionne le fait, dans son rapport: « Vers » midi, le 5 mai, dit-il, je fus averti que trois » pontonniers avaient apporté un homme tué » d'un coup de fusil dans la poitrine, et l'a- » vaient déposé dans la cour. J'y allai et je » vis qu'il avait une soixantaine d'années et » portait des habits de paysan. J'en fis mon » rapport et je l'envoyai au commandant de » mon bataillon. »

Les dévastateurs commirent, au même lieu, sur une jeune fille qu'ils violèrent, un attentat si brutal et si horrible, que la malheureuse transportée à l'hospice, peu de temps après, y mourut.

Et voilà comment se conduisirent ici les dignes fils et successeurs des hommes de 1798.

Le 9 juillet suivant, sur l'ordre du général français Rostolan, gouverneur de Rome, les religieux rentrèrent en possession de leur monastère.

Les saintes reliques déposées à S. Pierre fusent restituées à la même époque. Mais il est vivement regrettable que le transport n'en ait pas été fait de la manière solennelle que plusieurs personnes de piété avaient en vue, et qui convenait pour un semblable trésor.

La basilique.

La basilique actuelle, par suite des reconstructions successives qu'elle a subies, n'offre plus l'intérêt qui se rattache toujours à l'antiquité. L'architecture en est également d'une médiocrité sensible ; les dimensions d'ailleurs n'ont rien d'extraordinaire. Enfin, à l'exception de la fresque de Pinturicchio et de quelques mosaïques, il ne s'y trouve rien non plus d'important comme objet d'art. Nous vous dirons donc très-peu de chose sur cet édifice considéré à ces différents points de vue (1).

Nous vous le répétons, comme déja nous vous l'avons dit, tout l'intérêt de Sainte-Croix se rattache aux reliques.

Quoiqu'il en soit, aussitôt après sa précieuse découverte, Ste Hélène avait obtenu de l'empereur son fils, la construction des vénérables sanctuaires du Calvaire e du S. Sépulcre à Jérusalem; elle en avait, de plus, fait élever deux autres, l'un à Bethléem, l'autre au Mont des Oliviers; mais elle voulait quelque chose encore pour Rome, où elle faisait transporter une

(1) Cette basilique porta le nom de *Sessorienne* des ruines voisines désignées sous celui de *palatium Sessorianum*. On l'appela aussi basilique *Hélénienne* à cause de la sainte impératrice.

partie si notable de son précieux trésor. Elle obtint de Constantin l'érection de la basilique qui nous occupe.

Le péristyle prétentieux qui précède l'église a remplacé l'ancien atrium, sous Benoît XIV. Des trois nefs, la principale a perdu également tout caractère antique, et n'offre rien de remarquable, sous aucun rapport. Dans les bas-côtés, il n'y a rien non plus à distinguer, sinon l'inscription funéraire du Pape Benoît VII.

Au centre des transeps s'élève, à la place de l'ancienne Confession, le maître-autel dont la belle urne en basalte renferme les reliques des SS. Anastase et Césarée martyrs.

La voûte de l'abside est remplie, en entier, par la fresque, où Pinturicchio a représenté les faits relatifs à la découverte de la Croix par Ste Hélène, et le triomphe de la même croix, sous Héraclius, quand elle fut reconquise sur les Perses (1).

Plus bas, à une hauteur assez grande au dessus du sol, on voit le tabernacle engagé dans le mur, suivant l'antique usage de l'Eglise.

Les pierres sépulcrales de cardinaux Quignone et Carvajal, à qui l'on doit ce tabernacle et la fresque, s'y voient également.

(1) Cette peinture exécutée sous Alexandre VI, a été restaurée par Camuccini.

Dans la crypte, dont l'entrée s'ouvre près delà, on a construit les deux chapelles de S. Grégoire et de Ste Hélène.

Cette dernière est ornée, dans la voûte, de mosaïques exécutées primitivement sous l'empereur Valentinien II, et ensuite restaurées par les cardinaux Carvajal et Albert d'Autriche.

Au centre de la même chapelle, sur le pavé, on lit cette inscription : « La terre du » Saint Calvaire de Jérusalem déposée dans » la partie inférieure de cet édifice, par la » bienheureuse Hélène a été conservée ici et » de là vient le nom de Jérusalem donné à » cette chapelle. »

En effet, lorsque l'impératrice fit transporter les reliques de la Passion à Rome, elle y joignit un navire chargé de terre du Calvaire, et cette terre fut déposée dans la chapelle.

Quelques inscriptions intéressantes se trouvent également dans la même crypte.

L'abbaye voisine fut fondée, au dixième siècle, par le Pape Benoît VII qui la fit occuper par des moines, auxquels on substitua, sous Léon IX, des religieux du Mont-Cassin. Quelques années plus tard, ces derniers furent remplacés de même par les chanoines réguliers de de S. Fridiano de Lucques. Urbain V y établit les Chartreux, transférés aux thermes de Dioclétien, sous Pie IV, en 1561. Ce dernier Pontife plaça enfin, à Sainte-Croix, les moines

de Citeaux, qui l'occupent encore aujourd'hui.

La bibliothèque de cette abbaye est une des plus riches parmi celles des couvents de Rome.

Souvenirs historiques.

Indépendamment des souvenirs qui se rattachent immédiatement aux saintes reliques, l'histoire a conservé ici quelques mémoires dignes d'intérêt, sous plusieurs rapports.

Mémoires de la corruption antique, mémoires de combats et de victoires pour l'Eglise, mémoires également glorieuses pour la France; voilà ce qu'en peu de mots, nous voulons vous rappeler.

Et dabord, pour ce qui regarde le paganisme antique, vous y trouverez dans le nom seul de l'empereur Héliogabale, conservé ici par les monuments, un hideux souvenir de ce qu'il y eut de plus monstrueux dans la corruption des mœurs payennes.

Il suffira de vous dire que cet empereur dont les jardins occupaient cette portion de Rome, eut un jour l'impudeur de faire célébrer, dans tout l'empire, ses infâmes noces avec un esclave; et le monde romain les fêta. Or toutes ces abominations se commettaient ici.

Ces ruines que vous voyez près de l'église, ces ruines d' un temple suivant les uns, d'une basilique de l' antiquité selon d'autres,

vous rappellent encore un souvenir de scandale public donné par la famille des empereurs.

Là, en effet, on découvrit, sous la forme de Vénus et Cupidon, la statue de Sallustia-Barbia-Orbiana femme d'Alexandre-Sevère.

Voilà comment alors se respectait l'épouse d'un César. Je sais que d'autres femmes sans pudeur; d'autres femmes placées dans un rang non moins élevé, firent de même en d'autres temps.

Mais, du moins, l'honnêteté publique les flétrissait; et ceux-là même qui les y poussaient, étaient les premiers à les accabler ensuite de leur mépris. Le paganisme au contraire les divinisait.

Voilà pour les souvenirs antiques; ceux de l'époque chrétienne sont d'une toute autre nature.

La vénération des peuples pour les reliques de la Passion du Sauveur, y fut dans tous les temps, aussi grande qu'il est possible de l'imaginer. Ce que vous éprouvez vous-mêmes en les visitant; le respect et l'émotion avec lesquels vous baisez les châsses sacrées qui les renferment, vous le font comprendre d'ailleurs mieux que tout ce qu'on pourrait vous en dire.

Bien souvent les Papes s'y confondirent avec le peuple, dans les processions d'actions de

grâce ou de pénitence, au milieu des calamités publiques.

Innocent III, en particulier, s'y rendit pieds nus, et demandant au Seigneur qu'il bénît les armes chrétiennes dans une de ces guerres de Terre-Sainte, où la France prit une si large et si glorieuse part.

Trois siècles s'écoulèrent ensuite; et, par une disposition touchante de la Providence, le titre de la Croix du Sauveur fut retrouvé, comme nous l'avons dit, au moment où Rome recevait la nouvelle d'un grand triomphe des armes d'Espagne sur les ennemis de Dieu. Innocent VIII pénétré de reconnaissance pour la bonté divine voulut à cette occasion, renouveller, mais au milieu des chants de triomphe, l'acte d'éclatante piété de son prédécesseur.

Bientôt, nous l'espérons, le jour viendra où le Pontife que vos armes bénites ont rétabli dans la plénitude de son pouvoir temporel; le jour viendra où Pie IX faisant cesser, pour Rome, un douloureux veuvage, ranimera la dévotion dans le cœur du peuple, par d'autres pompes de réparations et d'actions de grâces. Il y rèveillera ainsi plus agissante et plus vive, cette foi que des malheureux profitant de l'absence du Pontife, s'efforcent d'y éteindre chaque jour.

Et, nous en avons la confiance, le sanctuaire de Sainte-Croix dévasté, profané par les im-

pies, ne sera pas oublié dans ces actes de réparation publique et nécessaire.

Du reste, pendant longtemps, chaque année, une touchante cérémonie eut lieu à Sainte-Croix, le jour du Vendredi-Saint. Du *Sancta-Sanctorum* de S. Jean-de-Latran, le Pape venait à la basilique de Ste Hélène, processionnellement, nu-pieds, et portant une croix. On y célébrait l'office du jour; le S. Père communiait avec l'hostie consacrée de la veille; puis, la procession reprenait le chemin du Latran.

Chaque année, de même, le Pontife romain y bénissait, avec grande pompe, la Rose d'or qui se donne encore aujourd'hui aux personnages distingués par leur attachement au S. Siège.

La signification et l'origine de cette célèbre cérémonie, se trouvent trop parfaitement décrites dans une lettre d'un grand Pape; cette lettre d'ailleurs est un monument historique trop cher à la France, pour que nous omettions de vous la faire connaitre. Elle fut écrite à notre roi Louis-le-Jeune, par Alexandre III, qui lui parlait ainsi : « On sait que d'après » l'usage établi, par les Pontifes romains, ceux-» ci ont coutume, au milieu du Carême, le » dimanche où l'on chante *Laetare Hierusalem*, » de porter, chaque année, dans leurs mains,

» une fleur d'or (1), non par motif d'ostentation
» humaine, mais ils veulent par là signifier
» les choses qu'on sait convenir tant à l'hon-
» neur de l'Eglise qu'à l'instruction des fidè-
» les. D'où il suit, que suivant les traces de
» nos prédécesseurs, portant naguère, au jour
» fixé, une fleur semblable, nous n'avons trou-
» vé au monde personne plus que vous digne
» de la recevoir; vous qui êtes élevé au des-
» sus de tous, par votre attachement à l'Egli-

(1) Le Pape, pour cette cérémonie partait du Latran « revêtu de ses ornements pontificaux, et la mitre en tête, il recevait la rose d'or des mains du Camerlingue, et le Sacristain du Palais lui présentait le baume et le musc. Un Cubiculaire tenait la rose, tandis que le Souverain Pontife y infusait les parfums; puis Sa Sainteté la reprenait de la main gauche, pour pouvoir bénir de la droite, et montant à cheval, elle se rendait à Ste Croix. Après l'évangile, le Pape prononçait le sermon; la messe étant finie, il mettait la tiare et retournait processionnellement au Latran, tenant toujours la rose à la main. Avant d'arriver au palais, le préfet de Rome, en costume rouge, chaussé d'un soulier de drap d'or et d'un soulier rouge également, descendait de cheval et marchait à côté du Souverain Pontife, pour tenir la bride et l'étrier et lui baiser le pied, au moment où il arrivait à S. Jean. La rose d'or lui était alors remise. « - *Les sept basiliques*, etc. T. II. p. 186. - Voir pour la cérémonie actuelle: *Le cappelle pontificie*, etc. di Gaetano Moroni. - In 8. Venise, Imp. Emil. 1845. p. 195.

» se de Dieu et à notre personne, ainsi que
» par le rang de votre dignité. D'un autre
» côté, nous sommes d'autant plus persuadé
» du plaisir que vous aurez à recevoir de
» nous l'explication du sens de cette fleur,
» que nous connaissons mieux votre pieux
» empressement à vous attacher d'esprit et de
» cœur aux actes de soumission envers Dieu
» et de dévotion. Que votre sagesse royale sa-
» che donc que cette fleur est un emblême de J. C.
» lui même qui a dit: *Je suis le lys des champs,*
» *et la fleur de la vallée.* On regarde, en effet,
» et avec raison, l'or comme un emblême de
» la royauté, puisque les mages l'offrirent fi-
» guratives au Sauveur, pour le désigner
» comme le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.
» La couleur rouge qui a été répandue sur cet
» or et l'a coloré indique la Passion du Ré-
» dempteur, dont il est écrit: *Pourquoi ton*
» *habit est-il rouge et tes vêtements comme ceux*
» *de qui travaille au pressoir?* Quant au par-
» fum de cette fleur, il indique la gloire de
» la résurrection de celui qui étant, parmi
» un grand nombre de frères, le premier-né
» d'entre les morts, et résuscitant du tombeau,
» ne pouvait être retenu par les liens de la
» mort; de telle sorte, qu'en mourant il a dé-
» truit notre mort, et en résuscitant il nous
» a rendu la vie, avec les gloires de l'im-
» mortalité. De cette manière la puanteur de

» tous les crimes ayant été dissipée, la bonne
» odeur de la résurrection divine s'est telle-
» ment répandue, que nulle partie du mon-
» de n'en est exempte ou privée; partout, au
» contraire, on se réjouit, que par une si dou-
» ce odeur, les puissances mauvaises de l'en-
» fer aient du céder à celles du ciel. Voilà
» pourquoi devant indiquer emblêmatiquement
» la résurrection du Christ, les saintes femmes
» ont porté des aromates à son tombeau, figu-
» rant ainsi par la suavité des parfums, cette
» gloire qui apporta terreur à l'enfer, joie au
» ciel et sainteté sur la terre.

» Voilà, fils très-cher en J. C., les choses
» dont vous devez trouver l'image en cette
» fleur. Vous la recevrez donc avec d'autant
» plus de satisfaction et de joie, que vous au-
» rez appris à vous affectionner davantage et
» à vénérer plus profondément du fond de vo-
» tre cœur, les trois mystères que notre expli-
» cation vous indique.

» Nous demandons conséquemment et nous
» désirons de toute notre âme, que cette Fleur
» d'or qui surpasse en gloire tous les rois et
» les princes, bien plus, par qui règnent les
» rois, par qui les sages rendent la justice;
» que son ineffable miséricorde vous conser-
» ve longtemps le royaume de la terre, et,
» dans son infinie bonté, vous donne, pour

» toujours, la récompense bienheureuse des
» saints (1). »

A cette lettre déja si honorable, nous devons ajouter quelques paroles du même Pontife, qui vous montreront combien fut constante et glorieuse notre tradition nationale de dévouement au S. Siège. Vous y verrez combien vous êtes heureux de l'avoir renouée d'une manière aussi éclatante que vous le fîtes naguère, en chassant de Rome les étrangers qui l'opprimaient.

Voici comment le Pontife, comparant la conduite de Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne, à celle du roi de France, parle à ce dernier : « Pendant que Frédéric, lequel, par
» sa dignité, devrait se considérer comme l'a-
» vocat et le défenseur de l'Eglise, agit si
» cruellement contre elle; vous, en prince très-
» chrétien, vous la chérissez, vous l'honorez,
» vous l'entourez d'une sincère vénération.
» Aussi, dans toutes ses tribulations, a-t-elle
» trouvé, près de vos prédécesseurs et près
» de vous, le port désiré de la paix, et le
» *secours au temps opportun.* Egalement l'Egli-
» se des Gaules, parmi toutes les Eglises de
» l'univers, quelques douleurs que les scanda-
» les causassent dans les autres, ne s'est ja-
» mais séparée de l'unité de la mère Eglise

(1) Lettre CVIII. d'Al. III. à Louis VII. *Apud Mansi. SS. Con. Coll. T. XXI.*

» catholique. Elle ne s'est jamais refusée à la
» soumission et au respect qui sont dus à celle-ci;
» mais, en fille très-soumise, elle est demeu-
» rée toujours ferme et stable dans son obéis-
» sance. Voilà pourquoi l'Eglise romaine, mè-
» re et maîtresse de toutes les autres, a chéri
» d'une manière tout-à-fait spéciale vos pré-
» décesseurs et vous, parmi tous les autres
» princes de la terre, ainsi que l'Eglise des
» Gaules (1). ».

Ailleurs le même Pontife ajoute encore: « Nous
» connaissons combien, lorque vous eûtes dé-
» couvert la fraude et l'iniquité de ce même
» Frédéric et de ses conseils, qui s'efforcaient,
» par tous les moyens, de corrompre la pu-
» reté de votre foi, vous montrâtes de con-
» stance d'esprit et de fermeté d'âme, vous
» déterminant à vous opposer comme un mur
» d'airain, et comme un inexpugnable rem-
» part, pour défendre la maison du Seigneur,
» voulant combattre jusqu'à la mort, plutôt
» que de vous séparer de l'unité de l'Egli-
» se . . . A vous donc, qui méprisant toute
» puissance mondaine, n'avez considéré que
» Dieu, nous vous rendons, autant que nous

(1) Lettre XXX. d'Al. III. à Louis VII. Apud Mansi. *SS. Conc. Coll.* T. XXI.

» le pouvons, et que nous vous le devons, » nos actions de grâces (1). »

Voilà, soldats, ce que la France de vos pères était pour l'Eglise; et vous, nous le répétons, vous avez immortalisé vos armes, en ouvrant de nouveau cette voie glorieuse, interrompue un moment; mais où vos fils, après vous, marcheront généreusement à votre exemple.

Le souvenir d'un autre triomphe, remporté pour l'Eglise, par un enfant de la France, vous est rappelé encore par un tableau du monastère voisin de la basilique où nous sommes. Ce triomphe, il est vrai, n'a pas été conquis par le sang et par le glaive; la prière et la parole d'un saint y suffirent.

Nous voulons parler de la soumission de l'anti-pape Victor IV, obtenue par l'éloquence et par l'éminente vertu de S. Bernard.

Le tableau de C. Maratta relatif à ce fait si important, pour la paix de l'Eglise, représente Victor aux pieds d'Innocent II qui le bénit et l'absout.

La mémoire d'un autre anti-pape, Francon (2), est conservée dans l'inscription de Be-

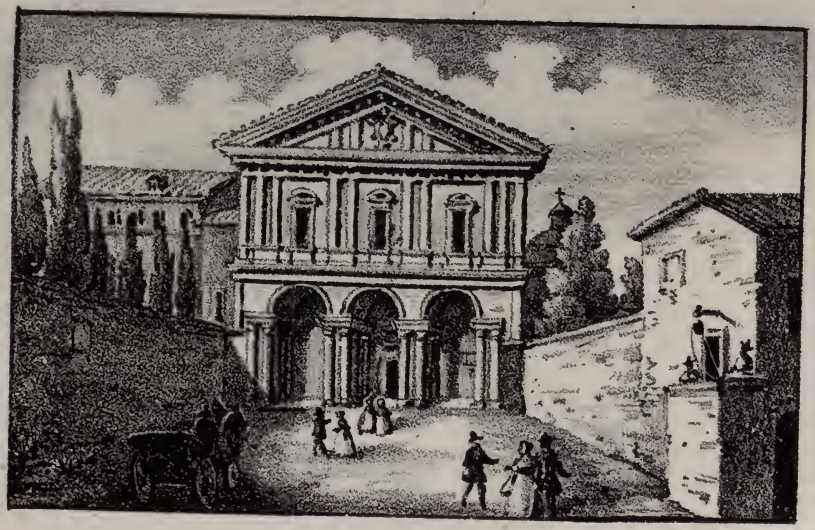
(1) Lettre XXXIII. d'Al. III. à Louis VII. Apud Mansi. *SS. Conc. Coll.* T. XXI.

(2) Il avait, par violence, incarcéré, puis étranglé Benoît VI. Un mois plus tard, il fut obligé de s'enfuir de Rome et de se réfugier à Constantinople.

noît VII, dont nous avons parlé. Les infâmes calomnies relatives à la maladie mortelle contractée, dans la même église, par l'illustre Pape français Sylvestre II, sont intéressantes à rapprocher de celles qu'on s'efforçait d'accréditer, dès les premiers siècles, contre d'autres Pontifes. On y verra, en effet, une nouvelle preuve de cette vérité, que les ennemis de Dieu ne surent jamais reculer devant les plus honteux moyens, quand il s'est agi d'outrager l'innocence et de combattre contre l'Eglise.

Les synodes tenus à Sainte Croix, pour la glorieuse justification des saints Papes Sixte III et Symmaque indignement calomniés par des impies (1), en seront à jamais d'éclatants témoignages.

(1) Le premier de ces conciles eut lieu en 433, et l'autre en 502.



S. SÉBASTIEN-HORS-DES-MURS

VII.

S. SEBASTIEN-HORS-DES-MURS.

La porte Capène, l'Almon et les vieux monuments.

Avant d'arriver au mur d'enceinte actuel de la ville, vous êtes passés près de l'ancien tombeau des Scipions, l'un des plus célèbres et des plus authentiques monuments funéraires de l'antiquité. Vous avez de même rencontré l'arc triomphal de Drusus, et le lieu où fut jadis la porte Capène, ce forum des femmes, dans l'antique Rome.

Non loin de là, au sortir de la ville, vous avez traversé le ruisseau l'Almon jadis célèbre par une de ces honteuses cérémonies du culte payen, justement flétri par S. Augustin, en ces termes: « Nous venions, nous aussi, dans » notre jeunesse, assister aux spectacles et aux » jeux des sacrilèges: nous écoutions les joueurs » d'instruments; nous nous réjouissions aux re- » présentations impures de ces jeux célébrés en » l'honneur des dieux et des déesses, lorsque dans » la fête de la céleste vierge, ou de leur mè- » re à tous, dans le jour où on lavait solen- » nellement cette dernière, on faisait chanter » en public, par des comédiens corrompus,

» des choses que ne saurait entendre, je ne dis
» pas la mère des dieux, mais la mère de
» quelque sénateur que ce soit, ou de tout
» autre honnête homme; pas même celle des
» comédiens (1). »

Les jeux dont parle ici S. Augustin, duraient huit jours. Ils étaient célébrés en l'honneur de Cérès, dont on lavait la statue, chaque année, au confluent de l'Almon et du Tibre, dans les eaux du ruisseau. La fête avait lieu le 12 avril, anniversaire du jour où la statue fut transportée à Rome.

Quant à la voie antique dont vous pouvez encore fouler le vieux pavé, conservé en plusieurs endroits, c'est la plus monumentale qu'aient jamais construite les Romains, à qui l'on en doit pourtant de si importantes. On la nommait *Voie Appia*, du nom d'un censeur, Appius Claudius, qui construisit la première partie.

Les ruines des monuments qui en accompagnent encore aujourd'hui la trace, depuis Rome jusqu'à la célèbre villa de Pompée, aujourd'hui Albano, vous donneront une idée de la magnificence de cette voie justement célèbre.

Ces mêmes ruines rapprochées de celles de la forteresse des Gaetani, près du tombeau antique de Cecilia Metella, et des ruines beaucoup

(1) *De Civit. Dei.* Lib. II. c. 4.

plus récentes qu'on rencontrait déja aux mêmes lieux, avant la dernière guerre, nous ont plus d'une fois, suggéré de bien sérieuses réflexions. Vous y trouverez vous-mêmes de quoi vous instruire profondément à ce spectacle de l'instabilité des choses humaines, à cette preuve sensible de la brièveté d'une vie donnée pour un moment à l'homme, afin de conquérir l'immortalité de bonheur promise à l'âme fidèle.

Vous pourrez vous y rappeler, pour en déduire les conséquences pratiques nécessaires à chacun de vous, ce que la vue d'autres tombeaux vous aura déja inspiré ailleurs. Vous penserez sérieusement qu'un jour, bientôt peut-être, comme vous marchez aujourd'hui sur ces ruines, on foulera aussi l'herbe de vos tombes; que par conséquent il faut, sans retard, vous préparer au jugement que la mort précède, et que nul ne saurait éviter.

Cimetière de S. Calixte.

Le cimetière de S. Calixte et les autres catacombes chrétiennes qui l'entourent seront aussi, pour vous, l'objet des consolations que vous donnèrent les lieux de sépulture voisins de S. Paul. Plus tard nous vous y ferons retrouver la trace des vieux chrétiens dont nous vous raconterons alors les combats. Nous

vous y parlerons des souffrances et des triomphes de l'Eglise fondée, nourrie et glorifiée dans le sang et dans la mort des martyrs et des saints. Aujourd'hui, nous nous bornerons, comme nous l'avons fait ailleurs, à vous rappeler de ces pieux souvenirs ce qui a rapport à la fondation de la basilique.

Le cimetière de S. Calixte, porte le nom du Pontife qui l'agrandit. C'est le principal de ceux que pratiquèrent les chrétiens, dans cette partie des environs de Rome, pendant les premiers siècles. On y joignit successivement tous les autres; et l'ensemble prit le nom général de S. Calixte.

A l'entrée se trouve aujurd'hui l'église de S. Sébastien.

Origine de la basilique.

En vous décrivant les autres basiliques, nous vous avons fait connaître quelques-uns des principaux souvenirs nationaux qui s'y rattachent. Celle qui nous occupe aujourd'hui en renferme un non moins précieux que les autres.

S. Sébastien, en effet, était francais, très-certainement d'origine, et suivant plusieurs écrivains, français de naissance.

Quant à la basilique, l'origine en est très-incertaine. Il est seulement hors de doute qu'elle ne porta point, dans le principe, la dénomination

actuelle. Aussi admettons-nous comme fort probable l'opinion de ceux qui la considèrent comme ayant remplacé celle que le Pape S. Damaze fit élever dans ce lieu, en l'honneur des SS. Apôtres Pierre et Paul, au quatrième siècle (1).

Voici comment les historiens nous rapportent les différentes translations des vénérables restes du martyr dont elle porte maintenant le nom.

Nous vous dirons ailleurs comment ce glorieux témoin de J. C. fut percé de flèches, dans l'hippodrome des Césars; comment il mourut sous les coups de verges, après avoir reproché à Dioclétien sa tyrannie.

Contentez-vous de vous rappeler en ce moment, que Sébastien était un soldat, un officier supérieur de l'armée romaine, et qu'il mourut plutôt que de renoncer à la foi dont il avait nourri son cœur. Il mourut pénétré de ces importantes vérités exprimées par les Pères :
» C'est un grand trésor que la bonne conscience.
» Qu'y a-t-il, en effet, au monde de plus riche
» et de plus doux? Qu'y a-t-il sur la terre,
» de plus tranquille et de plus sur? La bonne
» conscience ne craint ni la perte des biens,
» ni les insultes de paroles, ni les tourments
» du corps; puisque la mort la relève, beau-
» coup plus qu'elle ne l'abat. Que pourrez-vous,

(1) Voir *les sept basiliques*. T. II. p. 209.

» je le demande, parmi tous les biens de la » terre, mettre en regard d'un tel bonheur? » Quelle chose comparable le monde flatteur » offre-t-il à ceux qui l'aiment? Quoi de sem- » blable présente-t-il aux insensés qu'il trompe? » S'il leur montre les possessions étendues, les » vastes palais, les ornements des pontifes ou » le sceptre des rois, est-ce que, sans parler » des déboires inévitables pour acquérir et pour » conserver toutes ces choses, la seule mort, » quand elle arrive, ne vient pas les ravir? » Car il est écrit: *Ils sont tombés dans leur som-* » *meil; et, de toutes leurs richesses, ces hommes* » *n'ont rien trouvé en leurs mains.* Mais les » trésors de la bonne conscience ne diminuent » point dans les travaux, ne se perdent point, » mais s'accroissent dans la mort; ils réjouis- » sent celui qui vit, consolent celui qui me- » urt, glorifient celui qui n'est plus, et durent » toute l'éternité (1). »

» Ils sont bien malheureux, au contraire, » ceux qui adonnés sans cesse à l'ivresse, à » la gourmandise et aux voluptés, ne com- » prennent pas qu'il y a, en eux une œuvre » de Dieu, et ne songent jamais au but de leur » création (2). »

Telles sont, ô soldats, les grandes vérités dont Sébastien votre modèle se pénétra; telles

(1) S. Bernard. *Lettre CCCCXI. au prévôt Thomas.*
(2) S. Jérôme. *Comment sur Is.* liv. II. C. 5.

sont les vérités qui lui firent mépriser les menaces des tyrans; qui lui firent rejetter les offres de grade élevé, de richesses et de puissance que lui faisait l'Empereur. Telles sont les vérités qui portèrent un soldat, comme vous, à subir la mort plutôt que de commettre un acte contre son devoir et contre sa conscience. Tandis que vous, examinez-vous bien, non seulement vous n'êtes pas déterminés à mourir plutôt que d'offenser votre Dieu; mais vous êtes souvent assez faibles pour reculer devant la plaisanterie la plus misérable du dernier de vos camarades.

Vous, qui savez affronter la mort quand l'honneur militaire l'exige; vous qui repousseriez avec une juste indignation les séductions d'un sectaire qui tenterait de vous faire trahir la fidélité au drapeau; vous qui, par votre courage, devant l'ennemi du dedans et du dehors, portez si haut dans le monde, et faites respecter partout le nom français, quand il s'agit d'accomplir vos devoirs religieux les plus sacrés, vous reculez devant un bon mot, devant le sourire moqueur de qui, bien souvent, au fond de sa conscience, éprouve le même désir que vous de se rapprocher de Dieu, et n'ose pas y donner suite, ou veut étouffer dans son propre cœur, un remord qui l'importune. Est-ce donc là du courage, ô soldats? Et si vous y réfléchissez quelquefois, dans l'amertume de votre âme, ne vous surprenez-vous pas à vous

dire: Tu cèdes, malheureux, à la honte la plus indigne; tu es sans force et sans vertu; tu es un lâche!

Si le grand saint, dont nous visitons le sanctuaire, eût fait comme vous, il eût joui, pendant sa vie, des honneurs, des richesses, des plaisirs qu'on lui offrait; mais où serait-il aujourd'hui? Que lui resterait-il, en ce monde et dans l'autre, pour fruit de sa lâche condescendance? Son nom serait complètement oublié ou méprisé sur la terre; son âme souffrirait pour toute l'éternité, dans l'enfer, avec les démons.

Tandis qu'aujourd'hui, tandis que depuis tant de siècles, il règne au ciel avec Dieu; il y régnera toujours. Et sur la terre, dans toutes les langues des enfants des hommes, sur toutes les plages éclairées par le soleil, on célèbre son triomphe, on exalte, on exaltera toujours son nom.

Et voilà comment Dieu récompense ceux qui savent tout sacrifier pour le servir.

Quelle leçon pour nous tous, ô soldats! Et, dans ce sanctuaire, sur ces catacombes qui renferment les glorieuses dépouilles de cent soixante quatorze mille martyrs, que nous serions coupables de ne pas promettre à notre grand Dieu d'imiter de loin ces héros, en triomphant au moins d'un respect humain si misérable et si tyrannique!

Le corps du guerrier, dont l'exemple doit vous rendre si honteux de vous mêmes, fut jeté dans une cloaque, après le supplice. Sainte Lucine, la même probablement qui ensevelit S. Paul, le recueillit et le transporta aux catacombes, où elle passa ensuite trente jours entiers, dans le jeûne et dans la prière, honorant et vénérant ces saintes reliques.

Jusqu'en 828, le précieux dépôt y demeura intact. A cette époque le pape Grégoire IV l'enleva pour le placer à S. Pierre, dans la chapelle de S. Grégoire-le-grand. Il en donna quelques fragments à l'empereur Louis-le-débonnaire, qui les fit porter à Soissons (1), et il déposa le crâne dans l'église des Quatre-Couronnés de Rome. Honorius III, en 1218, fit replacer le corps sous l'antique autel du cimetière de S. Calixte, à l'entrée des catacombes. Ce corps vénéré y demeura jusqu'à la reconstruction de la basilique, par le cardinal Scipion Borghèse, au XVII siècle.

Le même pape Honorius III avait fait également des réparations considérables à l'église, que d'autres Pontifes restaurèrent à plusieurs

(1) Cette translation, en France, fut l'occasion de nombreux miracles. Les reliques furent déposées au monastère de S. Médard où Louis-le-débonnaire, à cette occasion, se rendit, pieds nus, ainsi que l'impératrice sa femme.

reprises, sans qu' elle offrît cependant jamais rien de bien remarquable.

Eglise actuelle et couvent.

Cette église menaçait ruine, lorsque le cardinal Scipion Borghèse, la fit relever en entier, ainsi que le couvent voisin.

Elle n'a qu'une seule nef, précédée d' un portique à colonnes de granite. Le maître-autel renferme le corps du pape S. Etienne martyrisé aux catacombes. La chapelle Albani, qu'on trouve sur le côté, a été construite avec une grande richesse, et sur un assez bon dessin, par le pape Clément XI. Mais ce qu' on remarque principalement dans cette église, est la statue en marbre, exécutée par A. Giorgetti, d'après les dessins de Bernin, qui voulut, comme à Ste Cécile, représenter le martyr couché. Cette statue attire d' autant mieux l' attention que l'Eglise est plus pauvre en objets d'arts d'une certaine valeur.

Indépendamment des innombrables reliques renfermées dans les catacombes, dont elle est, comme le vestibule, la basilique de S. Sébastien possède au contraire un abondant trésor de reliques insignes déposées dans ce lieu par différents Pontifes.

Nous citerons, parmi les autres, l'épine de la sainte couronne, les ossements des SS. Apô-

tres Pierre, Paul, André, Jacques, Philippe et Mathieu; des SS. Papes Fabien, Calixte, Etienne, etc.; le fragment de la colonne où S. Sébastien fut attaché, pour le martyre; le fer d'une des flèches qui l'ont percé; une quantité enfin d'autres objets également précieux.

Des divers édifices qui se trouvaient autrefois aux mêmes lieux, il ne reste aujourd'hui que le couvent rebâti en 1611, avec l'église. Ce couvent fut occupé par des bénédictins, puis par les bernardins de Foligno. Dans ces derniers temps enfin, on le donna aux franciscains de l'observance, qui s'y trouvent encore aujourd'hui.

Remettant à la troisème partie de notre travail, l'explication des monnments renfermés dans les catacombes, nous nous bornerons, pour le moment, à ce que nous venons de vous exposer sur S. Sébastien.

Resumé de la première partie.

Si vous jettez, maintenant un coup-d'œil général sur les monumeuts, que nous avons visités jusqu'ici; si vous résumez, dans votre souvenir, l'ensemble des pensées que les mêmes monuments auront réveillées en vous, il vous sera facile d'en déduire plusieurs leçons bien importantes à méditer avec le plus grand soin.

Vous verrez en ce qui touche votre conduite personnelle, combien d'exemples de véritable courage vous ont donné les grands saints que vous rappellent ces monuments ; combien ces exemples doivent puissamment vous porter à les imiter, en vous donnant à Dieu, de tout votre cœur. Vous y verrez pour ce qui touche aux gloires et à la mission providentielle de la France, en général, combien cette mission est grande aujourd'hui ; combien d'un autre côté, fut constante et meritée la reconnaissance des Pontifes Romains pour notre généreuse nation. Leurs lettres vous ont montré, en effet, que dans tous les siècles, ils se plurent constamment à répéter ce que Grégoire IX disait au plus saint de nos rois : « De même » que la tribu de Judas qui figurait votre royaume, mettait en fuite de toutes parts les » bataillons ennemis, qu'elle leur inspirait la » terreur et les foulait aux pieds; de même aussi le royaume de France combattant pour » l'exaltation de la foi catholique, et prenant » en main, dans l'Orient et dans l'Occident, » la cause de la liberté de l'Eglise, en a vaincu » les ennemis, sous la bannière de vos glorieux » prédécesseurs. Tantôt, en effet, avec le secours » de la Providence divine, ce royaume arracha la Terre-Sainte aux mains des infidèles; » tantôt ramenant à l'obéissance de l'Eglise » romaine l'empire de Constantinople, il a sau-

» vé de bien des périls cette même Eglise. Il
» n'a jamais cessé d'employer tous ses efforts,
» pour combattre la malice des hérétiques,
» qui, dans le pays des Albigeois, avaient pres-
» qu'entièrement anéanti la foi, jusqu'à ce
» qu'enfin cette hérésie à peu près détruite
» permit à la vérité de reprendre son primi-
» tif empire. On ne lit pas que ce même ro-
» yaume ait jamais abandonné la foi du Sei-
» gneur; au contraire, il est certain qu'il sou-
» tint plus d'une guerre contre les idolâtres
» et les infidèles. Dans ce pays que rien n'a
» pu détacher de Dieu et de l'Eglise, jamais
» la liberté de cette même église n'a péri; ja-
» mais la foi chrétienne n'a perdu sa vigueur;
» bien plus, pour la conserver, cette foi, les
» sujets et les rois de cet empire n'ont ja-
» mais hesité à braver les périls et à verser
» leur sang (1). »

Vous y verrez, que même après le triomphe de l'impiété, au dernier siècle; même après les horreurs de 93, dès l'époque glorieuse qu'allait illustrer Marengo, Rome pouvait déja répéter avec l'un des plus intelligents ministres des Papes, dans les temps modernes : « C'est
» de la France que nous sont venues les per-
» sécutions, depuis dix années. Eh ! bien, c'est

(1) *Greg. PP. IX. Epist. XXXI. ad Lud. Franc. reg.* - Apud Mansi. T. XXIII.

» de la France que nous viendront peut-être,
» à l'avenir, les consolations. La France, de-
» puis Charlemagne, fut toujours pour l'Egli-
» se, le plus utile et le moins gênant des pro-
» tecteurs (1). »

Vous y verrez l' Eglise catholique votre mère, supérieure à tous ses ennemis, victorieuse de toutes leurs attaques, s' avancer majestueusement, reine invincible qu'elle était, s'avancer, se dilater parmi toutes les nations de la terre, et triompher toujours plus glorieuse et plus forte, à mesure que de nouveaux et plus puissants obstacles venaient s'amonceler devant elle. Vous y verrez cette même Eglise, marquant à chaque pas, dans les siècles, par de nouveaux monuments, sa fécondité inépuisable, sa divine stabilité. Vous l'y verrez au sortir de la lutte violente contre le paganisme de la vieille Rome, triompher de l'hérésie que les empereurs d'Orient soutenaient,

(1) Paroles de Gonzalvi aux Cardinaux, pendant le conclave de Venise, en 1800. Gonzalvi était alors secrétaire du conclave; le Cardinal Gerdil élu précédemment avait, comme français, reçu l'exclusion de l'Autriche. Les Cardinaux électeurs s'étaient conséquemment entendus pour porter leurs voix sur le Cardinal Bellisomi, mais ils voulaient préalablement connaître l'impression que ce choix ferait sur le cabinet de Vienne. Gonzalvi profita de ce retard pour faire élire Pie VII, moins contraire à la France.

comme elle brisa, plus tard, l'orgueil des empereurs persécuteurs d'Allemagne; comme elle resta immobile, en face du soulèvement furieux des peuples que les révolutions des derniers âges excitaient contre elle. Vous la verrez enfin, dans la seule basilique de S. Pierre, dans ce gigantesque tombeau du pêcheur, élevé au moment où le protestantisme conspirait et poursuivait si ardemment sa ruine; vous la verrez marquer par ce signe sensible de vigueur éternelle et de force surhumaine, l'accomplissement de l'infaillible promesse de son divin fondateur : » Les portes de l'enfer ne prévaudront » jamais contre elle ! »

Or c'était là, vous le savez, ce que nous avions en vue dans la visite de cette partie des monuments de l'immortelle cité des Pontifes.

Examinons maintenant quelle puissance l'Eglise eut à vaincre pour obtenir le premier de ses triomphes. Nous verrons, plus tard, comme nous vous l'avons annoncé, les moyens qui surent l'y conduire.

TABLE DU PREMIER VOLUME

A l'armée de Rome 5
Plan général de nos études sur Rome . 23
I. S. Jean de Latran 26
Scala santa 31
La basilique 33
Le palais ou patriarcat 58
Palais actuel 59
Baptistère 61
L'obélisque 65
Etablisssements de science et de charité joints à la basilique de Latran. . 66
Coup-d'oeil sur la campagne de Rome au sortir de la basilique. - Villa Volkonsky 70
II. S. Pierre du Vatican 73
Fondation de la basilique 73
Reconstruction 77
Coup-d'oeil offert par l'édifice actuel. - Destination providentielle d'un pareil monument 83
Illumination de la coupole . . . 88
La colonnade et les fontaines . . . 89
L'obélisque 91
La façade et le péristyle 102
Vue générale de l'église à l'intérieur . . 112

La Confession 116
Statue de S. Pierre 119
Chaire de S. Pierre 122
Les statues des grandes nefs. - Les chapelles et les tombeaux 122
Les reliques 135
Les cryptes et l'ancienne église . . 139
Souvenirs historiques rattachés à la basilique 143
Parties supérieures de la basilique.-Dangers de destruction courus par le monument, de la part des hommes de la république 150
Souvenirs historiques rattachés à la campagne dans les environs de Rome .. 152
Résumé général de S. Pierre . . . 166
Le palais du Vatican 169
L'hôpital du S. Esprit 173
III. S. Paul-hors-des-murs.
Porte d'Ostie ou de S. Paul . . . 179
Voie d'Ostie. - Aumônes et tombeaux des payens. - Cimetière des protestants et des schismatiques 188
Anciens cimetières chrétiens de Lucine, de Ste Comodille, de S. Cyriaque et de S. Timothée 204
L'oratoire de S. Anaclet et l'ancienne basilique. - Souvenirs de l'infidélité de l'Angleterre qui s'y rattachent -

Souvenirs et mission catholique de la France 206
Incendie et reconstruction de la basilique 218
Monuments de pieté, richesses et souvenirs historiques qui appartiennent à la basilique de S. Paul . . . 221
Anciens établissements pieux fondés près de la basilique. - Ville de Giovannipoli 224
Sanctuaire des trois fontaines . . . 225
IV. Sainte Marie-Majeure.
Origine de la basilique . . . . , . 229
Coup-d'œil d'ensemble 232
Chapelle de la crèche 234
Tombeau de S. Pie V et de Sixte-Quint 246
Chapelle de la Ste Vierge 251
Signification dogmatique de quelques monuments de la basilique . . . 257
Les reliques et les tombeaux . . . 259
Souvenirs historiques 261
Colonne de la place et croix commémorative du retour d' Henry IV à la foi catholique 266
V. S. Laurent hors-des-murs 281
Fondation et réparations successives de la basilique 282
Aspect général actuel 285
Peintures, mosaïques et tombeaux . . 286

Chapelle souterraine et dogme catholique du purgatoire 288
Les reliques 289
Souvenirs historiques 292
Cimetière ancien et moderne . . . 295
VI. Sainte-croix-de-Jérusalem.
Les reliques 308
La Sainte Croix 320
Le clou sacré et les épines de la couronne 323
Le titre de la croix 325
Conservation authentique de ces reliques. - Conduite des républicains de 1798 *et de* 1849 326
La basilique 335
Souvenirs historiques 338
VII. S. Sébastien-hors-des-murs.
La porte Capène, l'Almon et les vieux monuments 349
Cimetière de S. Calixte 351
Origine de la basilique 352
Eglise actuelle et couvent 358
Résumé de la première partie . . . 359

107

Ouvrages nouveaux du même auteur publiés par l'éditeur. des *souvenirs de l'expédition française* :

DEI PERICOLI PRESENTI DELLA SOCIETA'

Cet ouvrage publié en cinq livraisons du prix de un franc chacune dévoile et combat avec énergie les menées du parti anarchiste de nos jours.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE D'ANNA-MARIA TAIGI.

Dans cette vie d'une humble femme du peuple de Rome, se trouvent relatés des faits, qui intéressent vivement la polique actuelle.

pg 1 vol.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00060 7693